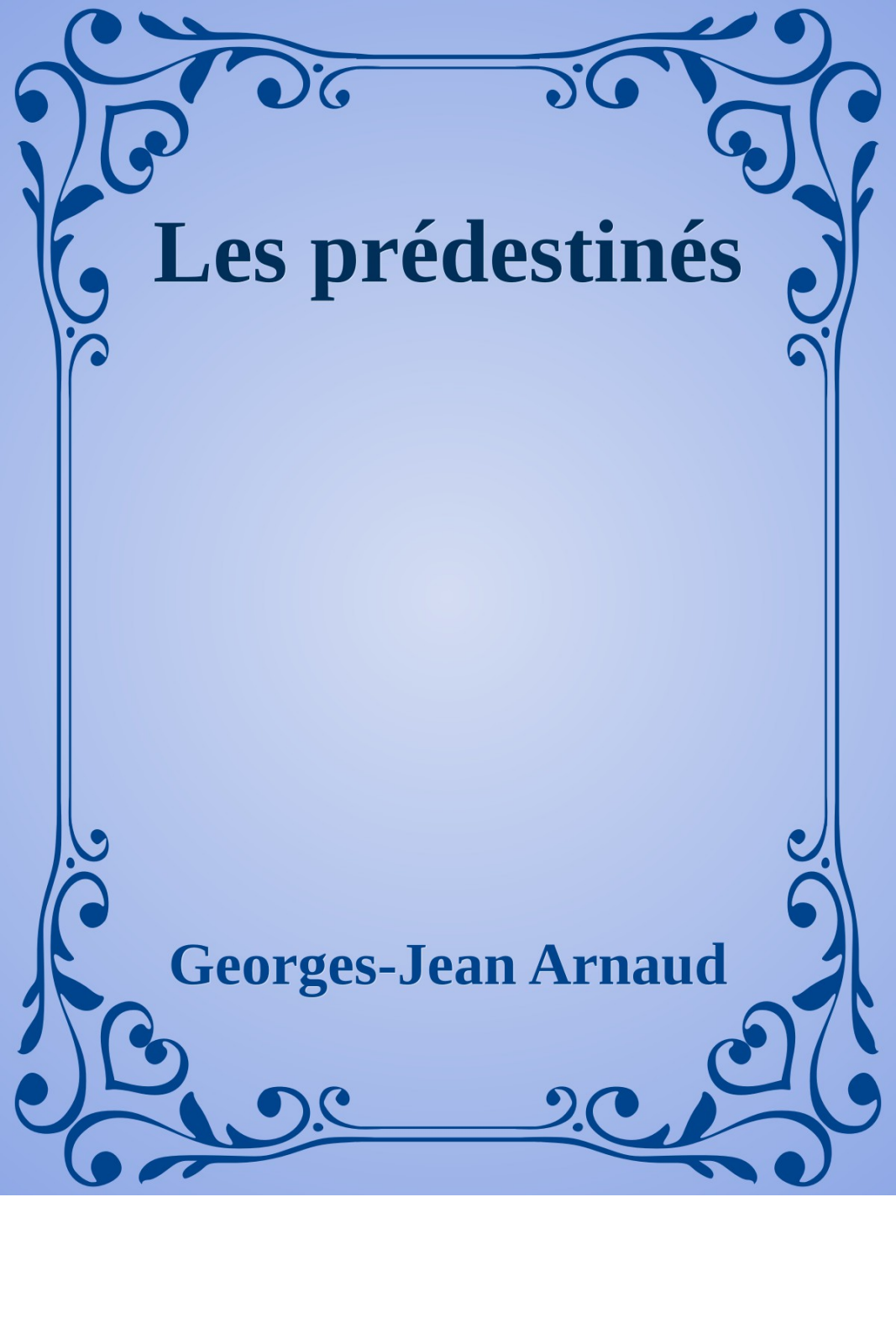




Les prédestinés

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. Arnaud

LES PRÉDESTINÉS

CHRONIQUES

IV

GLACIAIRES



**FLEU
VE
NOIR**

L'UNIVERS DE
LA COMPAGNIE
DES GLACES

G.-J. Arnaud

LES PRÉDESTINÉS

CHRONIQUES

IV

GLACIÈRES

LES PRÉDESTINÉS

DANS LA MÊME SÉRIE

1 — Les Rails d'incertitude (« Anticipation » n° 1995)

2 — Les Illuminés (« SF Metal » n° 26)

3 — Le Sang du monde (« SF Metal » n° 36)

4 — Les Prédestinés

À paraître

5 — Les Survivants crépusculaires

G.-J. ARNAUD

LES PRÉDESTINÉS

CHRONIQUES GLACIAIRES

IV

FLEUVE NOIR

Série dirigée
par François Ducos

© 1999, Éditions Fleuve Noir
ISBN 2-265-06526-9



N

AVANT-PROPOS

Le héros principal de *La Compagnie des Glaces* est le glaciologue Lien Rag. C'était un habitant de la Transeuropéenne, compagnie ferroviaire importante, et après de bonnes études il occupa une fonction sans grande envergure jusqu'au jour où, à la suite d'un profond bouleversement psychologique, il chercha à découvrir les rouages secrets de la société glaciaire et devint très vite l'ennemi numéro Un, qu'il fallait abattre à tout prix. Vivant dès lors dans une méfiance permanente, il évita soigneusement toute allusion à ses origines. Sans se douter que ses adversaires constituaient un dossier sur sa famille, remontant cent cinquante ans en arrière, jusqu'à cette aïeule Ragus dont le rôle fut primordial.

L'ensemble de ce dossier constitué de documents codés, de rapports rébarbatifs et de trop nombreuses répétitions a été adapté pour donner un récit plus accessible au lecteur. Le voici.

CHAPITRE PREMIER

Lorsqu'elle s'inscrivit à la section des Archaismes de l'Université mobile de Grand Star Station, capitale de la Transeuropéenne, la secrétaire lui fit répéter deux fois son prénom.

— Aphélie Bermann.

— Ce n'est donc pas Ophélie ? Nous avons une Ophélie, c'est pourquoi je suis surprise. Je n'ai jamais entendu un tel prénom. C'est joli.

La jeune étudiante, durant encore une minute, espéra que la brave femme chuchoterait tout autre chose en regardant autour d'elle avec inquiétude, mais rien de tel ne se produisit. Ce prénom pouvait servir de signe de reconnaissance, de mot de passe, mais encore fallait-il rencontrer une personne capable d'en connaître le sens véritable.

— Vous savez que pour suivre les cours d'archaïsme il faut avoir l'accord de la Sécurité ?

— Le voici, dit-elle, en présentant une carte magnétique que l'employée glissa dans un lecteur. Elle lui fit taper son code numérique secret et sur son écran l'accord de la Sécurité ferroviaire dûment authentifié apparut.

— Très bien. Vous devez remplir cette demande d'unités spécifiques mais pas plus de cinq différentes. L'unité de l'anglais archaïque est obligatoire avec un minimum de six heures hebdomadaires.

— Je suis au courant, dit la jeune fille, qui alla remplir sa demande sur une machine mise à la disposition des étudiants. Lorsqu'elle la présenta la secrétaire la lut, sans paraître surprise qu'elle choisisse, le français archaïque et les phénomènes pseudo-historiques.

— Très bien. Vous devrez repasser demain matin pour retirer la réponse du Censeur. Vous m'avez bien dit Aphélie comme prénom ? C'est tellement inattendu.

La jeune fille sortit du train universitaire peu après et retourna dans le traintel où elle logeait depuis son arrivée dans la grande station. Il n'y avait pas que la secrétaire de la section des Archaismes à s'étonner de son prénom. Le gérant du traintel avait aussi marqué sa surprise.

Il lui faudrait trouver un compartiment confortable pour s'installer, mais même en payant très cher elle n'était pas certaine d'en dénicher un dans le centre de la station. Elle avait déjà consulté des dizaines d'annonces en vain.

Le lendemain, en retournant chercher la réponse à sa candidature, elle apprit que le Censeur désirait la voir à onze heures précises. Lorsqu'elle pénétra dans son bureau elle découvrit un homme d'une soixantaine d'années au crâne lisse et brillant, à la mâchoire crispée. Plus tard elle sut qu'il souffrait de crises de trismus. Il parlait entre ses dents d'une façon métallique assez désagréable.

— J'ai pris connaissance de votre demande, et je me demande en quoi un diplôme en français archaïque et un autre en phénomènes pseudo-historiques pourront vous être d'une utilité quelconque. Que pourrez-vous faire de ce fatras sinon de la recherche ? Et dès lors vous entrez dans un cercle vicieux. Certaines matières ne conduisent qu'au professorat, ce qui s'avère stérile pour la vitalité et l'essor de la Compagnie.

— Une partie de ma famille s'est exilée en Australasienne, voyageur Censeur, et je compte aller séjourner chez eux.

— Si loin, dans une contrée aussi dangereuse et sauvage ? Une fille si jeune ? Mais que font vos parents là-bas ?

— Ils fabriquent des composants électroniques mais possèdent aussi des pêcheries. La connaissance de cette langue archaïque sera utilisée pour déchiffrer certains documents scientifiques nécessaires à la bonne marche de l'entreprise. De même les phénomènes pseudo-historiques. Sur cette banquise immense la recherche des trésors anciens est très active, et je pense trouver des débouchés dans le décryptage de documents rédigés en vieux français. Notamment en ce qui concerne les cargos échoués sur les glaces. Il y en aurait des milliers. Certains ont disparu mais d'autres contiennent encore leur cargaison pouvant être revendue à des prix élevés.

— Vous avez l'accord de la Sécurité, je ne puis donc vous en empêcher, mais n'oubliez pas que l'usage de cette langue en dehors des travaux universitaires est sévèrement surveillé. De même n'allez pas vous amuser à répandre çà et là des faits soi-disant historiques dont nous savons qu'ils ne sont que des légendes. D'ailleurs il faudra bientôt créer pour eux une section Mythes et Légendes.

Lorsqu'elle le quitta elle avait du mal à contenir sa joie et surtout son soulagement. À tout moment son projet aurait pu échouer. Il aurait suffi d'une certaine coordination entre les différentes administrations pour révéler qu'elle était motivée par des curiosités peu académiques. Pour la Sécurité ferroviaire il avait fallu acheter un

Aiguilleur de seconde classe qui puisse fabriquer sa carte magnétique et le Censeur, avec un peu plus d'imagination, aurait pu lui aussi soupçonner la réalité.

Pleine d'une nouvelle assurance elle faillit commettre une erreur fatale, demander si, malgré son âge avancé, le professeur Rugika était toujours conseiller des programmes au sein de la section des Archaïsmes. Spécialiste des Roux, il avait le premier découvert sinon leur existence mais en partie leur mode de vie, il avait été au fil des années considéré comme un scientifique un peu bizarre et donc relégué dans cette section.

Dans la cafétéria elle écouta les étudiants discuter sans se mêler de leurs conservations à vrai dire sans intérêt pour elle. Plus tard elle releva la liste de ses professeurs et apprit que Romi Rugika ne venait plus qu'une fois par semaine à l'université. Elle essaierait d'avoir son adresse. Ses amis affirmaient que c'était un être peu conformiste qui réfutait la plupart des dogmes régentant la vie sociale dans la Compagnie. On lui prêtait non seulement des connaissances en français archaïque mais aussi dans le domaine de l'astronomie et il prétendait, seul contre tous, que les Roux étaient des humains et qu'ils représentaient la seule chance de survie dans le monde des Glaces. Aphélie Bermann se demandait si elle pourrait le suivre sur ce terrain-là. Les Roux créaient en elle un malaise important lorsqu'elle les découvrait sur les verrières ou les coupoles de stations, en train de racler la glace et les retombées de suie. En levant les yeux on ressentait un sentiment de honte de les découvrir nus et aussi impudiques. On pouvait même parfois assister à leurs ébats amoureux et l'église des Néos condamnait avec véhémence leur présence sur le dôme des stations. Mais on n'avait pas trouvé mieux ni moins cher pour nettoyer ceux-ci.

Les cours ne commenceraient que dans quelques jours. Elle devait rencontrer certaines personnes appartenant à l'organisation, mais sans le vouloir elle retardait cet instant. Certes ces gens-là étaient des Rénovateurs sincères et sûrs mais la plupart s'adonnaient à la magie, confondant astronomie et astrologie, et pensant que le retour vers le solaire ne s'effectuerait que grâce à leurs incantations.

— Je suis de ton avis, lui répétait son père, ils se considèrent comme une sorte de secte mais on ne peut mettre en doute leur dévouement et leur loyauté. Certains pourrissent dans des trains-bagnes, accusés de crimes contre la société ferroviaire, parce qu'ils n'ont pas voulu dénoncer leurs amis. Nous devons passer par ce stade car à l'origine du monde la magie régna en maîtresse, avant de céder peu à peu la place à l'empirisme et à la science. Regarde les Roux qui ont leurs croyances et leurs rites, mais qui finissent par adopter des

attitudes moins religieuses de l'existence depuis qu'ils nous côtoient. Tu dois aller voir ces gens car en cas d'ennuis, et même si par hasard tu risquais d'être interpellée par la Sécurité, ils t'aideraient.

Mais il ne manquait pas d'ajouter :

— N'oublie jamais qui nous sommes. Le nom des Bermann fut célèbre jadis. Nos amis de Grand Star Station le vénèrent et tu trouveras parmi eux un accueil émouvant.

Malgré tout elle hésitait, mais lorsque son père lui téléphonerait elle devrait lui répondre qu'elle avait effectivement rendu visite à ces gens-là. Mieux valait le faire sans tarder, quitte par la suite à raréfier ce genre de corvée. Mais elle ne pouvait se présenter directement. Il lui fallait suivre une procédure compliquée que la crainte de la Sécurité rendait nécessaire.

CHAPITRE II

Elle suivit effectivement un schéma complexe avant de se trouver en présence d'un certain Wilner, qui figurait en tête d'une liste apprise par cœur et que son père lui avait à plusieurs reprises fait répéter. Tout commença au Centre social des Aiguilleurs et elle en franchit l'entrée avec appréhension. Là une femme médecin la reçut dans son cabinet, et lui déclara qu'elle devait sans tarder consulter un spécialiste des maladies osseuses. Pas une fois cette personne ne donna à penser qu'elle militait dans une organisation interdite. De même le spécialiste en ostéologie. Il lui fit une radiographie et Aphélie Bermann pensa que de la sorte il pouvait vérifier qu'aucune balise, aucun appareil de repérage n'avait été inséré dans son anatomie.

Personne ne lui fit de remarque sur son prénom, et c'était certainement la preuve qu'ils le connaissaient à l'avance et en savaient le sens exact. Du spécialiste à une pharmacie centrale, et de celle-ci à une salle de rééducation, elle finit par se trouver en face de ce Wilner prénommé August. Pour la première fois elle eut droit à un accueil plus chaleureux et, lorsque ce petit bonhomme aux cheveux blancs eut refermé sa porte, il ne cacha pas sa satisfaction :

— Nous vous attendions Aphélie... Voilà un prénom merveilleux. Vous savez évidemment ce que représente l'aphélie ?

— Le point de l'orbite d'une planète ou d'une comète le plus éloigné du...

Habitée depuis toujours à rayer de son vocabulaire ce nom-là elle avait le plus grand mal, même en présence de gens de confiance, à le prononcer. D'ailleurs Wilner le comprit et n'insista pas.

— Exactement. Quel merveilleux mot de passe. Vos parents ont eu une idée géniale, mais peut-être qu'un jour un de nos ennemis plus malin ou plus cultivé que les autres s'étonnera d'un tel choix.

— Il faudrait qu'il avoue avoir consulté des données, des livres interdits. Avoir étudié la cosmologie par exemple, ce qui le mettrait en fâcheuse position.

— Espérons que la crainte d'être accusé lui-même l'empêchera de vous dénoncer mais sait-on jamais. À propos savez-vous que mon propre prénom est truqué ? Mes parents ont mis un a à la place d'un u, ce qui aurait dû faire August est devenu August. August c'était le mois

d'août jadis, le mois le plus chaud, le plus lumineux.

Plus tard elle expliqua sa démarche à la section des Archaïsmes où elle avait opté pour le français ancien et les phénomènes pseudo-historiques.

— Vous avez dû soulever la suspicion en choisissant ces deux matières, fit le petit homme inquiet. Mieux aurait valu l'une ou l'autre. Encore le français archaïque, mais les phénomènes pseudo-historiques... Vous savez qu'il existe un fort mouvement de contestation scientifique pour remettre en question notre calendrier actuel. Nous sommes officiellement en l'an cent quatre-vingt-cinq de l'ère ferroviaire ou si vous préférez en 2235 pour compter comme les Néo-Catholiques. Ce serait totalement faux. Les résultats des glaciologues sont désormais top secrets et plus un seul n'ose effectuer des carottages dans les zones profondes. Vous avez bien fait de venir car demain soir vous pourrez assister à une réunion des Rénovateurs locaux. Autant vous prévenir tout de suite que la plupart ne sont pas animés par l'esprit scientifique, mais par un fond de religiosité naïf qui vous choquera après vous avoir amusée. Ils feront une cérémonie incantatoire pour honorer l'astre solaire. Vous en verrez plusieurs représentations sous forme de visage, de symboles, mais par la suite nous pourrons commencer des échanges plus consistants. C'est pour nous un événement d'une grande importance qu'une Bermann puisse être parmi nous.

— Mon père aurait mieux convenu, dit-elle en souriant, mais il doit éviter de se compromettre. Sa position de médecin général d'un train-hôpital de la 34^e région est trop importante pour nous tous.

— Nous le comprenons aisément. Voyez-vous il faudra expliquer comment après des années, des siècles, vous avez conservé en mémoire le souvenir de ce John Bermann qui vivait dans les années 2000, avant que la Terre ne fût recouverte d'une couche épaisse de glace. Le soleil brillait, la Lune éclairait les nuits de la planète, on ne pouvait compter toutes les étoiles visibles tant elles étaient nombreuses.

— Je dois vous avouer qu'il s'agit d'un véritable culte avec ses excès et ses faiblesses. Mais comment maintenir le souvenir de cet ancêtre au cours des siècles, sans faire naître une légende qui en embellissant les faits est assez réductrice, en définitive. Mais n'oubliez pas qu'au début de l'ère glaciaire les hommes basculèrent dans une nouvelle préhistoire aux conditions beaucoup plus effroyables, car parvenus à un haut degré de civilisation ils connaissaient d'un coup le froid, la nuit, la faim, se retrouvaient complètement démunis. On estime que sur les sept milliards d'humains de l'époque à peine

quelques centaines de millions survécurent, surtout dans les zones équatoriales.

— Nous parlerons de tout cela demain soir si vous le voulez bien. Je vous téléphonerai une heure avant la réunion à votre traintel, pour vous donner l'adresse exacte. Nous devons prendre toutes les précautions.

Ce jour-là elle visita un joli deux-compartiments un peu en dehors du centre, situé dans un wagon à étages sur un quai peu fréquenté. Le loyer en était raisonnable et elle régla trois mois de location. Revenue dans son traintel elle prépara son intervention du lendemain. On attendait d'elle des détails sur John Bermann. Sa famille disposait d'archives diverses cachées en des endroits multiples. La plus ancienne et peut-être la plus authentique datait de l'année 2015. C'était un rectangle de papier plastifié que les Bermann s'étaient transmis au cours des siècles.

— Une coupure de journal de l'époque, lui avait expliqué son père, avec une photographie défraîchie et des caractères d'imprimerie disparus. C'était le plus vieux document, une relique, un talisman. Au cours des siècles plusieurs Bermann avaient effectué des recherches sérieuses sur l'ancêtre commun, et avaient parfois déniché dans les GLD, les Gisements Intellectuels Diversifiés ou encore fouilles archéologiques dans le sous-sol glaciaire, un grand nombre de documents. Mais la légende avait parfois recouvert d'une couche superficielle et triomphaliste les trouvailles authentiques. Il avait fallu classer, éliminer, effectuer un travail ardu pour se faire une idée exacte de cet homme que la famille honorait depuis si longtemps. Certaines branches des Bermann ignoraient même pourquoi il fallait maintenir cette sorte de culte, éviter que les générations à venir n'oublient complètement ce qu'il avait fait. Ces Bermann-là finissaient même par trouver agaçant cette persistance d'un souvenir aussi vieux, remettaient en doute son authenticité. Le père d'Aphélie, lui, avait avoué que dans son jeune âge il entretenait lui-même une prévention contre cette histoire, mais qu'en rachetant aux autres Bermann des documents authentifiés il avait fini par oublier ses doutes.

Le lendemain matin elle reçut une convocation de la section des Archaïsmes et inquiète se rendit au train universitaire, s'attendant au pire. Mais elle se rassura lorsqu'un homme jeune se présenta comme étant son futur professeur de français archaïque. Il avait réuni ses élèves, sept en tout et pour tout, et désirait leur demander leurs motivations profondes.

— Ne vous en formalisez pas, mais la Sécurité de la Compagnie exige que je fasse un rapport sur le sujet. Elle ne voit pas d'un très bon

œil l'engouement pour cette discipline et craint toujours que la langue officielle, l'anglais, ne soit remise en question. Uniquement pour des raisons techniques, les réseaux ferroviaires ont adopté l'anglais pour la signalisation, les échanges, les descriptions techniques des motrices et de tout le matériel. Et l'usage s'en est répandu dans la population.

Lorsque ce fut le tour d'Aphélie de justifier son choix il eut un petit sourire entendu, et elle vit qu'il entourait son prénom d'un cercle au crayon. Il l'écouta avec attention, prenant des notes.

— C'est donc une justification professionnelle, puisque vous envisagez d'effectuer des recherches dans les régions australes où vit une partie de votre famille. Très bien, en principe il n'y aura pas d'ennuis.

La jeune fille aurait aimé connaître les motivations des autres étudiants, mais ne voulant pas attirer l'attention elle préféra s'en aller. Elle ne pensait pas que les six autres dissimulaient d'autres ambitions proches des siennes.

CHAPITRE III

Elle se retrouva à dix heures du soir sur un quai du centre ferroviaire de la station où attendait un train de night-club. Elle hésitait à pénétrer dans le sas lorsque Wilner arriva et l'entraîna. Le préposé à la réception fit apparaître son image sur un petit écran et elle se demanda à quel moment cette photographie avait été prise à son insu. Une fois le sas passé on trouvait l'habituelle piste de danse entourée de tables, avec dans le fond un orchestre, des serveurs et même des filles vêtues légèrement. Mais Wilner connaissait bien l'endroit et ils passèrent dans un wagon suivant. Elle crut pénétrer dans un temple inconnu, car tout au fond de la salle apparaissait, nimbée de lumière rouge, une énorme figure symbolisant le Soleil. Une figure humaine, sans qu'il soit possible de dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, mais dotée de traits sévères et d'un regard flamboyant. Un système d'éclairage animait les yeux d'une sorte de colère surnaturelle. Et tout autour de cette figure ronde des mèches dorées, représentant les rayons solaires, se tordaient dans toutes les directions.

— C'est un spectacle surprenant, murmura-t-elle, qui peut impressionner quiconque viendrait ici pour la première fois. Il serait à jamais heureux que le soleil n'illumine plus nos vies.

— Nos amis Rénovateurs mystiques ont, au fil des années, transformé ce culte étrange en une cérémonie confuse qui exprime la crainte et la soumission. Cette déviance est désagréable effectivement, mais nous avons besoin d'eux pour nous sentir en parfaite sécurité.

À quelques bruits et quelques secousses, Aphélie comprenait que le convoi de la boîte de nuit venait de s'ébranler. Son compagnon lui expliqua qu'ils se dirigeaient vers l'écluse nord du réseau, et qu'ensuite ils rouleraient sur des voies non prioritaires.

— La plupart des boîtes de nuit font ainsi pour ne pas nuire à la tranquillité de la ville, et les autorités encouragent cette façon de faire. En cas d'incidents, surtout de bagarres avec des gens qui auraient trop bu, tout se passe à l'extérieur de la capitale.

En même temps la cérémonie commençait et trois officiants, revêtus de longues robes aux reflets métalliques, venaient d'accéder à l'estrade juste en dessous de la figure sculptée du Soleil, s'agenouillaient et même se prosternaient. Lorsqu'ils se relevèrent ils

commencèrent de psalmodier une prière incantatoire dont la jeune fille ne parvenait pas à comprendre exactement le sens. C'était une longue litanie de supplications et elle se demandait si ces fidèles présents espéraient le retour du Soleil ou le redoutaient. Au bout d'une demi-heure les officiants passèrent dans les rangs pour distribuer de petites médailles dorées représentant, aussi naïvement que l'aurait dessiné un enfant, le Soleil. Un rond avec des flèches dans tous les sens. En échange on déposait un peu d'argent dans le plateau présenté. Lorsque ce fut terminé l'un des officiants rejoignit l'estrade et prit la parole.

— Merci mes amis, d'être venus aussi nombreux ce soir pour célébrer le culte solaire. Vous savez que nous recevons nos amis scientifiques qui nous ont réservé une grande surprise. Mais je m'en voudrais d'anticiper sur les explications que va vous donner August Wilner.

Ce dernier se leva et se dirigea vers l'estrade. On apporta des sièges et une table, mais il resta debout pour le petit discours qu'il tint.

— Nous avons parmi nous une personne d'importance malgré son jeune âge, et je vous demanderai de l'accueillir favorablement. Lorsque je vous aurai dit qu'elle se prénomme Aphélie, vous comprendrez que ce n'est déjà pas un hasard que ce beau prénom. Je vous rappelle que c'est un terme d'astronomie qui désigne le point de l'orbite d'une planète le plus éloigné du Soleil. Je vous rappelle qu'au cours d'une dernière rencontre, nous avons dressé un tableau du Soleil et des planètes. Mais aujourd'hui nous recevons donc Aphélie Bermann. Et la plupart d'entre vous n'ignore pas que le nom de John Bermann a traversé les âges, les siècles pour parvenir jusqu'à nous, avec l'émotion et l'espérance dont la légende l'a paré. Mais avant d'entrer dans les explications je prie Aphélie Bermann de me rejoindre.

Un peu intimidée elle se leva et traversa l'assistance. Celle-ci, d'abord surprise, se leva et applaudit. Lorsque la jeune fille leur fit face elle découvrit sur le visage de ces femmes et de ces hommes une profonde émotion et en fut bouleversée. Elle n'aurait jamais pensé que les membres de cette secte quelque peu simpliste auraient connu le nom de John Bermann et lui auraient apporté toute leur ferveur. Les applaudissements ne cessaient pas et elle ne savait que faire. Wilner leva la main et le silence revint.

— C'était légitime et merveilleux de votre part, mais nous devons faire le point sur cette extraordinaire histoire. Je vais donc poser des questions à notre invitée et je sais que forte des documents que

possède sa famille, elle y répondra avec sincérité. Et tout de suite, qui était John Bermann ?

Aphélie respira profondément avant de répondre.

— John Bermann est né en 1990, dans un pays qui s'appelait Grande-Bretagne. Il devint ingénieur spécialiste de l'astronautique et fut considéré comme l'un des meilleurs cosmonautes de son époque. En 2015, à bord d'un énorme vaisseau spatial baptisé *Terra*, il quitta notre planète pour rejoindre la constellation d'Ophiuchus. Nous savons que son vaisseau spatial disposait d'un système de propulsion révolutionnaire, et je ne suis pas assez savante dans ce domaine pour vous dire lequel, mais dans ma famille des ingénieurs seraient à même de vous donner d'autres précisions. Peut-être qu'un jour ils accepteront de venir ici comme je l'ai fait, mais vous n'ignorez pas les risques qu'ils pourraient encourir.

— Pourquoi la constellation d'Ophiuchus ?

— Les chercheurs y avaient découvert une planète à peu près identique à la Terre, qui pouvait éventuellement devenir un endroit où les hommes s'expatrieraient. Mais en 2015 cette possibilité apparaissait comme une belle utopie. John Bermann fit donc un voyage inaugural en 2015 et rapporta des renseignements nombreux sur Ophiuchus IV. Personne ne songeait vraiment à les exploiter, mais lorsque en 2050 se produisit la terrible catastrophe qui plongea notre monde dans un hiver perpétuel, on se souvint alors des découvertes de John Bermann et de son existence. Lui et quelques autres s'étaient installés là-bas dans l'espace, et bien qu'il fût âgé de soixante ans il revint sur Terre, traversa ce ciel croûteux qui désormais nous enveloppe dans un crépuscule constant et un froid atroce. Nous avons les preuves qu'il réussit à revenir et que dans son nouveau vaisseau *Terra*, nous ignorons le chiffre qui suit, il emporta un millier de personnes jusqu'à la nouvelle planète. Et surtout il promit que là-bas ils allaient désormais n'avoir qu'un seul objectif dans leur existence, venir au secours des Terriens qui vivaient ce qu'on appela la Grande Panique.

— Si nous tenons compte du calendrier officiel, intervint Wilner, il y aurait de cela cent quatre-vingt-cinq ans et il semble que cette promesse n'ait pu être réalisée. Bermann a dû mourir entre-temps là-bas, sur Ophiuchus IV et peut-être que ses descendants ont peu à peu renoncé à nous porter secours. D'après ce que j'en sais ils menaient sur cette nouvelle planète une existence merveilleuse qui a pu les inciter à ne plus se soucier de nous.

— On peut évidemment le penser, mais nous avons sinon la preuve mais la certitude que les gens d'Ophiuchus, à plusieurs reprises, ont

essayé de nous rejoindre. D'après ce que Bermann racontait à chacun de ses retours, les techniques qui se développaient sur Ophiuchus IV dépassaient en puissance celles de la Terre d'avant la Grande Panique, et lorsqu'il effectua son dernier voyage à soixante ans, en pleine catastrophe, il donna aux siens l'assurance que très rapidement notre planète pourrait être sauvée.

— Mais tous les Bermann sont partis avec lui pour ce dernier voyage, lança quelqu'un dans l'assistance. Il a d'abord sauvé tous les membres de sa famille, ce qui était normal.

— Effectivement, mais certains ont décidé de rester, les plus âgés par souci de sacrifice et par résignation, mais aussi des gens plus jeunes voulant partager le sort de l'humanité.

CHAPITRE IV

Au départ elle n'avait pas remarqué que les deux groupes si différents, les mystiques d'une part, les scientifiques de l'autre, ne s'étaient pas mélangés. Les premiers occupaient la partie droite lorsqu'elle regardait du haut de l'estrade, les autres se trouvaient à sa gauche. Et les visages eux-mêmes trahissaient les motivations profondes de ces gens si différents. À droite les regards lui paraissaient parfois hallucinés, les traits trahissaient des troubles profonds, des révoltes irraisonnées contre ce qui pouvait nuire au culte solaire. Les gens sur l'autre partie de la salle, perplexes, réfléchissaient. La personnalité de John Bermann, du moins sa qualité de cosmonaute ayant effectué des voyages extraordinaires, provoquait dans l'assemblée tout entière des réactions d'incrédulité et d'agacement. Tous ces gens qui depuis toujours avaient entendu dans leur famille prononcer le nom de John Bermann, se trouvaient soudain face à une descendante, certes peut-être bien jeune, mais qui détenait en sa mémoire des révélations qui pouvaient détruire la légende niaise comme les supputations sérieuses.

— Nous savons que deux couples ont décidé de partager le sort commun. L'un avait dépassé la soixantaine, l'autre venait tout juste de se former. Ils décidèrent de descendre vers le sud pour fuir la progression des glaciers mais emportèrent d'importants documents.

August Wilner, qui appréhendait que la salle n'éprouve quelque déception ou ne se montre trop agressive envers la jeune étudiante, l'interrompt :

— Vous avez eu connaissance de ces documents ?

— Pas dans leur totalité. Ceux qui ont disparu ou ont été détruits se sont vu substituer des transmissions orales, et vous connaissez tous ce jeu qui consiste à chuchoter à l'oreille de quelqu'un une certaine phrase qu'à son tour il déversera dans l'oreille du voisin. À l'arrivée, quand la phrase a transité par une dizaine de personnes, le sens en est complètement bouleversé. Je crains que la tradition orale au sujet de ces documents ne soit entachée d'exagération. Mais une chose est certaine, les vaisseaux de l'espace n'atterrissaient jamais directement sur notre Terre. Ils rejoignaient d'immenses stations en orbite d'où de petites navettes établissaient, elles, le contact avec la planète. Ces stations étaient internationales mais les navettes se posaient dans les

différents États.

— Voyons, dit un gros homme assis à gauche, nous savons que nous sommes ici en Europe, et exactement dans le Nord de l'ancienne France. Y avait-il un spacedrome chez nous ?

— Le professeur Alquir est réputé pour ses recherches mathématiques, souffla Wilner.

Aphélie avait déjà entendu parler de ses travaux, mais ignorait qu'il fût un Rénovateur du Soleil.

— Dans les traditions orales plusieurs sites sont effectivement indiqués. En fait une dizaine. Certains ne peuvent être recherchés étant donné l'épaisseur des glaces qui les recouvrent.

— J'ai la preuve concrète que la France utilisait dans les années 2000 une base de lancement très importante, située sur le continent sud-américain. J'ai ici des magazines anciens qui décrivent cet endroit qui s'appelait Kourou et se situait dans une possession française, la Guyane. Comment pouvez-vous prétendre qu'une base et même plusieurs auraient pu exister sur le territoire européen ?

Wilner la prévint d'un chuchotement entre ses dents.

— Alquir n'avance jamais rien à la légère et de plus aime jouer les provocateurs.

— Nous savons que la base de Kourou, dans les années 2010, se trouva liée par les accords internationaux prévoyant la construction des stations orbitales. Et dès lors, grâce à la fabrication de nouvelles navettes, on put créer des sites en Europe. Il y en avait en Espagne, en France dans le Massif Central. Mais pour l'heure notre famille qui les recherche depuis des décennies, n'a jamais pu en avoir confirmation. Par contre le site proche du cercle polaire a été approché par mon grand-oncle Maniale Bermann, en 2183.

Le professeur Alquir conservait son regard malveillant sous ses épais sourcils blancs qui retombaient devant ses yeux. Il se gonflait d'importance et d'impertinence, pensait ne faire qu'une bouchée de cette péronnelle.

— Vraiment il retrouva ce site. En a-t-il rapporté des photographies, des témoignages ?

— Les photographies, il s'agissait d'un enregistrement électronique, ne purent jamais se révéler nettement. Elles étaient voilées...

— Évidemment, ricana le professeur, et avec lui une bonne partie des mystiques. Les scientifiques préféraient dans une large part écouter la suite.

— Par contre mon grand-oncle rapporta des enregistrements de radioactivité si élevée qu'il en fut lui-même inquiet. Il dut séjourner dans une unité de décontamination et, comme il ne voulut jamais expliquer comment il avait été en contact avec des radiations, écopa de trois années de train-bagne. Il en sortit si épuisé qu'il mourut à trente ans en 2190.

Aphélie Hermann ouvrit alors son sac, en sortit des fiches plastifiées. Elle les tendit à Wilner :

— Voici ces enregistrements de radioactivité. Ils furent effectués à distance. Mon grand-oncle disposait d'un compteur assez rudimentaire de radiations et jamais il ne pensa avoir pris tant de risques, avant d'avoir les résultats de son enregistreur, ultra perfectionné celui-là. D'après mon père, il pensait avoir approché le site à moins de trois kilomètres. Il s'en échappait une vapeur d'eau intense et les Lapons nomades disaient que c'était un volcan. Mon grand-oncle fréquenta cette tribu durant deux semaines, et lorsqu'il fut mort, son père, mon arrière-grand-père et mon grand-père voulurent retrouver cette tribu. Ils échouèrent deux années consécutives mais la troisième, en 2195 leur permit de savoir que la tribu avait été décimée par un mal mystérieux. Elle s'était en définitive sédentarisée, parce que ses membres se trouvaient trop faibles pour continuer leur vie nomade et pastorale. Ils construisirent des igloos où ils finirent par mourir tous. L'endroit fut déclaré maudit par les autres Lapons et mes aïeux y relevèrent des chiffres ahurissants de radioactivité. J'ai d'ailleurs les preuves ici-même.

D'abord la première fiche puis les autres circulèrent chez les scientifiques. Les mystiques n'en avaient pas voulu. Ils ne comprenaient pas le sens de ce qui se passait sous leurs yeux. Ils avaient espéré qu'on leur parlerait du Soleil qu'ils redoutaient, tout en souhaitant qu'il règne à nouveau sur le monde, et contraigne les Terriens à une vie de pureté et de mortification.

Le professeur Alquir examina longuement les fiches, les chiffres et lorsqu'il releva son énorme tête il avait perdu un peu de son air hostile :

— Cet endroit existe donc ? lança-t-il.

— Il existe mais il est inaccessible si l'on veut utiliser le rail. Mon grand-oncle d'abord, et ensuite mon arrière-grand-mère et mon grand-père passèrent outre les interdictions de la Compagnie et trouvèrent des traîneaux à chiens. Je dois préciser que mon grand-oncle Maniale était ingénieur ferroviaire et travaillait sur le chantier du cercle polaire, alors en construction. Il lui fut assez facile de trouver un traîneau et un attelage. Pour les deux suivants ce fut beaucoup plus

compliqué. Déjà ils n'avaient aucune raison valable de se trouver dans cette région nordique. Ils durent faire un grand détour pour arriver sur les lieux et cela trois années de suite.

— À part la radioactivité élevée, comment pouvez-vous être sûre que c'était bien une base pour les navettes spatiales ?

— À cause de ceci.

Elle ouvrit alors sa combinaison isothermique et, un peu gênée, demanda à Wilner de l'aider à dérouler une bande d'étoffe laineuse qui faisait plusieurs fois le tour de sa taille. Il y eut quelques rires, quelques regards entendus, mais lorsqu'elle présenta la bande, Wilner fut ébahi.

— Mon grand-oncle l'avait achetée à la fameuse tribu, la valeur de quarante rennes ce qui est énorme. Cette bande, d'après les examens effectués, a plusieurs siècles d'existence. En fait le plus étrange c'est qu'elle serait datée, si l'on tenait compte du calendrier actuel, des années 1700 de l'ère chrétienne, ce qui est inconcevable. Je ne peux la faire passer de main en main mais nous allons la déposer sur cette table et vous pourrez venir l'examiner. On distingue parfaitement, mais brodées naïvement, la silhouette des navettes et les superstructures de la base.

Même le gros professeur Alquir s'arracha non sans difficulté à son siège pour prendre la file qui se formait. Les mystiques, eux, s'entre-regardaient, interloqués. Où était le Soleil dans toutes ces exhibitions ?

Les invités défilaient devant cette sorte d'écharpe de plus d'un mètre cinquante. Non seulement c'était le témoignage extraordinaire d'un fait historique controversé, mais également une œuvre d'art. Un collectionneur aurait payé cette pièce une fortune.

— Merveilleux, dit le professeur Alquir. Un chef-d'œuvre d'art primitif, mais également la preuve évidente, à cause de sa naïveté justement. Vous pensez qu'une explosion nucléaire a détruit la base au moment de la Grande Panique ?

— Non professeur, plus tard. Car j'ai aussi ceci et je voulais vous en réserver l'exclusivité.

De son sac elle sortit un objet plat, osseux, de la taille d'une main.

— Un bois de renne, une palette. La datation situe les gravures faites avec un poinçon porté au rouge, autour de 2135 de notre calendrier.

— Cent ans, s'exclama le mathématicien. Vous êtes sûre ?

— Peut-être moins mais vous savez qu'on ne peut affiner beaucoup

plus cette mesure temporelle.

Il y avait là un étrange dessin, une sorte de cigare ou de dirigeable ancien qui, dans une série de petits croquis pyrogravés, formait le film d'un objet volant rejoignant le site en question.

— Il est impensable que voici moins de cent ans une navette spatiale ait rejoint notre terre.

— Retournez la palette.

Le dessin charbonneux représentait une explosion avec des morceaux éparés de la même navette.

— C'est une médaille, une intaille. Les Lapons en portaient plusieurs et celle-là fut donnée à mon grand-oncle en cadeau.

— Dire que des documents officiels scientifiques se sont perdus à jamais et qu'un peuple nomade, en partie primitif, a conservé dans ses œuvres d'art artisanales le souvenir de ces techniques qui devaient bouleverser leurs coutumes ! Ils vivaient à côté en essayant de maintenir coûte que coûte leur mode de vie, même si bon nombre d'entre eux étaient à l'époque aussi instruits et cultivés que le reste de l'humanité, soliloqua le mathématicien visiblement bouleversé.

— Donc ce qui reste de la base est toujours quelque part dans le Grand Nord et toujours aussi inaccessible ?

— Il semble que la radioactivité appartiendrait à une catégorie dotée d'une vie assez courte. Mais encore maintenant elle reste dangereuse, à moins d'utiliser un matériel spécial de protection.

— Vous avez, ma chère enfant, déclara soudain Wilner pour clore la séance, vous avez établi la preuve que quelque part dans l'espace notre race humaine s'est implantée, et que peut-être elle ne désespère pas de venir un jour nous apporter son concours et nous aider à vivre à nouveau sous le Soleil. Nous l'avons perdu mais nous le retrouverons un jour, quels que soient les moyens que nous utiliserons.

CHAPITRE V

Au bout de quelques semaines dans la section des Archaismes la jeune fille avait pris ses habitudes et étudiait avec application malgré l'aridité des cours. Le français ancien offrait des difficultés sans nombre et les autres étudiants ne cessaient de le comparer à l'anglais qui, même archaïque, s'apprenait plus aisément. Leur professeur se montrait d'une patience et d'un humour constants. Il se nommait Lienty Ragus et sa pratique de cette langue était exceptionnelle. À croire que tout jeune il s'était déjà exprimé de la sorte.

Peu à peu Aphélie découvrit que son professeur était l'objet d'une surveillance attentive de la part du Censeur mais aussi de la Sécurité. D'ailleurs elle éprouva une émotion effroyable lorsqu'elle se trouva convoquée par un contrôleur-Aiguilleur. Pensant qu'on allait l'accuser d'appartenir aux Rénovateurs du Soleil, elle prit toutes ses précautions pour vider son deux-compartiments de tout ce qui pouvait la rendre suspecte en cas de perquisition. Elle loua une consigne où elle déposa la fameuse écharpe lapone, la palette de bois de renne et les documents en sa possession. Mais l'Aiguilleur la reçut fort aimablement, lui proposa même une boisson qu'elle refusa, incapable de dénouer sa gorge.

— Nous effectuons des sondages auprès des étudiants pour avoir une idée des besoins qu'ils pourraient exprimer. Vous êtes à la section des Archaismes. Cet enseignement vous convient-il ?

— Je... Je ne m'attendais pas à tant de difficultés, murmura-t-elle.

— Des difficultés avec vos professeurs ?

— Non, avec le français archaïque surtout.

— Pourtant votre professeur Lienty Ragus est de grande réputation dans la maîtrise de cette langue morte ?

— Je pense que oui. Il montre une grande patience et un grand sens pédagogique mais la grammaire est très ardue...

— Êtes-vous à l'aise dans votre classe ? Je veux dire, éprouvez-vous quelque malaise devant des explications qui pourraient vous choquer ?

— Mais pas du tout. Les textes sont simples, du moins en apparence. Plus tard nous étudierons de grands auteurs anciens,

comme Proust et je pense que ce sera vraiment difficile.

— Votre professeur n'est-il pas trop jeune, trop enthousiaste pour l'enseignement de cette discipline ?

— Il a une haute conscience professionnelle, dit-elle, comprenant que Lienty Ragus était de toute façon suspect avec son enseignement.

— Vous devez cependant vous tenir sur vos gardes. Le français archaïque ne peut être utilisé que dans des cas précis pour déchiffrer des documents exhumés des GID, mais ne peut en aucun cas servir de langue véhiculaire. L'anglais nous suffit amplement et désormais est utilisé dans le monde entier. Ne vous laissez pas séduire par la nouveauté.

Il se leva et la raccompagna. À la porte il lui dit que si par hasard elle avait quelques ennuis ou quelques plaintes à exprimer, il serait toujours heureux de la rencontrer.

Elle aurait aimé raconter à son professeur comment elle avait été interrogée sur lui, mais Ragus de lui-même en parla à la fin d'un cours.

— Je sais que vous avez tous les sept comparu devant un contrôleur-Aiguilleur qui a dû vous demander si l'étude de cette langue ancienne vous convenait. Je sais que cet enseignement est risqué et que les autorités ne le supportent pas vraiment. Sans les GID, ces Gisements de Documents Diversifiés anciens dont le déchiffrement apporte de grandes améliorations techniques et intellectuelles à notre société, cette discipline serait supprimée. J'essaie d'être loyal envers la Compagnie et je suis conscient du rôle important que j'exerce sur vous. Je ne cherche pas à présenter le français ancien comme une victime de l'anglais ni ne souhaite qu'il le supplante. Si par hasard vous aviez cette impression, j'aimerais que vous m'en fassiez part, avant d'aller vous plaindre auprès du Censeur et de ce contrôleur. Nous arrangerions ensemble cet incident.

La jeune fille eut l'impression que le professeur s'adressait surtout à un garçon nommé Mélin. C'était un jeune de dix-huit ans assez secret et qu'elle trouvait même sournois. Il avait une façon de la dévorer des yeux à la dérobée qui n'était pas de la timidité, mais quelque chose de plus déplaisant.

À l'intercours une fille, assise à côté d'elle, Jalisca, lui avoua que l'entretien avec l'Aiguilleur l'avait complètement ahurie.

— Je ne comprenais pas ce qu'il me voulait. Moi le prof me plaît bien. Il est mignon et dans le fond je ne serais pas contre le fait de sortir avec lui. Mais tu trouves qu'il nous enseigne mal ?

— Pas du tout, dit Aphélie, mais le Censeur comme l'Aiguilleur craignent qu'il nous fasse trop aimer le français archaïque.

— Trop aimer ? fit la jeune fille effarée. Ben alors ça risque pas. Je me demande encore ce que je suis venue faire dans cette section. Encore les phénomènes pseudo-historiques ça me fait marrer mais le français... J'ai du mal. Et puis pour ce que ça me servira. En fait, je n'avais pas envie de faire des études trop sérieuses et j'ai choisi au hasard.

— Pas sérieuses ? murmura Aphélie. Moi ça me passionne même si comme toi j'éprouve des difficultés avec la grammaire.

— C'est chichiteux cette langue, c'est plein de pièges, je comprends qu'elle ait disparu. Ça risque pas de me voir la pratiquer dans la vie courante. Mais alors pas du tout et le Censeur et l'Aiguilleur peuvent dormir tranquilles.

Le même jour, dans la bibliothèque universitaire, Aphélie aperçut le jeune étudiant qui, debout à l'un des comptoirs, consultait assez nerveusement un gros ouvrage. Il finit par le refermer avec bruit, le rapporta à l'une des employées et rédigea une autre demande. Il dut mal la composer sur le clavier car la même bibliothécaire intervint pour lui porter aide.

Intriguée elle se rapprocha du service des prêts et entendit Mélin qui protestait, de façon rogne comme tous les timides.

— Il doit bien exister un dictionnaire de français archaïque beaucoup plus détaillé je suppose.

— Peut-être bien mais nous ne le possédons pas. Par contre si vous me disiez dans quel domaine vous effectuez vos recherches, je pourrais peut-être vous trouver un glossaire spécialisé dans cette matière.

Le garçon haussa grossièrement les épaules. Machinalement il se retourna et aperçut sa condisciple. Il eut alors une réaction inattendue. Il se précipita droit devant lui et quitta le wagon de la bibliothèque. Aphélie s'étant approchée, poussée par un pressentiment, l'employée la prit à témoin.

— Quel mufle ! Il cherchait un drôle de mot et ne parvenait pas à le trouver dans tous les dictionnaires et encyclopédies de français archaïque.

— Mais quel mot exactement ?

— Il ne me l'a pas dit mais c'était un mot qui devait commencer par la lettre A, car il entrouvrirait les ouvrages à cette lettre-là. Vous avez vu comme il est parti d'ici, sans même un merci, un au revoir, on

aurait dit qu'il prenait la fuite. D'habitude les étudiants en archaïsmes sont beaucoup plus calmes et polis. Déjà hier il s'est comporté bizarrement et j'ai cru qu'il allait nous faire une crise nerveuse. Il avait demandé tous les dictionnaires de grec et de latin dont nous disposons. En fait il y en a trois en tout et pour tout, et je crois qu'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait.

Aphélie essayait de combattre le malaise qui l'envahissait. Mélin cherchait-il à découvrir si son prénom recouvrait une signification précise ? En principe tous les termes d'astronomie avaient été retirés des dictionnaires et autres ouvrages. Mais était-ce le mot Aphélie qu'il voulait trouver ? Sinon pourquoi se serait-il troublé à l'instant où il l'avait vue, au point de s'enfuir comme s'il se sentait coupable ?

Ce garçon n'était pas suffisamment cultivé pour avoir été intrigué par son prénom. Donc quelqu'un lui avait laissé entendre qu'Aphélie n'était ni banal ni innocent. Quelqu'un qui avait quelques doutes sur elle, et voulait en savoir plus. Déjà le nom de Bermann n'était pas tout à fait inconnu des autorités et surtout des Aiguilleurs, et son prénom en surprenait plus d'un chaque fois qu'elle l'énonçait.

CHAPITRE VI

Lorsqu'il se présenta au Central de la Sécurité comme chaque mois, Lienty Ragus s'attendait encore une fois au pire. Il n'était jamais certain de pouvoir ressortir libre de cet endroit. D'habitude on lui posait des questions répétitives sur son goût pour le français archaïque, sur le choix de cette profession d'enseignant, sur sa mère, sur ce couple, les Fort qui l'avaient adopté à l'âge de quatre ans, après la mort de sa mère.

En général c'était un maître de première classe, Sauther qui le convoquait. Entre les deux hommes avait fini par naître non une amitié mais du moins une sorte de code. L'un et l'autre se respectaient et, même si l'Aiguilleur ne dissimulait pas ses méfiances, il s'en tenait aux faits, aux documents existants. Ce jour-là Sauther était bien dans le bureau qu'on lui avait désigné, mais il était accompagné d'une femme-Aiguilleur d'une quarantaine d'années. Élégante et soignée elle ne montra aucune amabilité lorsque Ragus entra alors que Sauther souriait.

— Je vous présente ma collègue Métilla. Elle s'est chargée de rechercher les causes de la mort de votre mère. Elle arrive de Val Station, vous savez mieux que moi que c'est une province montagnaise. J'ai compris que la mort brutale de votre mère vous préoccupait et j'ai donc chargé l'Aiguilleur de fouiller dans un passé vieux de trente ans.

Ragus avait raconté quel chagrin il avait eu à la mort de sa mère et comment un couple d'amis, les Fort l'avait recueilli. Il craignait de s'être trop étendu sur cette histoire, d'avoir cherché à émouvoir Sauther. Ayant constaté que ce dernier, sous sa morgue d'Aiguilleur possédait une certaine sensibilité, il avait peut-être trop forcé la note.

— Votre mère ne s'appelait que Ragus ? Sans prénom, sans autre indication. Sur l'acte de décès on indique qu'elle était née à Remo, province orientale, vous confirmez ?

— C'est ce que j'ai lu sur le même acte.

— À Remo je n'ai rien trouvé, dit Métilla. Pas de Ragus. À moins que ce ne soit le nom de votre père ?

— Je suis né de père inconnu mais c'est fort possible.

— Votre mère parlait le français archaïque et même refusait paraît-

il de parler l'anglais.

— Est-ce la raison de votre choix de cette profession ? demanda Sauther d'un ton moins sévère.

— On m'a raconté qu'elle défendait avec acharnement cette langue ancienne, qu'elle avait même connu des ennuis judiciaires à ce propos. Il paraît que c'était une femme exaltée, passionnée. Il est certain qu'en effet cela m'a poussé vers l'étude de cette langue archaïque.

— De quoi est-elle morte ?

— On m'a dit plus tard d'une crise cardiaque.

— Qui on ? Les Fort ? Ce couple qui vous a adopté ? Lui est mort et elle élève des rennes dans la province en question.

— Oui bien sûr.

— Elle fut incinérée, dit la femme. Pourtant il existe un cimetière glaciaire où les corps sont conservés. Vous n'auriez pas aimé pouvoir contempler votre mère par la suite ? Qui a décidé l'incinération ?

— Je l'ignore.

— Vous savez qu'elle devait comparaître devant une cour de justice où elle aurait pu être condamnée à vingt ans de bagne. Elle faisait une promotion intolérable de cette langue morte et avait même créé une association interdite : Maintenance de la Langue Française.

— Je sais, dit Ragus avec une bonne volonté apparente. Cela faisait partie de sa personnalité. Elle n'avait que cette idée en tête.

— Née à Remo Station où peut-être alors se parlait un idiome italien, pourquoi le français ? Elle était née en 2182 ? Elle aurait donc cinquante-trois ans aujourd'hui ? Quel âge a donc votre mère adoptive Emma Fort ?

— Soixante ans je suppose ?

— Je pense qu'elle n'a que cinquante-cinq ans tout au plus, peut-être même cinquante-trois.

— Avez-vous eu en main un exemplaire du livre qu'elle écrivit ?

Lienty Ragus secoua la tête :

— Non, jamais. Je pense qu'il a été retiré de la vente et même des bibliothèques.

— Vous en connaissez le titre ?

— Oui, *Mémoires d'une femme de langue française*.

— Et, lança la femme, vous n'avez pas cherché à connaître mieux celle qui vous a tout de même donné le jour.

— Si j'avais pu me procurer un exemplaire je l'aurais lu avec émotion très certainement. Mais l'occasion ne s'en est jamais présentée.

— Vous le regrettez ? fit Sauther qui faisait rouler un crayon entre ses doigts manucurés avec soin.

— Bien sûr.

— On dit qu'il est assez ennuyeux, mais que d'un autre côté il aurait quelque chose de mystérieux.

— Savez-vous qu'on l'utilise dans certains milieux ésotériques comme étant d'origine magique ? demanda Métilla.

— Non je ne savais pas.

— Que pensez-vous de madame Fort qui élève des rennes en liberté ? Ils doivent aller brouter des lichens qui poussent sur les façades rocheuses dépourvues de glace, dans les trous de rochers et souvent elle part à leur recherche. Ses expéditions l'entraînent loin de chez elle assez longtemps. Jusqu'à quinze jours et si l'on se présente à la station d'élevage on ne trouve pas souvent quelqu'un.

— Elle a toujours été ainsi et mon père adoptif s'en plaignait. Lui était plus casanier et ne sortait pas souvent. D'ailleurs c'est lui qui m'a élevé au début avec mes demi-frères et ma sœur.

— Les voyez-vous quelquefois ?

— Non, jamais. J'ignore même ce qu'ils sont devenus depuis quatre à cinq ans. Et ma mère adoptive n'en sait pas plus.

— Nous en savons beaucoup plus sur votre père adoptif. Son lieu de naissance à Frontera est exact ainsi que sa mort. Il repose dans le cimetière glaciaire où l'on peut le visiter. Effectivement il menait une vie régulière. Vous lui devez donc beaucoup ?

— Il me considérait comme les autres enfants, me faisait travailler pour que je devienne quelqu'un de cultivé avec une bonne situation.

— Votre nom vous cause-t-il quelques désagréments ? demanda soudain Sauther. Vous savez que cette question a été évoquée par l'une de nos commissions et nous pensons qu'il vaudrait mieux que vous en changiez, ou du moins que vous le modifiiez. En ce moment cette organisation de la Maintenance de la Langue Française semble avoir des velléités de résurrection et nous ne voudrions pas qu'elle se développe. Votre nom est si rare qu'un jour ou l'autre quelqu'un essaiera de vous contacter. Est-ce que le fait s'est déjà produit ?

— Non, pas jusqu'à aujourd'hui.

— Vous avez une fille Bermann dans votre cours, qu'en pensez-

vous ?

— C'est un excellent élément même si l'apprentissage du français archaïque lui donne du fil à retordre, mais je pense que dans quelques semaines elle aura surmonté ses difficultés.

— Vous savez qui sont les Bermann ?

— Pas du tout.

— Vous n'avez même pas une petite idée sur ce qu'ils représentent ?

Lienty Ragus secouait la tête en les regardant tranquillement tous les deux. Sauther paraissait favorablement impressionné, mais cette Métilla conservait toute sa méfiance et son regard ne laissait aucun doute à ce sujet.

— Désormais vous aurez ma collègue pour vous recevoir. Nous pensons que d'ici peu quelqu'un essaiera, comme je vous l'ai annoncé, de vous approcher. À cause de votre nom. Nous pensions vous demander d'en changer, mais pour l'instant nous préférons attendre encore un peu.

— Que devrai-je faire dans ce cas ?

— Nous prévenir, mais sans nous rencontrer, dit la femme-Aiguilleur, et amener cette personne à vous en révéler plus, à vous faire connaître sa famille, ses relations. Nous ne pourrions pas intervenir trop tôt et trop précipitamment.

— Intervenir ? Vais-je servir d'appât ?

Sauther parut mécontent que sa collègue trahisse leurs intentions et, foudroyée d'un regard de reproche, elle perdit quelque peu contenance.

— Ne vous inquiétez pas, tenez-nous au courant. Excusez-nous de vous avoir privé de quelques instants de loisirs.

CHAPITRE VII

Ce jour-là Lienty Ragus attendait impatiemment la fin du cours pour se rendre à la cafétéria prendre une boisson chaude. Il s'était levé tard et n'avait pas eu le temps de préparer son petit déjeuner. Il était en train de choisir un café de malt avec du lait et des galettes lorsqu'il sentit une présence derrière lui, découvrit le regard fuyant de Mélin, son élève. Il n'en continua pas moins de remplir son plateau et alla s'asseoir à une table.

— Je peux m'installer en face de vous ? demanda le garçon.

Agacé Lienty inclina la tête. Il n'aimait pas ce Mélin, qui semblait dissimuler des intentions inquiétantes.

— Monsieur le professeur, l'étude du latin et du grec peut-elle faciliter la connaissance du français archaïque ?

— Certainement, dit Lienty Ragus, un peu surpris. Autrefois on conseillait fortement aux élèves de choisir ces disciplines.

— Mais dans cette université de Grand Star Station les seules sections de grec et de latin sont complètes depuis des années. J'ignorais qu'il fallait s'inscrire aussi longtemps à l'avance.

— Il n'y a guère de maîtres disponibles pour ces deux matières.

— Vous-même avez étudié ces deux langues mortes ?

— En cours privé avec un vieux professeur décédé depuis. Mais je n'ai aucun diplôme sanctionnant mes études.

— *Hélíos* en grec a quelle signification ?

Lienty Ragus enfourna une moitié de galette dans sa bouche, ce qui l'empêcha de répondre sur-le-champ. Où voulait en venir le garçon ?

— J'ai consulté par curiosité un dictionnaire de grec mais je n'y ai pas trouvé ce mot. Est-ce qu'il n'existe pas ?

Son professeur avala sa bouchée, prit une gorgée de malt :

— Dans ce cas je ne peux répondre à votre curiosité. Si ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires de grec c'est qu'effectivement il n'existe pas.

— On l'a peut-être supprimé volontairement.

— Je l'ignore.

— Par contre j'ai trouvé le mot *apo* qui signifie loin de.

Le garçon observait Ragus à la dérobée, mais ce dernier continuait de rompre une deuxième galette entre ses doigts.

— *Apo* et *hélios* voudraient dire loin de *hélios*... Mais je ne sais ce que signifie *hélios*. J'ai vainement cherché dans un dictionnaire de vieux français des mots possédant cette racine de *hélios*. Pourtant il me semble avoir un jour entendu parler d'une plante qui s'appelait héliotrope. En avez-vous déjà entendu parler ou bien en avez-vous aperçu ?

— Non jamais. Je ne vois pas ce qui vous tracasse ainsi, car dans mes cours je n'ai jamais évoqué ce mot. Maintenant veuillez m'excuser mais je dois partir.

Très vite Ragus avait compris où voulait en venir le garçon. Le prénom de la jeune Bermann devait être une énigme pour lui et il se doutait qu'il avait un rapport avec un phénomène ou une chose interdite par la loi.

Il croyait trouver Aphélie Bermann à la bibliothèque mais ne l'aperçut nulle part. Pourtant elle aurait bientôt un cours de phénomènes pseudo-historiques sur la vie sociale de jadis. Il finit par l'apercevoir dans la librairie-papeterie privée installée dans un compartiment isolé. Il y pénétra, prit un ouvrage quelconque et s'approcha de son élève qui feuilletait un recueil de photographies.

— Puis-je vous parler d'une chose qui m'ennuie quelque peu ?

Surprise elle lui demanda s'il s'agissait de son dernier mémoire mais il sourit :

— Non. Mélin, étudiant comme vous, m'a posé des questions étranges. Il cherche en vain la signification du mot grec *hélios*. Il a déjà trouvé celle du mot *apo*. La jonction des deux, en élidant le O donne *aphélios*, en latin *aphelium* et en vieux français Aphélie.

Son visage déjà nacré devint encore plus pâle.

— Je préfère vous mettre en garde. Je me demande ce que ce garçon médite mais ça ne me plaît guère. Aphélie reprenait son sang-froid :

— Dernièrement il a presque fait un scandale à la bibliothèque parce qu'il ne trouvait pas dans différents dictionnaires un mot. Je suppose que mon prénom l'intrigue. Mais c'est une tradition de famille, et je ne vois pas en quoi il sous-entendrait une quelconque intention illégale.

Lienty Ragus souriait toujours. La jeune fille ne s'en laissait pas conter et ne lui faisait pas vraiment confiance.

— Un prénom seul ne peut bien entendu avoir une connotation sulfureuse, mais lorsqu'il est adjoint à un nom comme le vôtre il peut évidemment surprendre.

— Que reprochez-vous à mon nom ? demanda-t-elle, agressive, ce qui dénotait une inquiétude cachée.

— Nous ne sommes pas très nombreux à savoir qui était autrefois un certain Bermann. À part la Sécurité et quelques vieux érudits. Mais restez sereine. Je n'ai nulle envie de vous nuire et je suis votre ami. Je voulais simplement vous mettre en garde. Ce Mélin n'est pas assez intelligent pour avoir décomposé votre prénom en deux racines. C'est même carrément un mauvais élève et je crains qu'il ne soit dans ma classe pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les études.

Il s'inclina, alla déposer son livre, sortit dans le couloir. Elle le rattrapa un peu plus loin :

— Merci, murmura-t-elle. Depuis quelque temps il tourne autour de moi. J'ai cru qu'il cherchait à me fréquenter mais en fait il est certainement, comme vous le dites, dangereux.

Au moment de le quitter elle lui demanda comment il connaissait la légende de John Bermann.

— Ma mère adoptive me racontait enfant, que jadis les hommes s'envolaient dans le ciel vers les étoiles. Elle m'expliquait ce qu'étaient les étoiles. Elle ne prononça le mot interdit de Soleil que plus tard, quand je fus à même de garder le secret.

Le même soir elle essaya de rentrer en contact avec August Wilner au centre de rééducation fonctionnelle, mais on lui dit qu'il ne pouvait pour l'instant être dérangé. Elle trouvait cette réponse assez étrange, mais lorsqu'elle retourna chez elle, il l'attendait sur le quai.

— Venez boire un verre avec moi dans le bar voisin. Que se passe-t-il ?

Elle lui parla de ce garçon Mélin et aussi de Lienty Ragus, son professeur.

— Mélin, connais pas. Ragus oui. Mais ce jeune professeur observe la plus grande prudence à cause de ses origines. Il est étroitement surveillé. Sa mère avait créé une association clandestine, disons plutôt une organisation secrète. Maintenance de la Langue Française. Puis elle écrivit un ouvrage, *Mémoires d'une femme de langue française*, ce qui n'arrangeait rien. Cette femme connut une origine et une fin si mystérieuses que sa personnalité apparaît comme magique. Elle serait morte à vingt-trois ans. Certains Rénovateurs du Soleil l'incluent d'ailleurs dans leur culte. Je vais me renseigner sur ce Mélin, mais

vous avez le droit de porter ce prénom qui depuis des générations est donné à la première fille de votre famille.

Lorsqu'elle regagna son logement elle se sentait un peu plus rassurée et découvrit qu'elle ne regrettait pas d'avoir eu avec son professeur Lienty Ragus un entretien plus intime que les habituels rapports d'élève à maître.

Elle n'avait jamais entendu parler de cette femme Ragus citée par Wilner et qui était la mère de son professeur. Mais ce qui lui paraissait encore plus étrange était que son père ait fortement insisté pour qu'elle s'inscrive en français archaïque. Quel lien pouvait rattacher les Bermann à cette langue ? Elle se sentait pleine de curiosité pour cette femme dont l'origine et la mort restaient aussi mystérieuses. Quel âge avait donc son professeur lorsque sa mère disparut ? Il était resté orphelin bien jeune et cette pensée l'émut. Jusqu'à ce qu'elle réalise qu'elle ne cessait de penser à cet homme

— Je ne vais quand même pas tomber amoureuse de mon prof comme n'importe quelle étudiante romantique. Il a pris le risque de me mettre en garde, c'est très bien, mais je ne dois pas y voir autre chose qu'une simple sympathie et aussi une sorte de prévention contre ce crétin de Mélin. D'ailleurs celui-là joue un drôle de jeu dans notre petit groupe. Est-il chargé de surveiller les imprudents inscrits dans la section des Archaïsmes et surtout en français ?

Mais peu à peu elle préféra songer à Lienty Ragus et finit par conclure qu'il était joli garçon, ce qu'elle n'avait pas constaté jusque-là, impressionnée par son côté professoral.

CHAPITRE VIII

Romi Rugika ne venait qu'un seul jour par semaine à l'Université. Il figurait sur l'organigramme au titre de conseiller sans autre précision et lorsque Aphélie pénétra dans le petit bureau qui lui était réservé, elle découvrit un homme encore très vigoureux et qui ne faisait pas ses quatre-vingt-huit ans.

— Bermann, répéta-t-il, Aphélie Bermann. Déjà le nom et ensuite le prénom ? Quelle audace mon petit. Je vous attendais. J'avais relevé votre nom sur les listes des élèves de la section des Archaïsmes.

— C'est une tradition familiale, dit-elle, que ce prénom.

Elle s'assit en face de celui qui avait découvert la première tribu de Roux dans une compagnie étrangère, depuis annexée par la Transeuropéenne. Il y avait soixante ans de cela. Avant lui jamais personne n'avait rencontré ces Hommes du Froid, et dans un réflexe d'épouvante la première horde, dans les vingt mille personnes, avait été massacrée. Rugika avait retrouvé le gouffre où l'on avait précipité les cadavres et par la suite un petit groupe de rescapés. Depuis les Roux étaient utilisés pour nettoyer les verrières et les dômes transparents. La jeune fille s'était souvent demandé si le vieil archéologue ne regrettait pas de les avoir rencontrés.

— Je sais quelle sera votre question, dit-il d'emblée, c'est toujours la question des gens de cœur, de ceux qui conservent en dépit de notre société ferroviaire une grande humanité. J'ai agi comme un savant passionné, sans évaluer à l'avance les conséquences de ma découverte. J'aurais dû laisser cette petite tribu dans ces montagnes, où après le génocide elle se cachait. Et les voilà raclant nos verrières, nos coupoles pour quelques déchets, quelques ordures. Ils sont par la suite arrivés par milliers, chassés de l'Antarctique par les avancées du rail, chassés aussi de l'Arctique pour les mêmes motifs. Vous avez voulu suivre des cours de français archaïque et aussi celui des phénomènes pseudo-historiques. Ne comptez pas que les voyages de votre ancêtre y soient catalogués. Pas plus que son nom. Pas plus que celui d'Ophiuchus IV.

— Vous connaissez le nom de cette planète ?

— J'ai été un archéologue spécialisé dans la paléogénétique mais je faisais aussi d'autres trouvailles. Votre ancêtre, malgré son nom,

était d'origine française par sa mère et d'ailleurs il était employé par l'Astronautique européenne. Mais que voulez-vous de moi ? Je ne suis pas très versé dans ce domaine.

— Avez-vous effectué des fouilles à l'intérieur du cercle polaire ? murmura-t-elle.

— Je suis allé dans le coin mais pour de très courtes périodes. Toutefois je comprends le sens de votre question. Je n'ai jamais pu approcher d'un certain endroit où régnait une radioactivité dangereuse. Je sais qu'il existait une base où atterrissaient les navettes reliant la Terre aux stations orbitales. Il existait même une ville nouvelle où les gens qui y travaillaient habitaient avec leur famille, à une centaine de kilomètres par mesure de sécurité. Sur une île du Spitzberg. Le conseil d'administration de cette compagnie voulait retrouver les traces de ces techniciens exceptionnels et m'ont envoyé là-bas, puisque j'étais un des spécialistes de la paléontologie humaine. Les fouilles ont été ensuite interrompues.

— Avez-vous retrouvé ?...

— Je n'ai pas le souvenir d'un seul Bermann enseveli là-bas. Tout le monde avait quitté l'endroit, par les navettes ou comme la plupart en essayant de gagner les pays du sud.

— Pensez-vous que ces stations orbitales ont eu à souffrir de la catastrophe lorsque la Lune explosa ?

— Les poussières radioactives se répandirent tout autour du globe terrestre comme une chape, et tous les instruments électroniques furent, au mieux déréglés, mais certainement détruits. Les stations tournent peut-être encore mais je pense plutôt qu'elles ont fini par se désagréger et par retomber dans notre atmosphère en brûlant. On a signalé une pluie incandescente à plusieurs reprises au cours du dernier siècle. Je doute qu'il puisse rester quelque chose d'encore intact au-dessus de nos têtes. Mais encore une fois je ne suis pas spécialiste d'astronautique. Ce que je peux vous dire c'est que là-bas couraient d'étranges rumeurs sur la présence, autour de la base détruite, de créatures monstrueuses. Certains les auraient même aperçues en bordure de la banquise. Et plus tard j'ai su que des Roux, des Hommes du Froid avaient également fait leur apparition dans le coin. J'avais toujours cru qu'ils venaient uniquement de l'Antarctique, mais désormais je sais qu'une ethnie quelque peu différente vivait dans le cercle polaire. Il existait une différence essentielle. Je n'en ai jamais fait mention dans mes ouvrages car je n'ai pas envie qu'on disserte à l'infini sur ces hommes-là. Qu'on leur fiche la paix, c'est mon plus grand souhait avant de mourir. Cette différence vient de leur réaction au sujet du sel et du sucre. Les tribus du sud considèrent le

sel comme un don des dieux et le vénèrent. Par contre le sucre les répugne. Ils y voient le symbole du mal comme s'ils redoutaient que sa douceur n'entraîne à des relâchements moraux. Ceux du nord au contraire, s'ils vénèrent le sel, aiment bien le sucre et sont très heureux d'en recevoir. Je vous confie cette constatation mais gardez-la pour vous.

— Ces hommes à fourrure capables de supporter les plus basses températures, auraient-ils quelque chose à voir avec cette ancienne base spatiale ?

— Voudriez-vous m'entraîner dans des conclusions qui n'auraient aucun fondement scientifique ?

— Existait-il aussi une base spatiale en Antarctique ?

— Vous sautez trop vite aux hypothèses les plus hardies. Je ne peux vous accompagner aussi loin, mais il existait c'est vrai des bases dans ces zones désertiques. Pour lutter contre les nuisances que ces installations créaient, il avait fallu les éloigner au maximum. Mais elles étaient reliées par des moyens rapides au reste du monde. Si je vous suivais sur ce chemin hasardeux et farfelu, je devrais imaginer que les Hommes du Froid sont venus d'une autre planète. Peut-être d'Ophiuchus IV. Hein ma chère petite ? Vous aimeriez bien que votre aïeul John Bermann ait réussi à envoyer sur notre pauvre petite Terre glacée des spécimens d'une race nouvelle. Peut-être imaginait-il des unions multiples dont les produits s'adaptent définitivement à notre bloc de glace. C'est effectivement séduisant. Il y a là de quoi écrire un beau roman, mais jamais la Compagnie ne le laissera publier.

— Professeur Rugika, avez-vous eu l'occasion de lire *Mémoires d'une femme de langue française* ?

Le vieil homme pointa son doigt vers la porte de son petit bureau puis lui fit signe de se lever. Elle crut qu'il lui demandait de s'en aller, furieux de sa question, avant qu'elle ne comprenne qu'il l'envoyait regarder si personne ne les écoutait. La cursive était vide et elle referma la porte, retourna s'asseoir.

— Je l'ai eu en main l'année même de sa parution. Je sais qu'il a été écrit par la mère de votre professeur de français archaïque. La première lecture m'a déçu et même ennuyé, avant que je ne découvre le sens caché de chaque mot. Et voyez-vous, il est écrit de telle façon que des chercheurs obstinés pourraient mettre des dizaines d'années avant de décoder cet ouvrage. C'est de plus un document magique. J'ai eu l'occasion d'en parler avec un collègue qui étudie les groupes humains menant une vie primitive depuis la Grande Panique. Ils n'ont jamais pu se libérer du choc que leurs aïeux ont salement encaissé et ils mènent une existence sauvage. On en trouve aux confins des

compagnies ferroviaires dans des igloos, des grottes, des montagnes et aussi dans les galeries d'anciennes mines où vivent des nyctalopes qui se nourrissent d'animaux cavernicoles. Ce qui les aide à survivre, et même à être relativement heureux, c'est l'utilisation de la magie. Et mon collègue a fini par admettre qu'il existait réellement des influences obscures. Le livre de cette Ragus est magique. Je ne puis vous en dire plus. Il faut le lire, se laisser envoûter pour comprendre ce que j'essaye de vous dire. Maintenant il vaut mieux que vous sortiez et ne revenez pas me voir avant quelques mois. Moi je ne crains plus rien à mon âge mais vous devez être prudente.

Lorsqu'elle fut à la porte, il la rappela.

— Je ne sais si les Roux viennent de l'espace, mais une chose est sûre, cette Ragus n'est certainement pas née sur notre pauvre planète.

CHAPITRE IX

Elle déjeunait en lisant un texte très difficile de français archaïque lorsque quelqu'un s'approcha et attendit, debout en face d'elle. Levant les yeux elle découvrit le visage de l'étudiant Mélin. À vrai dire, pensa-t-elle, il n'était pas aussi vilain garçon qu'elle le pensait, mais ses traits hésitaient entre ceux d'un gamin sournois et ceux d'un adulte plein de suffisance. Cependant il ne pouvait supporter de regarder quelqu'un en face et ses yeux s'affolaient un peu dans tous les sens.

— J'ai des places pour un concert symphonique ce soir. Voulez-vous m'accompagner ?

— N'est-ce pas un peu juste alors que j'avais prévu de réviser les cours de la semaine ?

— Ne me dites pas que cette saleté de vieux français vous passionne. Moi j'en ai plus qu'assez.

— Changez de discipline.

Il haussa les épaules.

— Vous devriez venir avec moi car j'ai quelque chose à vous dire.

— Vraiment ? Je ne vois pas ce que nous pourrions avoir en commun alors que nous nous connaissons si peu.

— Je peux par exemple vous expliquer ce que signifie votre prénom. Il n'est pas commun, on peut même dire qu'il est très rare. Jamais personne n'en a entendu parler.

— C'est une tradition familiale très ancienne. Depuis des générations une fille s'appelle ainsi, à condition qu'il y en ait une pour porter ce prénom.

— Que décidez-vous ? lança-t-il brutalement en regardant ailleurs.

— Je n'ai pas envie d'aller au concert ce soir.

— Vous préférez sortir avec un autre ?

— Ce soir je serai chez moi en train de réviser. Maintenant laissez-moi terminer mon repas seule.

Elle essaya de se plonger à nouveau dans ce texte ardu mais l'intervention de Mélin la préoccupait. Il s'était installé plus loin mais la surveillait sournoisement. Lorsqu'elle pénétra dans le cours de

grammaire elle constata que Mélin était absent et Lienty Ragus, en faisant l'appel s'en étonna. Un garçon nommé Géraldo répondit que Mélin avait quitté précipitamment le train universitaire sans autre explication. Deux heures plus tard Aphélie traîna pour ranger ses affaires et lorsque les autres furent sortis approcha de son professeur.

— Romi Rugika m'a parlé de votre mère et de ce livre qu'elle écrivit, voici trente-deux ans je crois ? A-t-il vraiment été retiré de toutes les bibliothèques ?

— Oui puisqu'il est interdit. Ne me demandez pas si j'en possède un exemplaire car ma réponse est non. Avant vous nombre de gens m'ont posé la question et certains cherchaient sûrement à me nuire plus ou moins... Je sais que là n'est pas votre intention. Rugika m'a parlé de vous. Pouvez-vous m'expliquer en quoi le français archaïque intéresse-t-il une descendante de John Bermann, cosmonaute de jadis ?

Sous l'ironie flottait une certaine inquiétude, pensa-t-elle.

— Mon père ne m'a fourni aucune justification.

— Possédez-vous des documents anciens écrits dans cette langue dont vous espérez soutirer le sens exact ? Écoutez, nous ne pouvons continuer à discuter aussi longuement dans cette classe. Le temps qu'un professeur accorde en général à un élève ne doit pas excéder une dizaine de minutes, sinon des observateurs invisibles s'en inquiètent. Il ne s'agit pas d'une règle établie mais un moralisme étroit veille sur les enseignants. Le Censeur craint toujours que des sentiments intimes ne lient maîtres et élèves. Pouvons-nous nous rencontrer ailleurs ? Pourquoi pas dans un grand établissement du centre, au milieu de centaines de gens qui boivent et mangent. Vers neuf heures ce soir au Pick-Pub. Nous sommes en fin de semaine et il y aura énormément de monde.

Lorsqu'elle pénétra dans l'immense établissement constitué de wagons accolés ensemble, il la guettait dans le sas d'entrée.

— J'ai retenu une table sinon on restait debout. C'est dans un recoin mal éclairé et on va nous prendre pour des amoureux. On nous fichera la paix.

Cette précision tranquille la troubla, car en se préparant elle s'était sérieusement demandé pourquoi elle était aussi heureuse de ce rendez-vous. Les simples mystères du passé, de ses origines à elle et des siennes, ne justifiaient pas cette allégresse qui l'avait lancée à travers la station pour rejoindre au plus vite son professeur.

Leur souper commandé ils burent une boisson alcoolisée en parlant de choses anodines.

— Rugika m'a avoué vous avoir fait part de son opinion sur ma mère. Il est absolument certain qu'elle est venue de l'espace. Non qu'elle fût une extraterrestre, mais il suppose qu'elle appartenait à ces Terriens partis sur Ophiuchus IV.

— Vous étiez trop jeune quand elle mourut pour qu'elle vous ait mis dans la confiance ?

— On ne retrouve pas la mention de sa naissance à Remo Station. Pourtant voici cinquante-trois ans l'administration fonctionnait déjà très bien.

Un serveur commença de garnir leur table de différents plats.

— Je suis fréquemment convoqué à la Sécurité, lui dit-il ensuite. Un maître-Aiguilleur, Sauther me pose en général toujours les mêmes questions, mais la dernière fois il m'a présenté une certaine Métilla qui désormais se chargera de mon dossier et me recevra à la place de Sauther. Ils m'ont posé des questions sur vous, sur les Bermann. J'ai répondu comme un professeur, en disant que vous étiez une excellente élève, mais que je ne savais rien des Bermann. Vous savez ce que je crois ? Qu'ils n'ont pas autant de renseignements sur vous et votre famille, ainsi que sur moi et ma mère, que nous pouvons le redouter. Ils pataugent assez. L'interdiction du livre de ma mère date de trente ans et a été d'une telle efficacité que peut-être ils ne disposent d'aucun exemplaire. Il a été copié par des maladroits, des ignorants de la langue, et surtout jamais personne n'a su imiter fidèlement les caractères typographiques de la première édition, l'originale. Toute la magie du livre, si magie il y a, est diffusée par cette typographie.

— Vous en avez donc un exemplaire ?

Il se mit à manger sans répondre. C'était le repas des quinze plats qu'ils avaient choisi, et dans de minuscules coupelles étaient disposées des nourritures très variées. Certaines étaient inconnues de la jeune fille. Mais c'était très bon.

— Excusez ma précipitation, dit-elle.

— Je dispose de plusieurs exemplaires, mais ils ne sont pas ici à Grand Star Station, ni même dans la station d'élevage de ma mère adoptive. Elle s'appelle Fort, Emma Fort. Elle a eu trois enfants, deux garçons, une fille. Je vais la voir plusieurs fois par an.

Cette niche décorée de tentures épaisses les isolait en partie du reste de la brasserie où des centaines de gens se croyaient obligés, pour passer une bonne soirée, de hurler et de rire. On dansait aussi sur un plateau qui dominait les tables. L'endroit n'était pas en conformité avec les règlements ferroviaires de la Transeuropéenne. De l'extérieur on voyait des wagons alignés ou accolés, mais ensuite ça n'avait plus

l'air d'un train.

— J'espérais apprendre enfin la raison de votre choix en langue française, mais vous vous méfiez de moi je suppose.

Aphélie secoua la tête :

— Non. Ne croyez surtout pas ça. Lorsque j'ai décidé de poursuivre mes études mon père m'a simplement demandé d'étudier le français archaïque durant au moins deux années.

— Il en faudrait cinq pour en connaître toutes les finesses.

— Mais il ne m'a fourni aucune explication. Une fois ces deux années accomplies je pourrai choisir librement autre chose. Je voudrais m'inscrire en littérature contemporaine, même si je juge assez médiocre la production de ces cinquante dernières années.

— Les œuvres importantes ont été impitoyablement sanctionnées, dit Ragus.

Autour d'eux le brouhaha devenait presque insupportable et des dîneurs ivres essayaient d'entraîner les autres pour une farandole géante dans la salle.

— Nous devrions partir, dit Aphélie. Je déteste cela.

CHAPITRE X

Lienty Ragus s'était déjà levé pour la précéder à travers la foule en délire lorsqu'il se rassit brusquement. Il paraissait furieux.

— Je viens de voir la tête de faux jeton de Mélin, là-bas au fond.

— Il m'avait invitée ce soir pour un concert de musique.

— Je pensais qu'il nous avait suivis... L'Auditorium est tout à côté de cet endroit et il a dû venir ici par hasard. Je ne pense pas qu'il nous ait repérés. Je ne me sens pas coupable d'avoir entraîné une de mes jeunes élèves ici, mais je me méfie de ce garçon. Je suis certain qu'il cherche à en savoir plus sur vous et sur moi.

Il vida le pichet de leur boisson. On appelait cela du vin mais personne n'aurait pu dire comment c'était fabriqué. Aphélie avait seulement entendu dire dans sa famille que des vignes poussaient dans des serres spéciales, et donnaient un vin rare et horriblement cher qui n'était pas servi dans les lieux publics.

— Peut-être finira-t-il par s'en aller. Savez-vous qui est Mélin exactement ? Il sort d'une école d'orphelins de la Compagnie. Son père est mort dans un accident, un déraillement et lui a été pris en charge par les fonctionnaires de la Traction. Ils sont complètement différents des Aiguilleurs, mais je crains que ce garçon ne soit attiré par ces derniers. Il avait fait une demande pour entrer dans un institut d'application de ce corps mais a été refoulé. Je ne comprends pas ses motivations. Le français archaïque ne mène officiellement à rien. Il n'est pas très fortuné, bénéficie d'une bourse mais peut espérer se faire accepter par la Sécurité, s'il leur apporte des informations accusatrices sur les autres étudiants et les professeurs.

Il essaya de jeter un coup d'œil vers l'endroit où se tenait Mélin un instant plus tôt mais ne le vit pas.

— Je pense qu'il est ressorti. Pour quelqu'un qui arrive d'un concert symphonique où l'harmonie enchante les sens, pénétrer dans un endroit pareil ne peut être supportable. Je suis désolé de l'avoir choisi mais ailleurs nous serions moins passés inaperçus.

— Je ne voudrais pas qu'il me voie alors que j'ai refusé de l'accompagner. Il avait deux billets, certainement pour des places chères, et mon refus a dû le décevoir. S'il me voit ici en votre compagnie il va enrager, d'autant plus que j'ai donné comme prétexte

que je voulais travailler.

— Je vais traverser ces fous furieux et je vous ferai signe une fois vers l'une des sorties. Nous pourrions choisir celle de gauche par précaution.

Lorsqu'il lui fit signe elle commença de se glisser entre les groupes de gens en plein délire. On essaya de la retenir, on voulut l'embrasser, on lui caressa le corps mais elle en réchappa et elle fut heureuse de retrouver le calme relatif du quai. Machinalement elle leva les yeux vers le dôme qui protégeait la station du froid.

— Vous cherchez quoi, des étoiles ? On vous a dit que jadis elles brillaient dans le ciel, tout comme la Lune ?

— Je pensais aux Roux.

— Ils dorment comme nous. D'ordinaire les jeunes filles prennent des airs écœurés quand on leur parle des Roux et très peu se permettent de lever les yeux vers le haut des stations. Ou alors elles le font plus hypocritement.

Elle se mit à rire et lui prit le bras. Elle en avait envie depuis qu'ils étaient en dehors du Pick-Pub.

— Vous savez, murmura-t-elle, depuis que le professeur Rugika m'a déclaré qu'à son avis votre mère était venue de l'espace, je crois savoir ce que cherche mon père. Il voulait que je devienne votre étudiante, peut-être que je me lie d'amitié avec vous, de façon qu'il puisse lui-même vous approcher. Il a dû lui aussi entendre des bruits, des rumeurs au sujet de votre mère et en est arrivé peut-être aux conclusions du vieux professeur.

— Je crains de décevoir votre père, fit Lienty Ragus, un peu sèchement. Vous montrez-vous aussi aimable avec moi pour satisfaire seulement la curiosité de votre père ?

— Lorsque je me préparais pour venir vous rejoindre, je me suis demandé pourquoi j'avais envie de rire et de chanter à la pensée que nous passerions la soirée ensemble. Vous ne pouvez m'accuser d'avoir prémédité tout ça.

Touché il lui tapota la main qu'elle avait glissée sous son bras.

— Vous habitez loin d'ici, prenons-nous une draisine ? Ou le tram ?

— Nous pouvons marcher, fit-elle, sans oser ajouter qu'ainsi ils resteraient un peu plus longtemps ensemble. Beaucoup de gens faisaient ainsi en cette fin de semaine et les endroits publics paraissaient très fréquentés. Il l'interrogea sur son enfance, son adolescence et elle raconta sa vie entre des parents qui la choyaient et

un frère plus âgé qu'elle.

— Je ne devrais pas vanter ainsi les joies de la famille, fit-elle soudain confuse, sans savoir si vous-même les avez connues. La mort de votre mère dut être une épreuve effroyable pour un enfant aussi jeune.

Il ne répondit pas. Elle le regarda du coin de l'œil et eut l'impression qu'il hésitait, comme s'il ne savait s'il devait lui confier ou non quelque chose.

— En fait, dit-il, je ne m'en souviens pas et j'ai eu toujours l'impression de vivre avec mes parents adoptifs. J'ai été très surpris par la suite lorsqu'on a parlé de ma mère.

— Mais elle s'appelait tout simplement Ragus, sans prénom ?

— Oui, c'est assez étrange.

— Votre mère adoptive a-t-elle un prénom ?

— Emma, Emma Fort.

Visiblement il n'avait pas envie d'en dire plus et elle parla d'autre chose. Elle trouvait surprenant que Mélin fût entré dans le Pick-Pub alors qu'ils s'y trouvaient encore.

— Je me demande s'il a vraiment assisté à ce concert de musique ancienne.

— Il vous inquiète ? Il est seulement amoureux de vous.

— Oh, certainement pas...

— Croyez-vous que c'est une chose qui ne puisse arriver à un garçon, et même à un homme plus âgé ?

Elle préféra garder le silence. Ils approchaient de son groupe d'habitations mobiles et soudain elle fut prise d'une audace dont elle ne se serait pas crue capable.

— Voulez-vous venir un instant chez moi ? J'ai une tisane dont ma mère fait pousser les ingrédients dans une petite serre chauffée par un infrarouge. Ensuite elle fait torréfier les racines. C'est assez agréable comme goût.

Lorsqu'elle sortit la clé de son deux-compartiments elle se rendit compte que sa porte était entrebâillée. Pourtant elle avait pour habitude de la fermer soigneusement. Avait-elle, dans son impatience de rejoindre Lienty Ragus, omis de le faire ?

— Je me demande, murmura-t-elle, si...

Ce fut lui qui entra et donna de la lumière. Tout de suite ils se rendirent compte qu'on était venu fouiller le logement.

— Une perquisition policière, murmura-t-elle effrayée.

— Certainement pas. La Sécurité opère sans se cacher quand il s'agit de voyageurs de la Compagnie. Peut-être qu'elle agirait ainsi avec des étrangers mais pour vous ce n'est pas le cas.

Il désignait les papiers, les ouvrages qui traînaient, les tiroirs mal refermés :

— C'est quelqu'un de pressé et de maladroit qui est venu vous cambrioler. Vous aviez de l'argent caché, des objets de valeur ?

— Un peu d'argent dans cette boîte là-bas.

Elle l'ouvrit et constata que ses dollars étaient toujours en place. Il n'en manquait aucun.

— On cherchait autre chose alors.

— Est-ce que je dois prévenir la Sécurité ? demanda-t-elle. Puisqu'il semble que rien n'ait disparu.

— Faites-le. Il s'agit peut-être d'une de leurs provocations maintenant que j'y réfléchis. Ils ont fait mine de cambrioler et si vous ne bougez pas en tireront des conclusions défavorables à votre rencontre.

— J'irai demain matin.

Il l'aida à ramasser ce qui traînait, à remettre de l'ordre. Cette délicieuse émotion qui ne l'avait pas abandonnée de toute la soirée, et s'était même transformée en trouble certain lorsqu'elle avait prié Lienty de venir chez elle, laissait place à un désenchantement.

— Quelqu'un a tout gâché, murmura-t-elle, et ça je ne lui pardonne pas.

CHAPITRE XI

Il s'agissait effectivement d'un train-chapelle aux confins de la station que les Rénovateurs scientifiques avaient choisi comme lieu clandestin de leur réunion. August Wilner attendait les participants dans le chœur en compagnie du prêtre néo-catholique, maître de la chapelle. Il le présenta comme étant le père Simly à une Aphélie surprise.

— Les Néos ne sont pas tous des courtisans de la société ferroviaire, lui dit le prêtre. Il y a la religion et la raison. De toute façon dans *La Bible* et tous les livres religieux, le Soleil est toujours lié aux notions de paradis et de morale.

La réunion se tenait dans une partie du train qu'on appelait sacristie. Elle entendait ce mot pour la première fois, venant d'une famille qui ne pratiquait aucun culte. Elle découvrit que le professeur Alquir, mathématicien, présiderait la réunion. Aucun Réno mystique n'assistait à cette rencontre. Le prêtre bienveillant envers les scientifiques n'aurait pas toléré les simagrées de ces gens-là dans son église.

La jeune fille redoutait ce que pourrait dire le mathématicien qui l'autre fois s'était montré quelque peu agressif envers elle. D'ailleurs elle avait l'impression qu'il la regardait méchamment à travers le filtre de ses sourcils blancs, si longs qu'ils retombaient devant ses yeux.

Wilner inaugura la séance sans trop s'attarder, se félicita qu'il n'y ait que des gens de raison, à peine une vingtaine d'ailleurs, pour participer à cet échange de vues. Et tout de suite il laissa la parole au professeur Alquir.

— Je ne vais pas perdre mon temps à vous faire languir mes explications. Suite à ce que nous avons appris de notre jeune amie Aphélie Bermann, j'ai fait effectuer des travaux par d'anciens élèves en poste dans différentes parties de la concession, mais principalement dans le nord. Ils ont utilisé leur matériel sophistiqué, se sont livrés à des relevés de toute nature, et je suis en mesure de vous dire qu'il existe effectivement une source de radioactivité dans cette partie du cercle polaire appartenant à la Transeuropéenne. Nous occupons un territoire qui du pôle Nord forme un angle de quatre-vingts degrés environ. La Sibérienne se taille la plus grosse part avec dans les cent soixante degrés et la Panaméricaine le reste, soit cent vingt. D'après

les rapports secrets que j'ai reçus on ne peut approcher de cet endroit à moins de dix kilomètres, sinon on risque une irradiation sérieuse. Mais en étudiant les chiffres fournis je pense que ce danger a tendance à faiblir d'année en année. Une équipe de trois anciens élèves a effectué cette approche et à moins trente kilomètres rencontra des cadavres d'animaux : rennes, bœufs musqués, loups, renards des glaces, rats irradiés. Certains étaient dans la glace depuis cinquante ans. D'autres se révélèrent plus anciens. Or actuellement à ce niveau les risques sont très faibles. C'est-à-dire qu'il faudrait séjourner dans le coin dix ans pour ressentir quelques désagréments. Voici cinquante ans un simple passage entraînait une mort rapide. Donc le danger reflue et mon équipe a établi les nouvelles frontières à ne pas dépasser. À dix kilomètres comme je l'ai déjà dit. Cet affaiblissement est irrégulier mais plus proche d'une progression géométrique que d'une progression arithmétique.

Quelqu'un demanda quel serait le délai raisonnable pour approcher de l'ancienne base spatiale dans ces conditions-là.

— Raisonnablement il faudrait attendre entre quarante et cinquante ans, mais avec une combinaison adaptée peut-être qu'une expédition sera possible avant dix ans. Ce que j'ai à vous dire par la suite est assez déroutant. J'en termine avec cette première partie et je remercie Aphélie Bermann qui nous a permis de réfléchir à cette possibilité d'une base ancienne, grâce surtout à ces objets artisanaux lapons qu'elle nous a apportés. Tous sont authentiques, je m'en suis assuré et d'ailleurs mon équipe en a découvert d'autres dans les tribus qu'elle a pu rencontrer. Le souvenir de la catastrophe se transmet de génération en génération, s'alourdit évidemment de symboles superflus, mais le fond reste véridique. Autre chose avant de passer à la seconde partie, l'origine de cette radioactivité est difficile à concevoir pour nous autres pauvres scientifiques limités à l'activité de quelques réacteurs nucléaires assez rudimentaires. Là-bas, dans les mines de l'ancienne base spatiale, ce qui provoque ce rayonnement mortel est un carburant inconnu ou une substance non terrestre.

Ces précisions intéressaient certes les assistants mais Aphélie par exemple attendait la suite avec impatience, certaine que ces préliminaires annonçaient quelque chose de plus inattendu. Le vieux professeur, avec son regard cynique protégé par ses extraordinaires sourcils, paraissait jouir de l'instant.

— Mon équipe séjournait dans les villages lapons, ceux-ci ont adopté l'igloo esquimau comme habitat. Ce n'était pas dans leur tradition mais désormais ils vivent ainsi, donc mon équipe a entendu parler d'un étrange véhicule qui aurait approché la source de radioactivité il n'y a que quelques semaines. Au début mes amis

pensaient à une sorte de légende, mais sur le terrain ils ont relevé des traces assez bizarres. Traces régulières dans la glace. Ils en ont fait des photographies que je vais faire circuler parmi vous, et aussi des moulages. Ceux-ci sont assez importants, je ne vous le cache pas. J'aurais dû les faire transporter par deux hommes costauds jusqu'ici, mais je vous garantis qu'ils existent. Vous pouvez venir chez moi les contempler. Voici les photographies prises sur place. Elles ne donnent pas une vue aussi saisissante de la chose que les moulages. Aussi j'ai fait photographier ceux-ci.

Les épreuves commencèrent de circuler et lorsqu'elle les eut en main, la jeune fille constata que ces empreintes étaient d'une régularité parfaite. Elles formaient des crans successifs qui avaient creusé la glace en forme d'encoches profondes de dix centimètres environ.

— On dirait qu'une roue dentée a laissé cette trace, dit un homme d'un certain âge. Il expliqua qu'autrefois, lorsque l'être humain avait essayé de sortir de sa régression physique, mentale et sociale due à l'apparition des glaces, un groupe avait inventé des roues dentées pour se déplacer sur la glace, ces roues étant mues par une machine à vapeur.

— Il existe encore des exemplaires de l'époque du premier Sadon, celui qui créa une compagnie de chemins de fer, ancêtre de la Transeuropéenne. Un aïeul des Sadon qui dirigent la 17^e province en effet.

— Y a-t-il d'autres indices ? demanda une jeune femme assise non loin d'Aphélie.

— Des traces d'huile animale. Mon équipe a pensé qu'une sorte de traîneau à moteur diesel avait laissé ces traces. Il ne s'agirait pas d'une roue dentée, mais d'un système utilisé avant la Grande Panique par des engins de terrassement et des véhicules militaires. On appelait ça des chenilles. Je ne vais pas vous apprendre que les chenilles étaient des larves d'autrefois, et aussi une bande métallique articulée refermée sur elle-même et entraînée par des roues motrices.

Avec cet équipement on pouvait affronter le sable, la boue, les aspérités du terrain, la glace.

— Voulez-vous dire, s'exclama un assistant incrédule, qu'une personne ou plusieurs, montées sur un engin auto-propulseur capable de se passer des rails, s'est dirigée vers cette source mortelle de radioactivité ?

— C'est exactement à quoi aboutirent les conclusions de mes anciens élèves. Ils ont longuement étudié les photographies, les

moulages pour s'en persuader.

— Et cet individu, ou encore ces individus, que sont-ils devenus ? On ne les a pas vus réapparaître ?

— Il y avait deux séries de traces. L'une se dirigeait vers l'ancienne base, l'autre en revenait. Et c'est en suivant cette dernière que mes amis ont fini par atteindre une voie ferrée très modeste qui desservait une ferme d'élevage de rennes. Malheureusement une tempête de glace avait fait disparaître toutes traces pouvant expliquer ce qui s'était passé. On peut supposer, tout en restant prudent, qu'une personne ou une équipe est venue avec une loco personnelle jusqu'à cette voie ferrée isolée. La loco a été stoppée sur une voie de garage et l'engin à chenillettes en est descendu et a pris la direction du pôle. Mais c'est une simple hypothèse.

— Connaissez-vous une protection style combinaison capable d'affronter ce type de radioactivité ? demanda August Wilner.

Le vieux mathématicien secoua sa crinière blanche.

— Je n'en connais pas. Nous savons nous protéger du froid mais pas vraiment de la radioactivité.

— Vos anciens étudiants ont-ils relevé des traces de radioactivité autour de cette voie ferrée perdue ? demanda quelqu'un dans la salle.

— Aucune trace. Il y a eu aller et retour de ces marques vers l'ancienne base isolée par la radioactivité dangereuse et c'est tout. Qu'est-on venu faire dans le coin, personne ne peut le dire.

— Et les Lapons savaient-ils quelque chose ?

— Dans ces régions que l'on croit désertes les Lapons en fait savent tout ce qui s'y passe. Ils sont parfois cachés dans une congère de glace à l'affût d'un gibier, et nul ne se rend compte de leur présence même en passant à quelques mètres de leur abri.

— Et que disaient-ils ?

— Qu'il y avait une seule personne à bord de ce traîneau sans chiens. Qu'elle est restée là-bas en pleine zone interdite au moins trois jours.

Un brouhaha d'incrédulité des assistants s'ensuivit. Le professeur de mathématiques haussa les épaules :

— Je suis aussi sceptique, mais pourquoi ces Lapons mentiraient-ils au sujet d'un événement qui les laisse assez indifférents. Ils survivent très bien en dehors du rail sans se mêler de nos affaires. Ils sont accueillants et pacifiques et nous n'avons aucune raison de mettre en doute leur récit.

CHAPITRE XII

Aphélie Bermann fut surprise que Lienty Ragus l'invite chez sa mère adoptive pour la semaine d'interruption de cours trimestrielle.

— Vous comptiez vous rendre chez vos parents ?

— Je n'avais encore rien décidé et même je songeais à une visite chez une amie dans le Sud.

— Vous verrez Emma Fort et son élevage de rennes. Là-bas c'est une vie assez simple et même parfois difficile, mais ne craignez rien. La station d'élevage est assez confortable dans l'ensemble.

— N'est-ce pas un peu précipité ? Vous ne m'aviez pas dit que vous vous rendriez là-bas.

— À vrai dire je suis inquiet au sujet d'Emma. J'ai essayé de la contacter mais en vain. De plus elle m'avait promis une visite et elle n'est jamais venue. Il faut que je me rende là-bas sans tarder.

— Mais ses enfants ? Vous les avez aussi avertis ?

— Nous nous sommes perdus de vue. Mais si vous ne pouvez m'accompagner je le comprendrai. Je sais que c'est un peu cavalier et vous pouvez penser que je prémédite autre chose.

Ils prenaient un verre en dehors de l'université, dans un grand centre commercial que fréquentaient des milliers de gens chaque jour. Aphélie sourit et répondit qu'elle ne redoutait pas de se retrouver seule avec lui. Elle était amoureuse, s'était laissé embrasser à plusieurs reprises mais ni l'un ni l'autre n'avaient souhaité précipiter les choses. Le fameux soir où elle avait découvert qu'on avait fouillé son logement elle avait eu du mal à surmonter son angoisse. Elle avait porté plainte, ignorait si celle-ci était diligentée.

— Nous partirons le soir même dans ce cas. Je vais retenir deux couchettes dans l'express de nuit. Nous irons jusqu'à Cerame Station et prendrons une draisine privée jusqu'à la ferme d'élevage.

— Mais ne se trouve-t-elle pas plutôt vers Val Station.

— C'est exact mais je préfère ne pas me faire voir là-bas. Je vous en expliquerai les raisons plus tard, mais n'oubliez pas que ma mère fut recherchée par la Sécurité et qu'encore aujourd'hui on traque les adhérents de Maintenance de la Langue Française, les accusant de

vouloir détruire les fondements de la société ferroviaire. Vous savez que les Compagnies essayent de se regrouper en un organisme qui permettra de régler pacifiquement les conflits. La langue officielle en serait l'anglais. Voilà la raison de ces tracasseries policières.

Quelle que soit l'époque, les trains, omnibus, express ou rapides étaient toujours bondés et leur compartiment était totalement occupé, si bien qu'ils ne purent même pas échanger autre chose que des banalités. Par contre le wagon-cafétéria était moins fréquenté et ils s'y réfugièrent, laissant leurs compagnons de voyage se coucher.

— J'imagine que votre mère adoptive est une femme énergique pleine de bon sens ?

— Pas du tout. Le fait qu'elle élève des rennes ne doit pas vous le faire croire. Elle est très cultivée et très drôle. Mais je redoute de ne pas la trouver chez elle.

— Elle voyage beaucoup ?

— En fait elle participe à certaines rencontres discrètes de passionnés du français archaïque.

— Elle y défend la mémoire de votre mère.

— Si vous voulez... reconnut-il un peu gêné. Et puis elle doit se dépenser beaucoup avec son troupeau de rennes. Elle fait des échanges avec d'autres éleveurs, se procure des aliments pour les animaux bien que la région, vous le verrez, soit très montagneuse avec de grandes étendues rocheuses où la glace ne s'accroche pas et où poussent des lichens qui résistent aux plus grands froids.

Ils avaient dîné et prolongeaient leur repas en buvant de la bière. La cafétéria ne fermait pas de la nuit et parfois arrivait un voyageur en pyjama, qui réclamait des boissons pour lui ou pour sa famille. Ces gens-là surgissaient dans le wagon en clignant des yeux, effarés, souvent les cheveux en bataille.

— Mais ces rennes sont d'origine nordique ? Je sais qu'on en trouve partout désormais. Mais si l'on veut une sélection rigoureuse ne faut-il pas se procurer des géniteurs chez les Lapons ?

Ce qui l'amusa. Il lui dit qu'il n'imaginait pas qu'elle puisse s'intéresser à l'élevage de ces animaux.

— Mais c'est exact qu'elle va souvent chez les Lapons. La plupart du temps c'est pour acheter du sperme de renne congelé, mais il lui arrive de ramener des femelles ou même des petits.

Aphélie ne lui avait jamais parlé de cette réunion dans le train-chapelle catholique, sous la présidence du professeur Alquir. Non par méfiance, mais parce que Lienty n'étant pas Rénovateur ne pouvait

connaître tous les secrets du mouvement.

— Comment se rend-elle dans le cercle polaire ? Avec un train public ?

— Elle possède un loco-diesel qui fonctionne à l'huile animale. Ce qui lui revient horriblement cher. Aussi elle a un moteur auxiliaire électrique pour circuler sur les réseaux électrifiés. Mais là-bas elle utilise le diesel.

— Puisqu'elle ne répond pas à vos appels c'est que peut-être elle voyage pour son élevage dans le Nord.

— Cela fait bientôt un mois que je suis sans nouvelles d'elle.

— Mais que ferez-vous dans la ferme, pensez-vous trouver une indication qu'elle aurait laissée ?

— Elle emploie des bergers. Deux qui passent leur temps à surveiller le troupeau. Emma a loué pour un prix dérisoire une superficie de trente kilomètres carrés. Une zone inhabitée, inhospitalière, où l'on ne peut rien faire d'autre qu'élever des rennes pour qu'ils se nourrissent des lichens. Ces deux bergers, en fait il s'agit d'un couple, passent leur temps au-dehors, dans des abris plus ou moins équipés, à compter et recompter les bêtes, à surveiller les malades, les mises bas.

— Vous voulez dire qu'ils vivent dehors ?

— Ce sont des Lapons. Ma mère adoptive emploie des Lapons. Ils viennent en général passer deux ans, emportent un pécule et quelques bêtes pour retourner auprès des leurs et un autre couple les remplace. Ils ont des traîneaux à chiens pour aller et venir. Ils sont en général très discrets, mais effectuent un excellent travail.

Ils allèrent se coucher, et dans le noir Aphélie trouva que les coïncidences devenaient vraiment nombreuses entre la mère adoptive de Lienty, Emma Fort et cette personne aperçue dans le rayon dangereux de la base spatiale détruite. Elle n'avait pas osé demander à Lienty si Emma Fort disposait aussi d'un engin à chenillettes.

À Cerame Station Lienty savait où s'adresser pour trouver une draisine-taxi. C'était un copain à lui qui dirigeait cette affaire et il fut étonné qu'Emma Fort ne soit pas venue les chercher.

— C'est vrai qu'on ne l'a pas vue beaucoup ces temps-ci, ajouta-t-il étonné. Elle ne serait pas malade ?

— Je ne pense pas.

Ce fut ce garçon, Herickson qui finalement les conduisit à la ferme d'élevage et dès qu'ils sortirent de la station le paysage austère les

environna. Comme l'avait annoncé Lienty ce n'était que grands rochers souvent verticaux, gorges étroites remplies d'une nuit inquiétante, montagnes déchiquetées. Le froid subit avait autrefois fait éclater des pans entiers et d'ailleurs on venait chercher des pierres là depuis Val Station qui se consacrait au concassage, pour obtenir un matériau utilisable par les chemins de fer.

Ils roulaient depuis une heure lorsqu'ils pénétrèrent dans un défilé lugubre d'un kilomètre qui débouchait sur un plateau étroit bordé de falaises dépourvues de glace.

— Voici la concession de ma mère adoptive, dit Lienty. Pas trop déçue ni consternée ?

— J'étais prévenue, mais c'est vraiment très austère comme endroit. On ne voit pas les rennes.

— Ils sont plus au sud je suppose.

La ferme apparut, quelques wagons anciens sous une demi-verrière. On avait élevé des murs de glace de deux mètres de haut et là-dessus on avait établi les cadres vitrés. Par économie surtout.

— Ma mère dispose d'un digesteur de matières organiques produisant du méthane. Il est surtout alimenté en bouses de renne mais elle achète aussi le lisier d'un élevage voisin de porcs.

— On dirait qu'il n'y a personne, fit Herickson d'une voix sourde.

CHAPITRE XIII

Herickson n'accepta de repartir que lorsqu'il fut certain que Lienty et son amie pourraient trouver dans la ferme de quoi manger et se chauffer. Il y avait aussi une antique draine électrique qui leur permettrait de disposer d'un moyen de transport.

— Vous devez trouver un manuel d'*Instructions Ferroviaires* pour vous repérer. Cette ligne unique s'embranché plus loin à un réseau tertiaire qui peut vous permettre d'éviter Cerame Station et de filer vers le nord.

Il proposa de revenir d'ici deux jours mais son ami le rassura. Le digesteur de matières organiques fonctionnait et alimentait la chaufferie et la turbine produisant l'électricité. D'ailleurs l'élevage de poulets d'Emma Fort n'avait pas souffert de cette absence prolongée.

Le wagon d'habitation enchantait Aphélie. Emma Fort l'avait racheté à une compagnie des pays de l'Est lorsque la Sibérienne s'était formée. L'intérieur rappelait ces vieux récits d'autrefois où les gens vivaient dans des maisons en bois très confortables mais remplies de fanfreluches, de rideaux, de napperons, de bibelots naïfs, d'ustensiles inadaptés mais jolis. Une cuisine à l'ancienne avec un fourneau étrange incitait aux nourritures solides.

— Il fonctionne au bois et Emma se ruine pour acheter des provisions de ce combustible. Parfois elle en remplit sa loco diesel au cours de ses voyages dans le Nord. Elle doit l'acheter dans une forêt sous-glaciaire en exploitation.

— Vous appelez depuis toujours votre mère adoptive par son prénom ?

— En effet. Je ne lui ai jamais dit maman.

— En souvenir de votre mère morte ?

— Non. C'est elle qui m'ordonna de l'appeler ainsi je crois. Mais j'étais trop jeune pour m'en souvenir actuellement.

Lienty cherchait dans le bureau où sa mère adoptive faisait ses comptes, mais ne trouvait rien d'intéressant sur ses intentions de voyage.

— Les bergers lapons viennent régulièrement prendre quelques provisions, surtout du thé, de la bière et de la vodka. Ma mère

fabrique elle-même sa bière mais achète l'alcool à un distillateur du coin.

Dans le cellier aux provisions il trouva les petits fûts de bière empilés et, grâce à la comptabilité de la maîtresse de maison, estima que les bergers n'étaient pas revenus en chercher depuis près d'un mois.

— Ne peut-on pas les prévenir quand on a besoin de leur parler ? demanda la jeune fille.

— Je ne sais pas si c'est prévu. Au-delà de notre concession le territoire suivant est inexploité et désert. Bien que ce ne soit pas vraiment autorisé on peut y faire paître les rennes. Le lichen y abonde dans des vallées profondes aux parois si verticales que la glace ne peut y tenir. Les Lapons sont peut-être à cinquante, quatre-vingts kilomètres d'ici, et en traîneaux à chiens il leur faudrait deux jours pour revenir. Je ne pense pas qu'ils utilisent des contacts radio. Ceux-ci sont d'ailleurs très réglementés et on n'obtient pas aisément une fréquence. Emma a été mise en demeure de construire une ligne privée qui ceinturerait sa concession et lui permettrait de surveiller ses troupeaux, mais d'abord elle ne peut envisager une telle dépense et surtout c'est contraire à ses principes. C'est une opposante pacifique mais déterminée à la société ferroviaire.

— Les autorités acceptent les traîneaux à chiens des bergers ?

— Parce que les bergers sont lapons et que ces derniers ont obtenu de conserver certaines coutumes. Ce sont de gros fournisseurs en viande de rennes. Sans eux la Compagnie ne pourrait nourrir tout le monde, et leurs méthodes ancestrales permettent de conserver des géniteurs sélectionnés qui empêchent l'abâtardissement des troupeaux domestiques.

Aphélie apprit à allumer la cuisinière à bois qui fumait pas mal mais par la suite le foyer ronfla agréablement. Emma Fort avait collectionné toutes les vieilles recettes de jadis et confectionnait des plats inconnus. Lienty alla en chercher dans le congélateur naturel installé sous la glace.

— Par exemple elle prépare le cochon selon les méthodes anciennes, sale les jambons, fait de la saucisse, du saucisson. Au lieu d'haricots de soja elle récolte des haricots anciens, des pois, des lentilles et toutes sortes de légumes qu'on ne trouve plus ailleurs. Par exemple savez-vous ce qu'est un poireau ? Non bien sûr. Aussi nous allons commencer notre repas par une soupe de légumes. Avec pommes de terre, navets, carottes, poireaux, oignons, des herbes dont je ne me souviens plus.

Il paraissait heureux de lui faire découvrir un mode de vie inattendu, mais elle soupçonnait son inquiétude grandissante au fur et à mesure que la journée s'écoulait et qu'il ne trouvait aucun détail pouvant le rassurer sur le sort d'Emma Fort.

— C'est une femme très indépendante qui n'a jamais accepté de se plier aux contraintes sociales, mais aussi familiales et affectives. Elle aime ses amis, ses enfants, elle a aimé Fort son mari, mais elle se voulait libre de toute attache, libre de disparaître à sa guise, de voyager. Son organisation clandestine Maintenance de la Langue Française l'entraîne parfois très loin d'ici, vers des groupuscules qui essayent à leur façon de maintenir la présence de cette langue. Par exemple je sais qu'elle s'est rendue, voici quelques années, en Africaania, dans une micro-compagnie où le français est la langue officielle.

La bière que fabriquait cette femme, légère et savoureuse, n'avait rien à voir avec celle industrielle des stations. Grâce au digesteur organique qui fournissait le méthane l'installation était électrifiée. Le poulailler par exemple ne souffrait aucunement de ces semaines d'absence de la propriétaire. Lienty dut aller remplir les silos de nourriture qui à heure fixe alimentaient les mangeoires. De même il récolta les œufs qui s'entassaient dans des containers réfrigérés.

Aphélie l'aida de son mieux. Aucune installation ne pouvait éliminer les fientes des volailles qui devaient être balayées et déversées au digesteur. Elle n'aurait jamais cru en transporter autant dans des containers sur roulettes. Aussi quand la nuit arriva, il était à peine trois heures mais la vallée encaissée se remplissait d'ombres bien avant l'heure, elle était épuisée.

— Votre compartiment est dans le fond avec une petite salle de bains à côté. À une époque nous étions nombreux ici avec Emma, ses enfants et surtout des amis appartenant à Maintenance de la Langue Française. Par la suite, à cause de dénonciations répétées ils sont partis ailleurs. Mais je suis certain qu'un jour Emma recommencera et formera une grande communauté.

— Je n'ai vu aucune photographie d'elle, remarqua Aphélie. Si jamais je devais repartir avant qu'elle ne soit revenue je ne saurais même pas comment sont ses traits.

— Par mesure de prudence elle a toujours refusé de se faire photographier. Je ne crois pas qu'il existe ici un seul cliché la représentant.

Avec la nuit épaisse qui les enfermait dans ce wagon confortable, leur intimité devenait évidente. L'un et l'autre en éprouvaient une certaine gêne. Lienty, elle l'avait compris bien avant de venir dans cet

endroit, se devait d'observer une discrétion de réserve envers son élève. Ce serait elle qui devrait décider de leur avenir immédiat. Un trouble d'abord subtil l'envahit dès qu'ils furent installés dans le compartiment principal, assis dans des sièges moelleux, le plus souvent empêtrés dans des silences embarrassés. Lienty compulsait des agendas anciens remplis par l'écriture harmonieuse d'Emma Fort. Si celle-ci possédait un caractère indépendant et paraissait prête pour toutes les luttes, son intérieur, son écriture, la façon dont la ferme était organisée, trahissaient une grande part de sensibilité affective pour les êtres et les choses.

— Je vous en prie, dit plus tard Lienty, allez vous coucher quand vous le souhaitez. Vous avez certainement besoin de repos après ces heures de travail déplaisant et inattendu. Je suis désolé de vous avoir entraînée jusqu'ici pour nettoyer un poulailler, faire la cuisine au bois sans possibilité d'aller faire, un tour en station.

— Croyez-vous nécessaire que nous nous retirions chacun dans notre compartiment à coucher ? demanda-t-elle tranquillement, le fixant droit dans les yeux. Pour ma part je ne suis pas venue avec vous ici pour dormir seule.

CHAPITRE XIV

Ce matin-là, Aphélie coupait des feuilles de salade dans la serre jardinière de la ferme, lorsqu'elle sentit une présence derrière elle. Sans se relever elle tourna la tête, pensant que Lienty la rejoignait, mais elle découvrit un homme revêtu de peaux retournées aux broderies de toutes les couleurs. Il portait un capuchon qui enfermait son visage dans une épaisseur de poils drus. Un visage luisant de produits protecteurs, ou peut-être même de vernis. Le Lapon souriait sans se rendre compte qu'elle avait failli hurler de peur.

— Bonjour, je suis le berger Vadso et je suis avec ma femme Lakely qui est en train de dételer les chiens. Emma n'est pas ici ?

— Je suis venue avec son fils adoptif, fit Aphélie encore sous le choc de l'émotion. Mais je vous en prie, allons le rejoindre. Il sera heureux de vous voir.

Lakely était une petite femme toute ronde, tout sourire qui embrassa la jeune fille avec enthousiasme en la déclarant la plus belle du monde. Mais déjà Lienty, impatient et inquiet, questionnait le berger lapon qui n'avait pas revu Emma depuis trois semaines.

— Elle devait partir chez nous dans le Nord, mais pourtant elle n'avait besoin ni de semence de renne mâle ni de petits.

— Oui, dit Lakely, et nous lui avons laissé un traîneau et les chiens.

— Vous voulez dire qu'elle vous a emprunté un attelage.

— C'est ça. Elle nous avait dit de repasser dans trois semaines pour le reprendre. Mais elle a dû se retarder. Là-haut vers le pôle ce n'est pas toujours facile. Les tempêtes, les grêlons, les congères coureuses. Il y a aussi des montagnes de glace qui soudain ravagent tout sur leur passage.

Aphélie proposa du vrai café, du thé, de la vodka. Ils prirent du café et de la vodka. Ils apportaient un cuissot d'un jeune renne blessé qu'ils avaient dû abattre.

— Nous l'avons arraché à une harde de loups rouges, les plus féroces.

— Oui, dit Vadso très fier, ma femme en a tué quatre et moi cinq. On n'a eu qu'un cuissot, l'autre était dévoré avec les tripes et tout le

ventre.

Il alla le chercher, le déposa dans la cuisine.

— On va le manger ensemble, décida Lienty. Vous m'expliquerez tout ce que vous savez sur Emma Fort.

La bergère dit qu'elle le ferait cuire au-dehors avec du bois dont il y avait un tas, et qu'ainsi il serait meilleur. Pendant ce temps son époux expliquait que le troupeau de rennes se portait bien dans l'ensemble, qu'après avoir pacagé au loin ils étaient revenus dans la concession où les lichens avaient eu le temps de repousser.

— Nous y resterons bien trois mois et il faudra que les nouveaux bergers viennent nous relever. Ils sont de la famille de Lakely et seront contents de venir.

— Vous avez l'habitude pour vos besoins, vous n'aurez qu'à vous servir.

— Emma nous avait donné de la nourriture qu'elle prépare comme autrefois. C'était très bon et nous en reprendrons. Sinon nous mangeons de la viande de renne, du lait de renne et aussi du beurre. Nous en avons apporté. Plusieurs kilos. Il est bien gras cette fois car dans l'Est les lichens étaient abondants. Les bêtes sont très belles.

Quand ils eurent avalé pas mal de bière Vadso se laissa aller à quelques réflexions qu'il aurait peut-être gardées pour lui à jeun. Il raconta qu'Emma Fort depuis toujours visitait un endroit précis dans leur pays.

— Un endroit maudit avec un volcan qui tue tout ceux qui en approchent à moins d'une journée de traîneau. Et même avant des amis ont été atteints d'un mal mystérieux qui les fit mourir plusieurs mois après. Emma se rendait là-bas et elle avait même vendu trente bêtes depuis six mois. Trente beaux rennes. Ce qui représentait un capital énorme. Elle nous a versé dix pour cent là-dessus car nous avons fait grossir les petits pour en faire des bêtes de boucherie. Nous avons été largement dédommagés mais Lakely et moi regrettons de voir partir de si beaux animaux. Mais elle m'a dit qu'elle voulait acheter du matériel pour se rendre à nouveau à ce volcan.

— Oui, dit Lakely, et nous avons compris qu'il n'était pas possible de la faire changer d'idée.

Voyant que Lienty paraissait gêné que les Lapons s'expriment franchement devant elle, Aphélie préféra quitter la pièce et alla ranger la cuisine, mais il revint la chercher :

— Tu n'es pas de trop, dit-il en la prenant dans ses bras.

— Cela te concerne d'abord. Je ne voudrais pas que par la suite tu

regrettes de me savoir au courant.

— Tu peux revenir.

Mais elle hésitait. Jamais elle ne lui avait raconté ce qui s'était dit dans le train-chapelle des confins de Grand Star Station, de ce rapport que le professeur Alquir tenait de ses anciens étudiants. Tout était concordant entre le récit de ces chercheurs du Grand Nord et le récit du Lapon. Ce qu'il appelait le volcan n'était autre que la base spatiale détruite et envahie par une radioactivité dangereuse. L'histoire du traîneau à chiens différait du récit d'Alquir cependant.

Elle accepta de revenir pour écouter Vadso et son épouse.

— Votre mère adoptive nous a alors révélé qu'elle était peut-être originaire de cet endroit où le volcan interdit désormais d'approcher.

— Comment pouvait-elle le savoir ?

— Nous l'ignorons mais elle cherchait depuis des années. Il lui fallait une... ce que vous portez...

Il pointa son doigt vers la combinaison d'Aphélie.

— C'est ça, une combinaison mais plus perfectionnée pour se protéger du volcan. Il lui fallait énormément d'argent, je ne sais plus combien mais les trente rennes ont dû tout juste suffire. Elle voulait me payer pour le traîneau et les chiens mais je n'ai pas voulu.

— Chez nous on ne loue pas un attelage, expliqua sa femme, on le prête à un ami et Emma est une grande amie. Nous allons bientôt rentrer chez nous pour laisser nos cousins nous remplacer et gagner un peu d'argent, mais quand ils voudront rentrer dans le pays des rennes nous les remplacerons une fois encore, car nous aimons beaucoup travailler pour votre mère adoptive.

— Elle a embarqué le traîneau, les chiens dans sa loco-diesel et a donc quitté la ferme voici trois semaines. C'était de la folie. Les chiens ne pouvaient aller jusqu'au bout sans protection.

— Elle devait les laisser à distance raisonnable. Vous savez, ajouta Vadso, les animaux sauvages, depuis les plus gros jusqu'aux plus petits, forment des ceintures de cadavres autour de ce volcan. Ils marquent peu à peu les limites du danger qui se réduit chaque année de quelques heures de traîneau.

Ne pouvant raconter aux Lapons ce qui avait été révélé dernièrement dans cette réunion de Rénovateurs scientifiques Aphélie était sur des charbons ardents. Elle se leva une fois de plus. Elle seule pouvait rassurer Lienty, lui dire que sa mère adoptive avait fait l'aller et le retour vers ce fameux « volcan » des Lapons, donc elle en était revenue vivante. Peut-être atteinte par la radioactivité, mais les

anciens étudiants du professeur de mathématiques n'en avaient pas relevé sur la fin de ce parcours en chenillettes, à proximité de la voie ferrée perdue. Mais d'où venait ce traîneau à moteur ?

La soirée se prolongeait et elle ne pouvait montrer son impatience à Lienty, si heureux de discuter avec ces deux personnes sympathiques qui lui révélaient l'inattendu chez sa mère adoptive. Ils buvaient beaucoup de bière et de vodka, associant les deux dans d'immenses chopes qu'ils engloutissaient sans hésiter. Ils avaient dévoré et se trouvaient bien dans ce wagon après des semaines de froid, de courses en traîneau, de fatigue et de solitude. Les Lapons du Grand Nord vivaient en tribus importantes et s'éloignaient rarement seuls pour surveiller les bêtes. Ici c'était différent mais eux seuls pouvaient accomplir ce travail plein de difficultés. Sinon le lichen de la concession aurait disparu à jamais. Il fallait déplacer le troupeau, obtenir des bêtes qu'elles migrent vers des lieux plus éloignés, plus montagneux.

— Nous vous avons préparé un compartiment, dit Lienty vers minuit.

Ils se mirent à rire tous les deux.

— Jamais nous ne dormons au chaud mais dans la resserre. Emma se désolait que nous sortions du wagon, mais nous ne voulons pas prendre l'habitude du sur-chaud. Chez nous jamais plus de dix, douze degrés. Ici c'est trop. Plus de vingt et nous avons besoin de boire beaucoup. Quand nous sommes au froid nous buvons moins de bière.

Ils s'en allèrent vers une heure voir les chiens avant de rejoindre la resserre avec leurs sacs de couchage. Aphélie mourait de sommeil mais elle devait parler à Lienty. Elle craignait qu'il ne prenne mal la discrétion qu'elle avait observée jusque-là.

— Ta mère adoptive est allée jusqu'à ce fameux volcan mais elle en est revenue, dit-elle sans prendre de précautions.

— Je te remercie de ton vœu pieux mais je ne peux t'accompagner dans cette hypothèse.

— Ce n'est ni un vœu pieux ni une hypothèse, mais le contenu d'un rapport effectué par des scientifiques dans le Grand Nord. Jusqu'ici je doutais qu'il y ait relation étroite entre ce que je savais et le voyage d'Emma Fort, mais le récit de Vadso m'a convaincue. Il ne s'agit pas d'un volcan mais d'un endroit où règne une radioactivité effroyable, qui effectivement diminue assez fortement chaque année. On a relevé là-bas les traces d'un traîneau qui allait droit vers ce lieu dangereux, et aussi des traces de traîneaux qui en revenaient et se terminaient devant une voie ferrée perdue où une loco-diesel avait

stationné. Je ne peux pas t'en dire plus, mais je peux justifier la véracité de ce rapport. Sauf que c'était un traîneau à moteur, une chenillette, non un attelage.

CHAPITRE XV

— N'es-tu venue ici que parce que tu appartiens à cette secte des Rénovateurs ? lança-t-il furieux, lorsqu'elle eut terminé ses explications.

— Je n'appartiens pas à une secte. Qu'il y ait des mystiques chez nous qui observent un culte solaire c'est vrai, mais la dernière réunion était uniquement composée de scientifiques. Je ne peux te donner aucun nom, mais les gens qui y assistaient sont connus. Je suis venue ici parce que je suis amoureuse de toi et que tu m'as invitée chez ta mère adoptive. Mais peu à peu ce récit que j'avais entendu et ce que j'apprenais d'Emma Fort me préoccupait, et d'ailleurs quand le berger lapon a commencé de parler j'ai préféré sortir pour aller dans la cuisine. C'est toi qui es venu me chercher. J'étais abasourdie par ce qu'il disait. Si j'avais eu quelques interrogations, d'un seul coup elles se confirmaient et je n'avais qu'une terreur, c'est que comme tu viens de le faire tu m'accuses d'être venue ici avec toi parce qu'on me l'avait demandé, parce que cette secte comme tu dis voulait en savoir plus long.

— Je suis complètement perdu, murmura-t-il. Je ne comprends pas ce que signifie le désir d'Emma de retourner sur les lieux de ses origines, car c'est bien ce qu'a dit Vadso n'est-ce pas ?

— S'il s'agit bien d'Emma Fort, elle a réussi à aller jusque sur le site de l'ancienne base spatiale, en est revenue, a embarqué cette chenillette dans sa loco-diesel, est repartie.

— Il faudrait reprendre l'enquête à partir de cet endroit. Où conduit cette voie ferrée perdue ?

— Une station d'élevage je crois, mais je n'y ai pas attaché d'importance.

— Il faut que je parle à Vadso tout de suite, lui seul et sa femme peuvent me dire où se situe cet endroit.

Mais elle le retint par le bras. Les Lapons dormaient. Ils avaient beaucoup mangé, beaucoup bu et ne seraient pas en état de répondre. Ils ne pouvaient rien entreprendre avant le lendemain matin.

— Cet endroit est très loin dans le Nord, à cinq, six mille kilomètres, au-delà de l'inlandsis norvégien, certainement sur celui de l'ancien Spitzberg qui se compose de nombreuses îles et îlots.

Envisagerais-tu de te rendre là-bas ?

Il restait silencieux mais renonçait à réveiller les bergers lapons. Elle réussit à l'entraîner dans sa couchette, l'aida à se coucher, le rejoignit et le prit dans ses bras.

— Rien ne prouve qu'elle est en danger, malade ou a des ennuis mécaniques.

— La Sécurité des Aiguilleurs a-t-elle eu connaissance de ses recherches ? Elle est surveillée à cause de son caractère indépendant et de sa méfiance envers le rail. Tout a pu se produire. Dont le pire.

— Vadso saura te conseiller. Il connaît très bien les grands territoires désertiques du Nord. Les Lapons se déplacent beaucoup avec leurs troupeaux de rennes. Là-bas c'est des lichens qui servent de nourriture, mais aussi des algues. De plus de gros propriétaires de serres leur vendent du foin déshydraté en granulés. Aussi parcourent-ils des milliers de kilomètres. Essaye de dormir.

Ils restèrent immobiles et silencieux, sachant l'un et l'autre qu'ils donnaient le change. Lorsqu'elle se réveilla il faisait jour, donc il était plus de neuf heures et Lienty avait quitté le compartiment.

Son ami déjeunait avec les deux Lapons qui apparemment supportaient bien leurs excès de la veille. Vadso dessinait même sur un carton blanc l'itinéraire que la mère adoptive de Lienty avait dû suivre.

— Il faudrait les *Instructions Ferroviaires* mais nous ne les trouverons que dans une grande station, certainement pas à Cerame, expliqua Lienty Ragus à la jeune fille qui se servait une tasse de thé.

Il posa sa main sur l'épaule du Lapon :

— Il veut bien m'accompagner, m'aider, mais si je demande un congé pour convenance personnelle, la Sécurité en sera tout de suite informée pour deux raisons. À cause des cours de français archaïque que je donne et ensuite du fait de mon nom. Si je passe outre et ne demande pas de congé ce sera pire. Pour la chenillette Vadso ne sait rien.

— Moi je peux m'absenter, dit-elle. Je ne suis qu'une étudiante. Moi aussi j'ai un nom qui agace les autorités, mais jusqu'ici je n'ai jamais commis d'infractions ni ne me suis rebellée. Je peux aller dans le Nord avec Vadso et essayer de recueillir des témoignages.

Le berger dessinait toujours des lignes du réseau nordique sur le carton. Il essayait de se souvenir de toutes les voies qu'il avait traversées avec son troupeau, son traîneau et ses chiens, voire empruntées. Parfois les Lapons louaient des wagons bétailières pour

transporter les rennes sur de longues distances. Lakely l'aidait de son mieux. À partir de ce dessin ils allaient pouvoir imaginer plusieurs scénarios sur Emma Fort.

— Tu ferais ça ? murmura Lienty, tu irais à la recherche d'Emma, là-bas dans cette nature difficile. Oh, avec notre ami tu serais en sécurité mais tu sais en dehors des stations c'est très difficile pour une Femme du Chaud. C'est une vie primitive car on ne fait fondre de l'eau que pour la cuisine, on marche à côté du traîneau sans se faire tirer. Et puis si tu t'absentes ils te forceront à redoubler ton trimestre.

— C'est le moindre de mes soucis.

— Il te faudra un certificat de maladie... Oui, bien sûr ton père t'en fournira un mais voudra en savoir plus.

— Il acceptera mes explications sans insister.

Le docteur Bermann serait satisfait de savoir qu'elle avait réussi à approcher ce Ragus et la Maintenance. Plus tard elle oserait parler à Lienty de sa mère et de l'ouvrage qu'elle avait écrit.

— Il faudra un autre équipement, dit Lakely. Là-bas il y a moins de montagne, c'est la banquise avec quelques collines et les vents sont terribles, si bien que la température descend jusqu'à moins 100.

— Vous acceptez de rester seule pour surveiller le troupeau d'Emma ? demanda Aphélie à Lakely.

— Mais pourquoi vous en soucier ? Nous autres Laponnes sommes habituées à ces tâches-là. Une femme veuve ou célibataire mène ses rennes comme les hommes. Je voudrais tant que Vadso retrouve Emma.

Ensuite elles se rendirent dans la cuisine tandis que les deux hommes discutaient toujours. La gardienne de troupeau lui parlait de la mère adoptive de Lienty avec chaleur, affirmait que c'était une femme exceptionnelle.

— Elle est un peu comme un chaman.

— Vous avez des chamans chez vous ? Je vous croyais chrétiens ?

— Nous sommes revenus à nos anciennes croyances depuis que la glace recouvre le monde. Elles sont meilleures car elles conduisent à voir ce que les autres ne peuvent distinguer. Emma voit les choses et elle lit dans les têtes. Tout le monde disait « mais Emma pourquoi n'avez-vous pas de radio ou de téléphone pour communiquer avec vos bergers ? Vous ne savez jamais où ils se trouvent alors ? » Elle ne répondait pas et avait certainement envie de rire. Chaque soir, quand nous étions devant notre feu, silencieux, elle nous parlait dans nos esprits et nous lui montrions ce que nous avions fait, ce qui était

arrivé de bon, de mauvais et ce dont nous avons besoin. Aphélie cachait sa déception. Elle retrouvait chez cette femme exceptionnelle ce mysticisme et ce goût du surnaturel qu'elle détestait tant chez certains Rénovateurs.

— Vous ne me croyez pas, murmura Lakely. Je le sens.

— Vous voulez me dire qu'Emma Fort est télépathe ?

— Je ne connais pas la signification de ce mot.

— Qu'elle peut communiquer avec d'autres personnes par la pensée ?

— C'est cela. Il suffit d'ouvrir son esprit et elle choisit délicatement ce que nous lui offrons et jamais elle n'essaye de savoir ce que nous voulons garder au plus profond de nous-mêmes.

— Pourquoi alors ne communique-t-elle pas avec vous en cet instant ?

CHAPITRE XVI

Lorsque l'express s'immobilisait dans une station, les voyageurs qui montaient découvraient Vadso tranquillement assis dans son compartiment et tous allaient s'installer plus loin. Ce qui faisait rire le Lapon et irritait Aphélie.

— C'est toujours ainsi, disait le berger philosophe. Vous savez, nous sommes à part, entre les Hommes du Chaud et les Hommes du Froid. Nous supportons mieux les basses températures que les autres mais dans nos igloos nous aimons avoir de la chaleur.

Ils avaient quitté la ferme d'élevage Fort depuis la veille, avaient déjà changé deux fois de convois. Lienty voulait les accompagner puisqu'il lui restait quatre jours pleins de congé, mais la jeune fille et le couple des Lapons l'avaient persuadé de rester sur place dans le cas où sa mère adoptive réapparaîtrait.

Ils n'essayaient plus d'aller au wagon-cafétéria, les serveurs refusant de s'occuper d'eux. Elle achetait des provisions sur les quais mais Vadso emportait de la viande de renne boucanée, du beurre et une sorte de fromage qui à vrai dire sentait très fort.

À River Station elle put se procurer deux manuels d'*Instructions Ferroviaires* pour les secteurs nord. Vadso les consulta avec attention, lui demanda si le détour par Salt Station était possible.

— Je veux commander un container de sel pour la tribu. Quand on le fait par fax les commandes sont oubliées. Comme ça je paierai une partie à l'avance et le reste à la livraison.

— Vous utilisez du sel gemme alors qu'au bord de la banquise vous avez possibilité de trouver du sel marin ?

— Le sel gemme est fait pour attendrir la glace, les rennes, le sel marin pour le plaisir. Il y a des Roux qui viennent nous échanger du gemme contre des fourrures, des viandes que nous ne connaissons pas et aussi des objets anciens qu'ils trouvent en descendant dans les crevasses de glace. Ils n'ont peur de rien et certains peuvent descendre à plusieurs centaines de mètres. Ils peuvent aussi plonger sous la banquise pour chasser un phoque.

Deux jours plus tard en se réveillant le Lapon parla de Knot Station en bordure de la banquise de la mer du Nord.

— Beaucoup de soldats et de sécurité là-bas. Il faut faire un détour vers l'est sinon nous aurons des ennuis. Moi peut-être pas mais vous si, parce que vous voyagez en compagnie d'un Lapon. Ils n'aiment pas. C'est la même chose quand je voyage avec Emma Fort. Nous vivons en dehors de leurs rails vous comprenez ?

Ils firent le détour qui les retarda d'une demi-journée mais ils purent attraper un rapide qui les déposerait non loin du territoire de Vadso avant le lendemain midi, après avoir emprunté un omnibus.

La station où ils descendirent était minuscule et une tribu de Roux séjournait à côté sans que l'on sût pourquoi. Il y avait aussi un attelage de chiens avec un gros Lapon qui serra le berger dans ses bras.

— Voici Sovo mon frère aîné.

— Mais comment savait-il que nous arrivions ?

— Il savait. Tout se sait très vite à l'intérieur du cercle polaire.

Elle fut installée dans les fourrures épaisses du traîneau, rabattit sa capote et tandis que les deux hommes couraient à côté, l'attelage fonça vers le nord-est. Ici la lumière du jour était encore plus faible, verdâtre et tout de suite après midi il ferait nuit. On était en hiver et deux semaines plus tard la nuit serait continue.

Le frère aîné parlait anglais et, sans paraître essoufflé, disait qu'Emma Fort n'avait pas donné de ses nouvelles depuis longtemps, que par contre des inconnus avaient organisé une expédition vers le volcan.

Puis les deux hommes discutèrent en lapon et Aphélie, qui se cramponnait ferme car le traîneau basculait dans tous les sens, entendit Vadso pousser plusieurs exclamations. Plus loin l'attelage ralentit et Aphélie comprit que pour laisser les chiens grimper la pente qui se présentait, elle devrait descendre et marcher.

— Sovo m'annonce qu'Emma a laissé le traîneau et les chiens que nous lui avons prêtés, ma femme et moi. Ils sont toujours là où elle devait revenir les chercher.

— Mais comment a-t-elle pu ensuite se déplacer ?

— Elle a dit qu'elle se rendait vers le sud à Norv Station.

Elle se souvint des photographies produites par le professeur Alquir, photographies de traces régulières sur la glace et photographies de moulages effectués non loin du volcan, c'est-à-dire de l'hypothétique base spatiale. Lorsque le couple de bergers lapons avait raconté qu'ils avaient prêté un traîneau à chiens à Emma Fort, elle n'avait pas immédiatement fait allusion à ce qui s'était dit dans

cette réunion des Rénovateurs scientifiques. Plusieurs assistants avaient parlé d'un véhicule automoteur pouvant se déplacer sur la glace et le vieux mathématicien Alquir avait lui fait allusion à un insecte de jadis, dont on s'était inspiré des siècles auparavant pour concevoir un système de locomotion.

Elle fut priée de remonter dans le traîneau et une heure plus tard elle découvrait les igloos mi-enfoncés dans la glace, mais de grandes dimensions. Certains abritaient des familles de plus de vingt personnes, d'autres étaient communautaires, d'autres plus petits étaient occupés par des Lapons retournés récemment à la vie sauvage après avoir vécu des années dans une station.

Ce fut une grande fête que le retour de Vadso. On avait préparé de la bière, de la vodka, des nourritures abondantes et de la soirée Aphélie ne put s'entretenir d'Emma Fort. Elle dormit pesamment entre deux enfants très câlins qui étaient chargés par les parents de lui tenir chaud. Au matin elle les retrouva chacun dans un de ses bras, n'osa plus bouger de crainte de les réveiller.

Il faisait encore nuit et la lumière ne durerait que deux heures, lui dit la vieille femme qui lui servit un grand bol de thé brûlant. Elle lui dit que son compagnon de voyage était allé voir son troupeau de rennes avec son frère, et qu'il allait bientôt revenir. Elle qui était impatiente d'entreprendre son enquête et ses recherches sur Emma Fort, comprit qu'il lui faudrait composer avec le caractère lapon qui ignorait la précipitation et l'énervement. Elle parla d'Emma avec la vieille femme. Dans la tribu on l'aimait beaucoup et l'on s'inquiétait d'elle.

— Elle aurait dû garder l'attelage. Les chiens c'est ce qu'il y a de mieux en cas de danger. On peut toujours en détacher un de l'attelage et il retournera dans la tribu, même s'il lui faut courir des jours et des nuits en chassant sa nourriture. Et s'il lui était arrivé quelque chose, si l'attelage avait été cassé, les chiens seraient revenus. Ils savent ronger les lanières de cuir au besoin.

Lorsque Vadso revint elle ne put cacher son impatience mais il rapportait une précision :

— Un Lapon d'une autre tribu l'a aperçue sur les quais de Norv Station. Elle discutait avec un mécanicien de draisine privée qui s'appelle Hourane. Je le connais. Il a souvent des ennuis avec la Sécurité.

Alors elle lui rapporta ce qu'elle avait entendu au cours de cette réunion de Rénovateurs scientifiques. Elle ne savait comment lui expliquer qu'il pouvait exister un engin motorisé capable de se déplacer sur la glace. Elle ne retrouvait pas le nom de cet insecte qui

avait été donné au système de propulsion.

— Je sais, dit Vadso, j'en ai déjà vu. Les missionnaires néo-catholiques en utilisent pour évangéliser les tribus de Lapons et les Roux. Bien souvent ils disent que ces derniers ne sont pas des hommes, mais ils essayent quand même d'en faire des Néos. Et si Emma est allée voir cet Hourane c'est que chez lui il doit cacher des traîneaux ainsi équipés.

— Il faut que je le retrouve.

— Il a ses ateliers dans un terminus de ligne privée car il se méfie des autorités. Pour aller chez lui il faut connaître le code de l'aiguillage qui permet d'emprunter ses rails. Parfois il vient à Norv Station, mais le moins souvent possible.

— Mais comment Emma l'aurait-elle rencontré ?

Le Lapon sourit et même ne put s'empêcher de rire, et comme petit à petit la famille s'était réunie autour d'eux pour suivre leur conversation, ils se mirent tous à pouffer comme si elle avait dit une bêtise. Elle attendit patiemment que Vadso reprenne son sérieux.

— Emma sait parler avec les gens de loin.

— Elle lui a téléphoné ? Il a donc le railphone ou encore un récepteur de fax chez lui ?

Vadso tapota son front :

— Emma parle dans les têtes. Emma vous dit qu'elle veut vous voir le plus rapidement possible. D'abord vous croyez que vous êtes malade ou que vous perdez l'esprit, et alors elle vous explique qu'elle peut vous parler directement de cette façon sans ouvrir la bouche, sans appareil.

Il ne savait pas que Lakely, sa femme, avait déjà informé Aphélie de ce don extraordinaire que possédait la mère adoptive de Lienty, mais désormais elle n'avait aucune raison d'en douter, car autour d'elle une douzaine de têtes s'inclinaient à plusieurs reprises pour lui confirmer la véracité de la chose.

— Hourane devait la connaître, dit encore Vadso, pour venir tout de suite à Norv Station la chercher.

— Mais comment puis-je aller chez lui ? Moi je ne sais pas parler dans la tête des gens. Et je ne connais pas le code qui ouvre l'aiguillage qui donne accès à sa ligne privée.

Vadso se mit alors à discuter en lapon avec son frère Sovo. Ils paraissaient d'accord sur plusieurs points et finalement le mari de Lakely reprit en anglais :

— Nous allons vous y conduire en traîneau. Il faudra bien trois jours et ce sera très dur. Il faudra souvent marcher sur la glace. Mais il n'y a pas d'autres moyens de rencontrer Hourane qui se méfie de tout le monde. Seuls ses meilleurs clients connaissent le code d'accès à sa voie privée.

CHAPITRE XVII

Ce fut effectivement un voyage exténuant. Ils étaient trois avec chacun son attelage. Le troisième était le cousin qui plus tard remplacerait le couple dans le Sud pour s'occuper du troupeau d'Emma Fort. Il se nommait Inat et avait une femme et deux enfants. Grâce aux trois traîneaux elle pouvait le plus souvent se laisser véhiculer par les chiens, mais il lui fallait aussi marcher car le relief était mouvementé entre deux lacs gelés très plats. Elle souffrait du manque d'hygiène, ne s'étant pas lavée depuis bientôt une semaine, et cette graisse dont elle devait s'enduire pour se protéger le corps empestait. Elle s'imaginait revenue aux débuts de l'humanité. Et encore en ce temps-là le soleil luisait et permettait d'aller nu sans souffrir du froid. Elle appréhendait le retour au monde ferroviaire, imaginait la tête de ce Hourane quand il la rencontrerait.

La voie privée qui le reliait à Norv Station était entrecoupée de plusieurs aiguillages, tous codés. L'homme se méfiait vraiment des envahisseurs. Les traîneaux remontèrent les rails vers la station du mécanicien, quatre wagons en carré protégés par une sorte de rotonde en verre épais.

— Il a tout fait venir de Glass Station, là-bas à l'ouest. Il a payé beaucoup, beaucoup de dollars pour l'avoir.

On les avait repérés depuis longtemps. Le visage des Lapons servait de laissez-passer tant qu'ils ne la découvraient pas elle, enfouie dans les fourrures. Mais le sas s'ouvrit et un homme jeune cria de laisser les attelages au-dehors. Quand Aphélie se dressa hors de son nid douillet il brandit un pistolet :

— Plus un geste, qui c'est celui-là ?

— Une femme, dit Vadso. Je la connais, c'est une amie qui vient voir Hourane. Nous avons fait trois jours d'une traite et nous sommes fatigués. Nous avons évité les rails parce qu'on ne voulait pas attirer l'attention sur nous et sur Hourane.

— Je vais voir mon oncle.

Il disparut dans le sas qui se referma sèchement. Mais quelques minutes plus tard il revint et les laissa entrer quand les chiens furent attachés au-dehors.

— Je viens du Sud où j'étudie et je ne sais pas toujours qui sont les

bienvenus ou les indésirables, s'excusa-t-il.

— Avec une ligne privée cassée par de nombreux aiguillages vous êtes pourtant bien protégés, remarqua la jeune fille.

Hourane noir de cambouis, il avait farfouillé dans une fosse de vidange pour retrouver une pièce irremplaçable, les accueillit d'un grognement, mais dans son œil Aphélie crut trouver une certaine satisfaction.

— Alors les Lapons, on se balade dans le coin ? Il n'y a guère de lichens par ici vous savez et pas davantage d'algues. Vous me présentez la visiteuse ?

— Aphélie Bermann, dit-elle.

Alors qu'elle ne s'y attendait pas, Hourane parut soudain perplexe :

— Bermann ? En voilà un nom. Vous êtes inconsciente ou bien c'est de la provocation ?

— Que voulez-vous dire ? fit-elle, sur ses gardes.

— Ou vous le savez ou alors j'ai pas à vous le dire.

— C'est une allusion à un certain John Bermann ?

Hourane poussa un soupir de soulagement :

— Donc c'est de la provocation ?

— Nous portons ce nom depuis toujours et les autorités l'admettent, non sans quelques grincements de dents.

— C'était un aïeul donc ?

— En ligne directe.

— C'est fabuleux.

Il commença de s'essuyer avec des chiffons puis dit qu'il devait se doucher, se changer.

— Quelle chance, murmura Aphélie. Je mijote dans ma crasse depuis huit jours.

— Venez avec moi. Vous, suivez mon neveu. Il va vous servir de quoi oublier votre voyage.

La fille d'Hourane, âgée de seize ans, la conduisit dans une salle de bains, lui apporta de quoi se changer sous sa combinaison isothermique. Lorsqu'elle rejoignit Vadso et les siens elle se sentait régénérée, prête à de nouvelles épreuves. Entre-temps Hourane s'était assis avec eux. Lui aussi avait meilleure mine, même s'il empestait l'huile minérale.

— Emma Fort n'est pas de votre famille ?

Elle rougit légèrement en avouant qu'elle était la mère adoptive de Lienty Ragus, son compagnon.

— Celui qui est prof à GSS ?

— Oui celui-là même. Il est très surveillé à cause d'Emma et de son nom. J'ai décidé de venir à sa place essayer de comprendre ce qui est arrivé à Emma.

— Je lui ai loué une chenillette avec un diesel. Un engin que j'ai moi-même inventé et fabriqué à dix exemplaires. La Sécurité m'a obligé à les déclarer. J'en ai fait immatriculer sept. Les Aiguilleurs en ont trois, les Néo-Catholiques trois aussi et je peux utiliser le mien pour aller à la chasse. Mon compteur est plombé et les Aiguilleurs me convoquent souvent pour le contrôler.

Il expliqua qu'Emma lui avait demandé un rendez-vous à Norv Station. Il la connaissait depuis des années car il avait eu en main le livre, *Mémoires d'une femme de langue française*, et depuis cette lecture il avait n'être plus le même homme.

— L'avez-vous lu ?

— Non, jamais.

— Mais Lienty Ragus doit l'avoir. Emma Fort était l'amie de cette Ragus et m'a dit qu'elle en possédait un certain nombre. Donc nous nous connaissons et je sais qu'elle est télépathe.

On avait disposé sur la table de quoi boire froid, chaud, alcoolisé ou non, des nourritures de toutes sortes. Aphélie prenait du café de malt avec du lait.

— Elle m'a dit qu'elle voulait me voir. Je suis allé à Norv. Elle désirait louer une chenillette. Cela m'ennuyait mais elle m'expliqua que c'était pour aller dans un endroit perdu où les chiens seraient en danger. Elle espérait avec ce type d'engin approcher de cette contrée que j'ignore. Elle est venue ici avec son locomoteur et je lui ai loué la chenillette. C'est tout. Je ne l'ai pas revue. Elle m'a raconté qu'elle voulait retrouver les origines de cette Ragus, la mère de votre ami, l'auteur du livre, et aussi ses propres origines. C'est une sacrée bonne femme qui ne s'en laisse pas conter, et comme elle peut lire dans votre cerveau inutile d'essayer de la tromper. Mais elle m'a encore plus convaincu avec ces aiguillages codés qui jalonnent ma voie privée, la verrouillent pour éviter les visites surprises. Vous savez ce qu'elle fit ce jour-là, alors que nous roulions l'un derrière l'autre vers ici ? Elle était devant. Donc elle aurait dû s'immobiliser au signal rouge de l'aiguillage et attendre que je donne le passage depuis ma propre machine. Hé bien croyez-le ou non, elle fit sauter l'aiguillage, l'aligna dans la bonne direction, depuis sa cabine de conduite sans même

descendre sur la glace.

Les trois Lapons souriaient tranquillement en savourant la bière à la vodka et en se gavant de pain beurré et de viande froide. Eux devaient savoir qu'elle était capable de ce genre d'exploit.

— Non seulement cette Ragus était télépathe mais Emma aussi et en plus capable de tripatouiller un relais électronique compliqué. Mais ces deux femmes d'où viennent-elles ? Elle m'a laissé entendre que le lieu vers lequel elle comptait se diriger pouvait expliquer son origine, que jadis des... comment a-t-elle dit déjà... des véhicules, quoi, venus de là-haut se posaient là-bas.

— N'a-t-elle pas utilisé l'expression navettes spatiales ?

— Voilà ce que je cherchais. Navettes spatiales. Elle et la Ragus seraient arrivées ainsi sur cette terre, à l'état de bébés. Avaient-elles des parents, des nourrices ? Des bébés ne peuvent survivre seuls tout de même, sans accompagnement. Je l'ai interrogée mais elle ne pouvait pas me répondre. Vous savez, j'étais heureux de lui louer la chenillette. Elle a voulu payer mais j'espérais lui rendre son argent au retour, en échange du récit qu'elle pourrait me faire. Vous rendez-vous compte, des navettes spatiales ! C'est-à-dire venues de ce ciel pourri, sinistre, qui est le nôtre désormais et depuis pas mal de temps. Il y a donc quelqu'un, des gens au-delà qui peut-être essayent de nous venir en aide mais qui n'y réussissent pas vraiment ? Ou alors on les en empêche et je ne serais pas étonné que les dirigeants des compagnies, et surtout ces salopards d'Aiguilleurs, y soient pour quelque chose.

— Alors elle est repartie avec la chenillette dans son locomoteur et n'est pas revenue ?

— Voilà, murmura Hourane avec tristesse, elle n'est pas revenue.

CHAPITRE XVIII

Lienty Ragus, la mort dans l'âme, dut rentrer à Grand Star Station reprendre ses cours. La veille encore, il avait espéré qu'Emma rentrerait ou donnerait de ses nouvelles. Il pensait aussi trouver Aphélie présente à son cours de français archaïque le lendemain matin, mais sa place était vide et les autres élèves chuchotaient tandis que leurs regards erraient de cette table vide à lui. Mélin, l'étudiant qui inquiétait la jeune fille, paraissait au contraire curieusement indifférent. Mais à la fin du cours il laissa sortir ses camarades pour s'inquiéter auprès de Ragus de l'absence d'Aphélie.

— Je n'en sais pas plus que vous.

Le censeur des études avait peut-être reçu un certificat de maladie du père de la jeune fille, mais Lienty l'ignorait.

— Savez-vous où elle se trouve ?

— Pas du tout.

— Vous avez écouté les informations radio ces jours-ci ?

— Je n'étais pas dans la station.

— Tout comme voyageuse Bermann, remarqua Mélin. On a arrêté des membres de cette secte des Rénovateurs, qui pratiquent un culte ridicule en adorant je ne sais plus quoi... Mais ce sont des illuminés sans danger. La Sécurité a aussi entendu le directeur d'un centre de rééducation médicale. Un certain August Wilner. Vous le connaissez ?

— Pas du tout. Excusez-moi mais je dois aller à la bibliothèque chercher des documents.

Lienty enferma ses affaires dans sa serviette, mais l'étudiant le suivit, continuant de parler fiévreusement, racontant comment Wilner avait été déféré devant un juge pour répondre à ses questions. On supposait qu'il appartenait à une branche de la secte qui se livrait à des recherches interdites par la loi.

— Il doit y en avoir d'autres...

— Cela ne me regarde en rien et ne m'intéresse pas. Vous allez aussi à la bibliothèque ?

— Ce Wilner connaissait bien voyageuse Bermann et je sais qu'ils se sont rencontrés à plusieurs reprises, une fois même dans un bar du

centre. Je les ai vus. Je connais ce Wilner. Voyageuse Bermann devrait être prévenue. Vous croyez qu'elle se trouve chez son père ?

— Je l'ignore.

Dans la bibliothèque universitaire, on ne pouvait parler ni même chuchoter trop longtemps, et Mélin finit par ressortir. Assis à une table Lienty ne savait plus que penser, ne songeait plus à demander un livre ou un document et ses voisins s'étonnaient. Il finit par s'en aller, prit un tram pour rentrer chez lui. Ce Mélin l'effrayait. Cherchait-il Aphélie pour aider la police ? Pour la faire chanter ? Il n'aurait jamais dû la laisser partir dans le Grand Nord en compagnie du brave Vadso. À la fin lorsqu'il essayait de la retenir, elle lui avait avoué être animée d'une grande curiosité. Pour elle, existait entre la légende de John Bermann et cette histoire de langue française archaïque une étrange affinité.

— Je te l'ai dit, c'est mon père qui a souhaité que j'entreprenne ce type d'étude. Il a eu connaissance du livre de ta mère, et je pense qu'Emma Fort recherche également l'origine de cette Ragus qui n'a vécu que vingt-trois ans, t'a mis au monde et a écrit un livre étonnant. Il faut que j'aille au-delà du cercle polaire.

Chez lui il se versa un verre de vodka, essaya de le boire, pensant que l'alcool lui ferait du bien, mais il y renonça. Il téléphona à un service payant qui faisait le bilan des nouvelles des huit jours précédents. L'arrestation des Rénovateurs mystiques ne tenait que quelques dizaines de seconde, on avait trouvé le lieu de leur culte dans un train night-club et ce n'était que deux jours plus tard qu'August Wilner avait été interrogé par la police. Ce qu'avait omis d'ajouter Mélin, c'était que le directeur du Centre de rééducation, après quatre heures dans le bureau d'un juge, avait été remis en liberté. On ignorait si une charge avait été retenue contre lui. Il raccrocha et essaya de réfléchir. Impossible de contacter ce Wilner certainement sous surveillance totale, téléphone et domicile. Il décida d'aller faire un tour et soudain changea d'avis. Il venait de penser au professeur Alquir, mathématicien célèbre dont Aphélie l'avait entretenu. Il avait apporté les fameuses photographies prises par une équipe de ses étudiants dans le Grand Nord, et lui aussi appartenait aux Rénovateurs. Désormais il dispensait un cours fondamental une seule fois par semaine, comme le professeur Rugika, mais pouvait disposer d'un bureau et d'un laboratoire de recherches en mathématiques.

Dans la partie scientifique du train universitaire, la plus importante d'ailleurs, il eut quelque peine à s'orienter mais finit par trouver un calendrier des cours et aussi une liste des permanences des

professeurs. Le professeur Alquir recevait un seul jour par semaine et ce n'était pas le bon. Il aurait dû attendre trois jours et ne le pouvait pas. Il décida de se rendre dans son laboratoire.

Après avoir frappé à plusieurs reprises, il entrebâilla la porte à glissière et aperçut le professeur à la tignasse blanche, qui s'agitait devant un immense tableau qu'il couvrait de chiffres tout en chantonnant un air de musique classique. Lienty, peu ferré en musique, ne put identifier le morceau. Il entra doucement et attendit, debout près de la porte. En fait Alquir solfiait et chaque fois inscrivait soit un chiffre soit une équation.

Il s'interrompit, recula pour examiner son tableau et soudain perçut une présence étrangère, tourna vivement la tête, foudroya l'intrus d'un regard furieux à travers ses célèbres sourcils.

— Foutez le camp !

— Professeur je suis Lienty Ragus, professeur de français archaïque.

— Foutez le camp ! Hein ? Qu'avez-vous dit, qui êtes-vous ?

Il répéta son nom et Alquir croisa les bras pour le contempler d'un air songeur.

— Où est-elle ?

— Vous voulez dire.

— Vous la planquez quelque part ? Elle risque d'être inquiétée si August craque... August Wilner connaissez ? Type épatant mais distrait. Foutu de trahir sans même s'en rendre compte... Vous la cachez ?

— Non professeur Alquir. Vous croyez qu'elle est en danger ? Comment savez-vous qu'elle n'assistait pas à mon cours ?

— Bah dans cette université je sais tout ce que je veux. Je voulais la mettre en garde et j'ai su qu'elle était absente. Bien joué, mais ils finiront par la retrouver.

— Elle est certainement vers le cercle polaire à la suite des révélations que vous fîtes avant le congé scolaire de la semaine dernière.

— Mais qu'est-ce qu'elle est allée foutre là-bas, nom de Dieu, j'ai rien demandé. J'ai une équipe à moi qui sous prétexte de relevés topographiques fait des recherches clandestines.

— Ma mère adoptive Emma Fort serait l'inconnue qui circulait en véhicule automoteur, en fait un traîneau avec...

— Une chenille... Ben oui, une chenille articulée en métal ou

caoutchouc très dur. Votre mère adoptive ? Là-haut, en route pour cette source abominable de radioactivité ? Au risque de ne jamais en revenir ?

— C'est une femme capable d'affronter n'importe quelle épreuve et il fallait absolument qu'elle se rende là-bas où, pense-t-elle, elle pourrait éventuellement trouver des explications sur sa propre origine.

— Une extra-terrestre elle aussi, grogna Alquir en lui tournant le dos.

Il alla à son tableau et corrigea une équation :

— C'est la cinquième de Beethoven que j'essaye de traduire de la sorte. C'est pas nouveau mais j'ai pensé convertir les notes en longueur ondes solaires, d'après des données vieilles de plusieurs siècles. Et bien professeur Ragus, je pense que cette symphonie est une transposition géniale de l'origine du monde. Mais je vous expliquerai une autre fois. Le boum boum du début ressemblerait fort au big-bang imaginé par les astrophysiciens de jadis. Quel génie que ce Beethoven, mais hélas on n'a retrouvé de lui que cette symphonie, seule rescapée de son œuvre immense... Vous avez des nouvelles de la petite ?

— Ni d'elle ni de ma mère adoptive.

— Il faut que je vous révèle quelque chose d'étrange. Peut-être une idiotie, une fausse joie mais tant pis.

CHAPITRE XIX

Deux heures intensives en leçon de conduite né lui avaient appris que le minimum pour lancer cet engin étrange à quarante kilomètres à l'heure, tout en sachant qu'il pouvait atteindre le double. Mais tout s'était décidé au dernier moment, alors que Aphélie et les trois Lapons songeaient au retour. La jeune fille souhaitait seulement qu'on la dépose à Knot Station où elle espérait glaner quelques renseignements avant de rejoindre GGS.

— J'ai une chenillette à votre disposition, déclara brutalement Hourane, alors qu'ils se préparaient à rejoindre les traîneaux. Le pilotage n'en est pas compliqué mais il faut connaître certaines règles. Le réservoir plein, à vitesse réduite, on peut parcourir plus de mille kilomètres.

Aphélie mi-enthousiaste, mi-effrayée, ne savait que dire.

— C'est autre chose que conduire une draisine sur les rails. Avec la chenillette on est libre. Pas de voie ferrée, de signaux, d'aiguillages, de voies prioritaires ou lentes. Rien de tout ça mais la liberté de se casser la figure. Avec ces engins on devient vite présomptueux et on finit par s'attaquer à des obstacles dangereux. On peut se renverser cul par-dessus tête, rester coincé dessous, combinaison isothermique déchirée et mourir en quelques instants. Il faut donc maîtriser la machine et aussi lui donner à boire. À quarante à l'heure vous aurez mille kilomètres d'autonomie avant d'être obligée de refaire les pleins.

Hourane les amena par un tunnel en matière transparente dans l'annexe de son installation. Ça sentait très mauvais.

— Nous élevons des cochons. Une trentaine. Nous transformons le lisier en gaz méthane qui, à l'aide d'une turbine-vapeur, entraîne un alternateur.

— Emma fait de même dans le Sud avec en plus une éolienne.

— Ici le vent est trop fort. Il faudrait investir pour en élever une qui résisterait.

Il fit passer les cochons dans une autre partie de l'élevage, appuya sur un bouton et le sol couvert de lisier s'ouvrit en partie. Les chenillettes non déclarées se trouvaient dans une cache creusée dans la glace.

— Je n'oserai jamais, murmura Aphélie, une fois devant l'engin.

Il n'était pas carrossé, seulement pourvu d'une épaisse toile imperméable et d'un pare-brise non rigide. La mise en route et la conduite en étaient simples, mais sans l'intervention de Vadso elle n'aurait jamais accepté.

— J'irai avec vous, dit le Lapon joyeusement. Mon frère et mon cousin ramèneront les attelages chez nous. Sauf le mien bien sûr. Il suffit de laisser les chiens dehors et de les nourrir avec du poisson gelé. Le traîneau en contient pour deux semaines. Moi aussi j'apprendrai à conduire cet engin.

Au bout de deux heures elle avait acquis les rudiments. C'est alors que Vadso demanda comment ils se ravitailleraient en huile animale.

— Il ne faudra pas trop s'éloigner de la banquise, car les phoquiers sont installés en bordure et extraient l'huile des animaux. Certains peuvent être à quelques dizaines de kilomètres à l'intérieur de l'inlandsis, mais la majorité entretient des trous à phoques à longueur d'année. Sinon la glace se reforme si épaisse qu'ensuite on ne peut plus rien faire et les animaux s'en vont.

Il dit qu'il avait une liste toute prête de ces marchands producteurs d'huile. Aphélie la parcourut et soudain, cachant mal son excitation, demanda à Hourane si Emma avait eu droit elle aussi à cette liste.

— Mais oui, fit le mécanicien, et même je l'ai établie justement pour elle. Moi je connais par cœur les coordonnées de ces chasseurs de phoques et n'en ai jamais eu besoin. Je l'ai écrite spécialement.

Chaque nom était situé en chiffres de longitude et de latitude avec le calcul des kilométrages.

— Donc, dit la jeune fille, elle a rejoint la bordure ouest de la banquise arctique ?

— Un instant.

Hourane disparut dans son bureau et revint avec une photocopie toute fraîche où se dessinaient les anciennes côtes du Spitzberg, et en face un inlandsis qu'Aphélie croyait reconnaître tout en redoutant de dire une bêtise.

— Le Groenland ? souffla-t-elle.

— Exactement.

— Si près ? Dans les cinq cents kilomètres ?

— À peine quatre cents. J'ai traversé quelquefois pour aller acheter des pièces pour les chenillettes. Chez un revendeur qui a trouvé un véritable trésor. Tout un stock soigneusement conservé de moto-skys

et de skydoos. Des petits bolides d'autrefois. La glace est résistante et on trouve quelques trous à phoques exploités. Attention il y a aussi des gens de sac et de corde, car sur cette banquise-là c'est un peu n'importe quoi. Un *no man's land* revendiqué par tout le monde.

— Vous croyez qu'Emma aurait traversé ?

— Elle a emporté le même croquis des côtes anciennes. Une chose à bien surveiller, votre compas, votre boussole car la déclinaison avec le pôle magnétique proche changera selon votre direction. En général les chasseurs de phoque savent comment la régler et vous l'expliqueront. J'ai ajouté quelques noms, une demi-douzaine de types sympathiques qui ne vous escroqueront pas. Recommandez-vous de moi. Les autres, méfiance, à ne fréquenter qu'en cas de nécessité. Pour le ravitaillement en nourriture ce n'est pas extraordinaire. Poisson surgelé, viande de phoque surgelée, parfois du renne ou du caribou, les farines de blé, de pois secs sont hors de prix. Je vais vous donner une pièce de lard.

La chenillette avançait depuis quatre heures de temps et au compteur elle pouvait voir affiché cent trente kilomètres, mais elle avait dû contourner des massifs dangereux. Vadso l'avait remplacée et exultait, se laissait aller à accélérer un peu trop, jusqu'à soixante-dix et elle lui montrait l'indicateur de réserve d'huile pour le ramener à plus de prudence. Ils approchaient de la banquise arctique proprement dite.

Ils marquèrent une pause à l'abri d'une énorme congère, véritable iceberg échoué contre une falaise.

— La tribu devrait s'équiper avec ces engins, lui dit-elle, c'est plus rapide que les chiens.

— Jamais. Bon pour s'amuser mais nous n'en voudrions jamais. Les chiens sont de bons compagnons. Même sans poisson ils peuvent continuer à courir deux, trois jours et nous sauver. Les rennes ont l'habitude des chiens, s'effrayeraient des chenillettes. Nous serions aussi tributaires des mécaniciens, des marchands d'huile.

Elle consultait la carte, les données chiffrées situant les ravitaillements en huile. Le fameux volcan des Lapons, en fait les ruines d'une base spatiale détruite, se trouvaient plus au sud dans un cercle approximatif couvrant plusieurs centaines de kilomètres de diamètre.

— Pourquoi aurait-elle choisi le nord et surtout la banquise arctique, peut-être le Groenland. Vous êtes déjà allé au Groenland ? demanda-t-elle à Vadso.

— Voici six ans. Des parents se sont installés de l'autre côté de la

banquise pour récolter le lichen que les Inuits de là-bas dédaignent

— Vous en avez ramené ?

— Nous n'avons pas d'assez grands traîneaux mais nos parents ont rempli des wagons et nous ont fait livrer le lichen. Il a fallu un mois pour qu'il nous arrive et il n'était plus très bon. Les wagons avaient dû faire le grand détour et pourtant dans le milieu de la banquise, entre le Groenland et ici il y a des rails.

— Vous avez vu des rails ?

— Deux voies. Nous avons même attendu le passage d'un convoi durant deux jours avant de poursuivre, mais rien n'est venu. Les rails viennent du pôle.

Elle avait emporté les instructions ferroviaires de cette zone et cherchait en vain la description de cette ligne.

— Je ne trouve rien. Pensez-vous que ce soit une ligne clandestine ?

— Tout est possible, dit-il.

La nuit vint vite et, dans la lumière du phare unique, ils construisirent un petit igloo pour passer les quinze heures à venir. Vadso était très habile dans cette matière et riait fort de la voir aussi maladroite. Une fois à l'abri il fit cuire du lard, donné par Hourane, et de la poudre d'œuf qu'il avait un peu délayée dans de l'eau de fonte. Aphélie s'endormit, la dernière bouchée avalée.

CHAPITRE XX

Le professeur Alquir farfouillait dans un container de paperasses diverses, de brochures, de manuels pédagogiques et de traités ainsi que des ouvrages d'astro-physique.

— De quoi m'envoyer passer mes derniers jours dans un train-bagne ou un train-psychiatrique. Vous savez Ragus, je me suis toujours demandé pourquoi diantre cette base nordique intéressait tant cette Ragus et ensuite cette Emma Fort... Car on y parlait surtout l'anglais d'après ce que j'en sais. Bermann, le cosmonaute parlait sûrement l'anglais. Cette Ragus et son amie sont des femmes attachées à la langue archaïque française... Et puis il y a un passage dans les *Mémoires d'une femme de langue française* qui me revient en tête. Vous l'avez lu bien entendu puisqu'il s'agit de votre mère. Parfois je l'oublie et je prends Emma Fort pour votre mère. Excusez-moi donc.

Il fouillait toujours, laissait tomber ce qu'il jugeait inutile sur le sol. Ragus essayait de contenir cette masse de papier pour l'empêcher de se répandre n'importe où. Il y avait là de quoi mettre le professeur en examen mais qui oserait le faire ? Grâce à lui on avait effectué des progrès dans différentes techniques et notamment dans la redécouverte de l'énergie nucléaire. Mais il avait aussi restauré le langage chiffré des ordinateurs anciens permettant la lecture de documents scientifiques de première importance.

— Je crois que c'était à la page 200 et quelques de ces *Mémoires*... Vous savez que j'ai un exemplaire de l'édition originale. Je sais qu'il y eut des rééditions car la première était réduite à quelques centaines d'exemplaires. Diffusés clandestinement ils n'auraient jamais dû connaître un tel succès. Mais ils furent vite épuisés. Le mien doit représenter une belle somme.

— Je n'ai lu qu'une réédition de 2211 je crois.

— Ah ! voilà mon trésor.

On avait essayé de reproduire la couverture originale mais avec moins de talent. Celle-ci était noire et les mots de langue française prenaient un étrange relief.

— J'évite de le relire trop souvent et surtout trop longtemps, avoua Alquir. Il me donne le vertige, opère sur mon psychisme comme une drogue hallucinatoire. Je sais que certains savants d'autrefois, et aussi

d'aujourd'hui utilisent des hallucinogènes pour essayer de pénétrer plus avant les mystères de la matière. Car bien entendu tout découle de la matière et Beethoven, dans sa symphonie, n'a pas fait autre chose car le génie artistique musical finit par se joindre au génie scientifique... Ah, voilà cette page, c'est la 289... Écoutez ça : « Mon père qui avait un savoureux accent canadien... » Qu'est-ce que vous en dites hein ? Vous voilà tout surpris. Peu de gens ont relevé, cette petite phrase.

— Ma mère ne savait pas qui étaient son père et sa mère et dans mon exemplaire cette phrase n'existe pas. Je ne pense pas qu'elle ait été supprimée mais plutôt que votre livre est apocryphe.

Le professeur garda son demi-sourire mais tapota le livre refermé :

— Mon cher confrère vous êtes encore jeune, trente et quelques années. Mais moi j'en ai plus que le double et cet exemplaire fut dédié de la main de votre mère. Regardez. S'il est apocryphe, votre mère aurait usurpé son nom ?

La dédicace était bien de la main de sa mère. Il n'avait pas grand-chose d'elle mais pouvait reconnaître son écriture. Il ouvrit l'ouvrage à la page 289 et relut la petite phrase anodine, certain que dans son exemplaire personnel elle avait été supprimée.

— Vous savez ce qu'est le Canada ?

— Il se situe au nord du continent américain.

— Il fut habité par deux populations différentes. L'une parlait l'anglais et l'autre le français. Mais déjà avant la Grande Panique ce français déviait légèrement de celui utilisé en France. Il n'en était que plus intéressant avec des expressions et des mots très imagés souvent. Ces Canadiens français, farouchement hostiles à leurs compatriotes anglais, veillaient à ce que la langue de ceux-ci n'envahisse et ne détruise finalement la leur.

— Ma mère a toujours affirmé qu'elle ignorait tout de ses parents. Pourquoi aurait-elle parlé de son père ? Pourquoi aurait-on supprimé ce détail par la suite ? Je ne pense pas que ce soit elle qui l'ait fait.

— On a réédité son livre la même année que celui-ci puis l'année suivante deux ou trois fois. En plus grand nombre. Puis quand elle mourut en 2205. Pour les autres parutions je ne sais plus. Elles furent toujours clandestines.

— La mienne date de 2211 mais je ne l'ai vraiment lue qu'en 2214.

— Nous reviendrons plus tard sur cette petite phrase. Si vous le voulez bien parlons du Canada. La partie française essaya à plusieurs reprises, avec Québec comme capitale, d'acquérir son indépendance

mais cela ne se réalisa pas, du moins je ne le pense pas. Je n'ai pas trouvé de documents historiques là-dessus et mes éminents confrères de l'Université non plus... Tous sont en infraction avec la loi car ils ne peuvent s'empêcher de faire des recherches... Et notre ami Rugika ne fut pas le dernier. Notre archéologue, dès qu'il trouvait des documents, des objets, enfin tout ce qui pouvait nous éclairer sur le passé, faisait des détournements illégaux pour alimenter les historiens. Pour en revenir au Canada j'ai appris différentes choses, et entre autres qu'ils installèrent dans les années 2045 une base spatiale pour recevoir les navettes venant des stations orbitales. Une base en partie financée par la France, et bien sûr l'Europe. Donc une base où l'on pratiquait surtout le français. Vous me suivez ? Et si votre mère fait allusion à un père canadien c'est qu'elle est originaire de là-bas. Pourquoi donc était-elle attirée par la base norvégienne de John Bermann ?

— Vous pensez qu'Emma Fort aurait fait la même découverte et se serait ensuite dirigée vers le Canada ?

— Elle approcha la base détruite de Norvège, put échapper à la radioactivité et disparut. Vous n'avez pas de nouvelles de votre petite amie... et étudiante. À propos vous prenez des risques. Dans le milieu universitaire on n'aime pas beaucoup que les professeurs séduisent leurs élèves.

— Elle est majeure. Je n'ai pas usé de mon ascendant de maître.

— Je vous crois mon vieux, mais faites quand même attention. Cette jeune fille vous donnera-t-elle de ses nouvelles ?

— Ce serait risqué. Pour l'instant tout le monde pense qu'elle est malade et soignée dans sa famille, mais si son absence se prolonge tout va se compliquer. D'abord je serai très inquiet pour elle et le Censeur voudra en savoir plus. Il y a aussi un de mes élèves qui m'effraie. Il fouine un peu partout pour savoir plus de détails sur elle. Déjà je pense qu'il a découvert ce que signifiait son prénom.

— Il faut une belle dose d'inconscience de la part de ses parents pour l'avoir prénommée ainsi, même si c'est une tradition dans sa famille. Elle est une provocation constante.

— Combien peuvent s'en soucier dans la Transeuropéenne ? Quelques dizaines ?

— Oui mais dangereux, voyant des Rénovateurs partout.

— Pouvez-vous situer exactement cette ancienne base spatiale canadienne ?

Dans un geste des deux bras, geste à la fois résigné et désespéré,

Alquir désigna ces étagères où d'autres containers remplis à ras bord et extrêmement lourds s'alignaient :

— C'est quelque part dans ces archives. Je peux remettre la main dessus demain, comme je pourrais passer des années à rechercher le document où l'information m'est apparue. Je ne me souviens pas si c'est un vieux journal, une vieille revue, un livre, rien du tout, mais je me souviens du fait. Cela m'avait quelque peu surpris. Mais les stations orbitales où s'amarraient les vaisseaux de l'espace étaient financées par tous les pays. Les États-Unis bien sûr mais aussi le Japon, la Russie, la Chine et l'Europe. La France, toujours aussi soucieuse de son indépendance et de sa gloire, ce n'est pas une critique mais une constatation après mes nombreuses lectures, avait financé sa parcelle de station spatiale, ses navettes, sa base propre au Canada. Qui lui-même avait dû, par défi envers les anglophones faire la même chose. Je ne peux vraiment affirmer qu'il s'agissait d'une base d'atterrissage, peut-être d'une simple centrale d'écoute et de guidage.

Lienty Ragus leva les yeux vers ces étagères qui pliaient sous le poids des containers bourrés de trésors. Comment effectuer des recherches rapides, retrouver l'endroit où Emma Fort aurait pu aller ? Comment entrer en contact avec Aphélie et la prévenir de l'arrestation des Rénovateurs mystiques et de l'interrogatoire subi par August Wilner ?

CHAPITRE XXI

Les rails barraient effectivement la banquise d'une ligne droite infinie, légèrement surélevée, semblait-il. En approchant ils constatèrent que la ligne était posée sur un remblai de glace.

— Nous ne pourrons le franchir par ici, dit Vadso, il faut descendre vers le sud.

— Comment a donc fait Emma Fort ?

— Nous n'avons jamais plus relevé ses traces après la tempête d'avant-hier.

Un jour et deux nuits coincés dans un igloo minuscule bâti à la va-vite, alors que déjà les vents atteignaient des vitesses folles et que des congères coureuses commençaient de se former sur l'inlandsis. Deux journées perdues pour retrouver la station de chasse aux phoques qui avait livré de l'huile à Emma. La mère adoptive de Lienty Ragus avait obliqué vers le sud, plus fortement qu'ils ne pensaient. La famille qui chassait et fondait le gras de phoque avait entendu Emma arriver en pleine nuit. Son moteur s'entendait de loin, ayant des ratés inquiétants. Son carburant mal filtré encrassait le moteur et depuis le matin elle avançait à six kilomètres heure, avec des à-coups terrifiants. À bout de forces elle avait pensé mourir en pleine solitude. Ils l'avaient réconfortée, chauffée, nourrie. Ils avaient nettoyé toute l'alimentation du moteur. Obstinée elle était repartie le lendemain matin, leur avait demandé si elle pouvait envoyer un message, mais pour ce faire ils auraient dû effectuer quatre cents kilomètres dans le sud vers un terminus de petite station ferroviaire. Elle avait donc renoncé.

— Elle nous a acheté de la viande de phoque et aussi des outres en cuir de veau marin, de cinquante litres chacune.

En quittant ces gens-là ils avaient suivi la piste crantée parfaitement visible. Vadso avait même estimé qu'elle roulait assez vite en considérant les projections de glace sur le côté des traces. Et puis le mauvais temps les avait immobilisés, effaçant la piste.

— Nous allons suivre les rails un moment, déclara le Lapon, sinon nous les franchirons en établissant une double pente.

En descendant vers le sud ils gagneraient quelques heures de jour, s'éloignant de la nuit polaire. C'est vers deux heures qu'ils aperçurent

le plan incliné qui permettait d'accéder au rail. Le même existait de l'autre côté. Ils gardaient les traces de la chenillette malgré la tempête tant elles étaient profondes.

— La pente est trop forte, la chenille a dû s'enfoncer dur. Il lui a fallu la détendre au risque de la faire sauter de l'engrenage.

De l'autre côté du rail il fallait l'œil exercé du Lapon pour découvrir les échancrures infimes dans la glace. Toute seule Aphélie n'aurait jamais su les discerner des autres hachures de la banquise. Ils dépensaient beaucoup plus d'huile désormais et durent vider une outre dans le réservoir. D'ailleurs à peine plus loin ils découvrirent celle, vide, abandonnée par Emma. Vadso se réjouit en silence de s'être si bien orienté.

Dans l'habituel petit igloo provisoire Vadso prépara des sortes de galettes ou de crêpes de farine de pois, avec du lard, en annonçant que le lendemain, ils atteindraient le rivage du Groenland.

— Six heures de route encore.

— C'est plus long que prévu.

— Nous coupons en oblique la traversée. Et l'inlandsis se dérobe vers l'ouest.

C'était étrange de partager cet abri étroit avec un homme qui se comportait avec la plus grande des délicatesses, n'avait jamais une parole ou un geste déplacés. Pourtant ils donnaient côte à côte faute de place et surtout pour avoir plus chaud. Leur intimité de ces nuits-là se chargeait d'air lourd, d'odeurs fortes, odeurs de nourriture, odeur des corps jamais lavés. Pour les nécessités habituelles chaque soir le Lapon fabriquait un petit abri où l'on ne pouvait tenir qu'accroupi, mais Aphélie appréciait cette gentillesse.

Le lendemain ils partirent avant le lever du jour et ce fut grâce à Vadso qu'ils évitèrent le pire, une caravane de coureurs de banquise qui campaient autour d'un trou à phoques. Le premier il sentit les fumées, les odeurs de viande boucanée, celles de la crasse et surtout de la bière de mauvaise qualité. Le vent soufflait heureusement de l'ouest et emporta le bruit de leur moteur en même temps qu'il avertissait le Lapon de présences douteuses. Ils stoppèrent la chenillette, coupèrent le diesel derrière un amoncellement de blocs énormes. Ces gens-là attelaient des rennes à d'énormes traîneaux-habitations, des sortes de roulottes sur patins. Des arceaux tendaient du cuir de veau marin en forme de demi-cylindre. Il y avait là une vingtaine de ces roulottes et plus de cent rennes. Autour d'un petit trou à phoques ils bivouaquaient dans une température extrême sans paraître en souffrir.

Des enfants ressemblant à des oursous couraient dans tous les sens et c'étaient eux que le Lapon redoutait, car ils pouvaient venir jusque-là et les découvrir.

— Il faut déguerpir au plus vite, droit au sud pendant une heure.

— Mais la piste passe juste en face.

— On n'en sortirait pas vivants. La chenillette les tenterait trop.

Lorsqu'ils repartirent elle crut entendre des cris furieux d'enfants mais ne put se retourner, tout à sa conduite. À l'étape Vadso lui dit qu'effectivement une demi-douzaine de gosses avaient surgi juste comme ils démarraient. Ils ne purent retrouver les traces de la chenillette d'Emma Fort avant la nuit. Par mesure de prudence le Lapon souhaita qu'ils roulent encore plusieurs heures à la lueur du phare, même s'ils dépensaient de l'huile. Les coureurs de banquise l'inquiétaient toujours.

— Ils ne vont pas nous poursuivre avec leurs traîneaux ?

— Pas avec les-traîneaux mais avec les rennes. J'ai vu des selles sur les rennes et les bêtes peuvent courir des heures sans se fatiguer avec un homme sur le dos. Ils suivent nos traces, furieux d'avoir laissé échapper une chenillette.

Ce soir-là il bâtit rapidement un igloo mais ne fit pas la cuisine. Il resta au-dehors tard avec son fusil, écoutant les craquements de la banquise. Parfois c'étaient de véritables détonations qui au début effrayaient Aphélie. Elle avait hâte de se retrouver sur l'inlandsis groenlandais. Entre mer et glace l'air comprimé cherchait à se libérer.

Elle dormit un peu, puis se rendant compte qu'il était toujours dehors le rejoignit :

— Allez dormir, je vais veiller.

— La côte est toute proche. J'entends l'océan qui sous la glace cogne contre.

Elle n'entendait rien. Elle resta avec le fusil, finit par grelotter malgré sa combinaison ultra perfectionnée. Vadso lui prépara du malt avec du lait et un peu de vodka. Elle but d'un trait.

— Partons maintenant, je pilote.

Ils rejoignirent l'inlandsis du Groenland comme prévu mais sans recouper la piste d'Emma Fort. Elle ne pouvait que se trouver vers le nord. Aphélie restait muette à la vue des énormes glaciers qui bordaient l'ancienne côte orientale de cet immense territoire. Certains devaient dépasser les mille mètres et ils formaient une barrière d'apparence infranchissable.

— Là-bas il y a un fjord. On va aller voir si une installation humaine y existe. Il nous faudra retrouver la piste d'Emma Fort. Si nous trouvons des Inuits ce sera bon, quelques Lapons aussi mais pour tous les autres il faudra se méfier, à cause de notre chenillette. Il fallait qu'Hourane vous apprécie pour vous confier un engin d'une aussi grande valeur.

— Si vous n'aviez pas été là, dit-elle, il n'aurait jamais eu l'idée de me le prêter.

Ils s'arrêtèrent plus d'une heure car Vadso scrutait chaque fjord avec les jumelles, et il repéra une fumée bleutée là où elle ne voyait que les falaises des glaciers du même bleu.

— C'est une habitation comme nos maisons de bois de jadis, dit-il. Mais ce n'est pas un wagon. Il y a du feu à l'intérieur et une femme

— Pourquoi une femme ?

— À cause des rideaux à la fenêtre.

CHAPITRE XXII

De loin la maison de bois avec ses fenêtres aux rideaux fleuris, son toit de bardeaux, sa cheminée d'où s'élevait une fumée paisible, pouvait faire illusion mais Vadso, en homme des grands espaces n'agissant jamais sous le coup d'une impulsion première, décida de cacher la chenillette et d'approcher l'endroit à travers les éboulements des moraines poussées par le glacier. C'est ainsi qu'ils découvrirent les rails d'une voie unique serpentant à travers des masses colossales. La maison de bois était le terminus d'une ligne venant du socle intérieur de l'inlandsis. Ni Aphélie ni Vadso ne savaient qui pouvait exploiter une ligne de chemin de fer dans cet immense territoire. Les Panaméricains ? La jeune fille pensait qu'ils s'intéressaient plutôt à l'Antarctique où de très importantes étendues plates permettaient une installation plus facile des rails, et où les ressources animales, phoques et baleines, et celles du sous-sol abondaient.

Vadso dit qu'il allait se présenter seul. Qu'avec ses fourrures brodées, son apparence physique il surprendrait moins les habitants de cet endroit. Qu'on le prendrait pour un de ces nomades cherchant du lichen pour ses rennes.

Elle garda la carabine tandis qu'il descendait vers le terminus de la voie ferrée. À l'aide des jumelles elle ne perdrait pas un seul détail de ce qui allait se passer. Vadso non seulement ne faisait rien pour se cacher, au contraire il voulait attirer l'attention, et soudain quelqu'un apparut sur la terrasse qui prolongeait la maison, une sorte de plancher sur pilotis et Aphélie sourit. C'était une Lapone portant elle aussi des vêtements brodés. Elle levait les bras au ciel, certainement ravie d'avoir la visite d'un congénère.

Sagement Aphélie attendit un signe de son compagnon de voyage. Il disparut à l'intérieur pendant un temps qui commença de l'inquiéter, avant de ressortir pour lui faire signe de venir comme convenu. La jeune femme, Vilda, n'avait que vingt ans et était déjà mère de deux enfants dont un bébé de trois mois. Elle vivait avec un certain Mark qui selon sa description venait de Transeuropéenne. Il était allé livrer un chargement de peaux et de viande de phoque. L'endroit était un comptoir qui négociait avec les chasseurs de phoques, les trappeurs. On y trouvait du ravitaillement, de l'alcool, des outils.

— Mark ne reviendra que demain. Il est allé très loin pour vendre notre marchandise, sur l'autre bordure de la Compagnie.

— Vous n'avez aucune crainte de rester seule ?

— Je suis armée et je me méfie des coureurs de banquise mais ils sont secrètement surveillés par tous ceux qui vivent paisiblement sur la côte Est. Dès qu'ils se rapprochent l'alerte est donnée, et selon l'endroit vers lequel ils se dirigent, tous les gens se mobilisent. S'ils viennent pour le commerce pas de problèmes. Ils apportent leurs fourrures et leur viande et en échange se ravitaillent. Je refuse de leur vendre des armes et des munitions. D'ailleurs ils le savent et s'en procurent auprès de trafiquants malhonnêtes qui viennent de la Panaméricaine. Ces trafiquants ont même construit une voie ferrée en pleine banquise. Vous avez dû la traverser. Elle se dirige vers la Sibérienne mais ne figure sur aucune des *Instructions Ferroviaires*.

— Quel est le statut de cette contrée ? demanda Aphélie.

— Mais nous sommes la Compagnie des Inuits. Les Panaméricains veulent nous annexer mais nous sommes tous prêts à mourir pour conserver notre indépendance. La première ligne traversa le Groenland du sud au nord, puis fut doublée, triplée et on rajouta des centaines de lignes secondaires, si bien que la Compagnie ressemble à une ancienne feuille d'arbre si vous voulez, avec des tas de nervures.

Elle avait entendu parler d'une femme blanche qui se serait présentée à un autre comptoir plus au nord, et qui voulait acheter de l'huile pour son traîneau à moteur.

— Ici on peut en avoir sans autorisation mais ils sont très chers à fabriquer et le train peut se rendre n'importe où.

— Sait-on où allait cette femme, car nous voulons la retrouver. Elle est la mère adoptive du compagnon de cette jeune fille. Il ne pouvait quitter la Transeuropéenne sans se faire arrêter et c'est elle qui la recherche.

— C'est au comptoir de Ravn qu'elle s'est présentée. Mais je dois attendre l'heure de vacation pour les appeler. Nous communiquons par radio à l'aide d'un relais communautaire construit sur le plus haut des glaciers. Chacun doit l'utiliser à son tour.

Ce fut en début d'après-midi que Vilda put entrer en communication avec le comptoir de Ravn. Les congratulations de part et d'autre, les nouvelles échangées, les plaisanteries agacèrent Aphélie, mais réjouirent Vadso qui ne s'impatiait jamais, semblant avoir l'éternité pour lui.

— Finalement cette femme qui s'appelle Emma Fort, elle ne l'a pas

caché, a accepté d'embarquer sur le convoi du gérant pour rejoindre la côte Ouest. Elle ne faisait que traverser la Compagnie inuit, voulait se rendre en Panaméricaine dans la province des Frenchies.

— Au Canada, traduisit le Lapon. Est-ce que votre ami sait à quel endroit exactement ?

— Non, mais elle n'a pu traverser la banquise de Baffin avec son traîneau à moteur, les Panaméricains occupent la banquise depuis vingt ans. Elle a laissé son traîneau soit à Disko, soit à Kansek. Ce sont deux terminus inuits et des stations franches où les Panaméricains ont des comptoirs. On peut aussi embarquer pour leur compagnie, à condition d'avoir un passeport mais nous, les Lapons ou les Inuits n'en obtenons que rarement. Votre Emma étant de type européen a eu quelque chance. À condition de justifier sa demande.

— Dans ce cas, remarqua Aphélie, elle ne pouvait donner d'explication. Pouvait-elle voyager clandestinement ?

— En traîneau à chiens, vers la partie la plus septentrionale de la concession panaméricaine.

Sur l'un des murs de l'endroit où Vilda servait des repas et des boissons s'étalait une immense carte de la Compagnie Inuit, de la banquise arctique et d'une partie de la Panaméricaine du parallèle 55 jusqu'au pôle Nord. Les habitants de cette concession jouissaient d'une liberté qu'on ne connaissait plus nulle part ailleurs où ce type de carte était interdit. Sur la reproduction géographique de jadis on avait surimpressionné dans le détail les lignes ferroviaires.

— Je vends les *Instructions Ferroviaires* pour toute notre Compagnie, mais aussi pour la partie occidentale de la Panaméricaine. En fait ils n'ont guère construit de voies ferrées au-dessus du 70^e. Les Inuits s'y déplacent en traîneaux à chiens et parfois même avec des traîneaux à hélice bricolés. Les Aiguilleurs qui règnent sur ces territoires ne peuvent leur courir après.

Ce mot d'Aiguilleur fit frissonner la jeune fille, lui rappelant ses précédents contacts avec cette caste pleine de morgue et de suspicion. Pour ces présomptueux, les autres n'étaient que des sous-hommes en quelque sorte. Alors qu'on trouvait rarement des génies, de grands penseurs, de grands savants chez eux. Pourtant ils se conduisaient comme les maîtres absolus. Le conseil d'administration de la Transeuropéenne par exemple ne parvenait pas à les soumettre à ses décisions, était constamment forcé de composer avec eux, dans le plus grand secret, mais personne n'était dupe.

Vadso était retourné chercher la chenillette, l'avait rangée derrière la maison. Il l'avait mise en panne sur les conseils de Vilda qui

craignait des incursions nocturnes des traîneurs de banquise.

— Parfois ils viennent en petit nombre pour piller les comptoirs. À deux ou trois ils passent plus inaperçus des guetteurs et ils emportent tout ce qu'ils trouvent. En général ils veulent surtout de la bière et de l'alcool, mais s'ils trouvent votre traîneau à moteur ils le voleront.

Elle louait des chambres pour les hôtes de passage et l'on pouvait accéder au sauna de la maison. Aphélie alla s'y décrasser avec une joie immense. Puis elle pénétra dans la partie surchauffée et eut l'impression que tout son corps se récurait tandis qu'elle perdait des litres de transpiration.

Vilda leur prépara un plantureux repas du soir. Elle était heureuse de parler lapon avec son ami, mais l'un et l'autre traduisaient scrupuleusement leurs échanges. Dans la Compagnie, les Lapons représentaient douze pour cent et les Européens à peine quatre pour cent. Une décision arbitraire, mais peut-être préventive, empêchait les Panaméricains, les Sibériens et les Transeuropéens d'accéder aux fonctions publiques mais sinon ils étaient libres de commercer, de travailler, de créer des entreprises. En épousant un ou une Inuit ils pouvaient acquérir la nationalité au bout de cinq ans.

Aphélie venait de se coucher lorsque leur hôtesse frappa à sa porte.

— Je viens de recevoir un message que j'ai enregistré ; il vous concerne.

Elle se rhabilla et se rendit dans la salle de commerce. Vadso était également là. Vilda expliqua que le comptoir de Ravn pour rendre service avait envoyé un message radio à travers la concession tout entière.

— Ils disposent d'un puissant émetteur car ils servent aussi de poste de surveillance pour les gardes-frontières. Ils ont eu une réponse d'une station nordique, la Nugssuaq qui a raconté que la Transeuropéenne Emma Fort avait laissé sa chenillette en dépôt pour louer un attelage de chiens, et qu'elle avait quitté la station avec un groupe d'Inuits se rendant en Panaméricaine dans la province de Baffin.

Sur la carte murale Aphélie pouvait situer cette partie de la Panaméricaine qui jadis appartenait au Canada. C'était un grand territoire où n'existait qu'une seule ligne de chemin de fer à quatre voies.

— Un endroit sans intérêt pour les Panaméricains en général, mais sous l'autorité des Aiguilleurs. Les Inuits sont plus malins qu'eux et si la personne leur convient ils la conduiront là où elle veut aller. Ils sont très malicieux, sans méchanceté mais se fabriquent ainsi des histoires

qu'ils ne cessent de se raconter aux étapes dans leurs igloos provisoires.

— Nous irons donc là-bas, fit Vadso, toujours aussi sereinement obstiné. Nous louerons nous aussi un attelage et essayerons d'être aussi malins que les Inuits.

CHAPITRE XXIII

Mathieu Bermann téléphona à Lienty Ragus un soir et lui annonça qu'il se trouvait dans la capitale et désirait le rencontrer sans tarder.

— Puis-je venir chez vous ?

Ne pouvant lui conseiller la prudence avec son téléphone certainement sur ligne d'écoute, il répondit qu'il pouvait lui-même se déplacer. Le médecin-chef d'hôpital lui indiqua alors qu'il était descendu au prestigieux Taintel Impérial et qu'il l'attendait au bar.

Lienty appréhendait des reproches mais Bermann était un homme affable et compréhensif. Contrairement aux gens qui les entouraient et dont la taille ne dépassait pas le mètre soixante-dix, lui paraissait atteindre les deux mètres et sa carrure faisait se retourner tout le monde. Il serra amicalement la main de Lienty, l'invita à prendre un verre.

— Je suppose que vous êtes sans nouvelles de ma fille Aphélie ?

— C'est terriblement angoissant. J'ai vainement tenté de l'en dissuader...

— Elle est en route pour la Compagnie des Inuits, l'ex-Groenland. Tous les trains hôpitaux sont reliés par radio et c'est grâce à l'un d'eux qui soigne justement les Lapons que je suis au courant. Un de mes collègues est allé rendre visite à la tribu de ce Vadso et a rencontré son frère Sovo qui lui a tout expliqué. Votre mère adoptive Emma Fort a pris cette direction. On me dit que ce Lapon est un homme exceptionnel et que ma fille ne pouvait pas trouver meilleur compagnon. Vous le connaissez bien ?

— Lui et sa femme sont des gens merveilleux et vous pouvez être rassuré. Mais je n'imaginais pas qu'elle irait aussi loin dans ses recherches. J'ignore ce que ma mère adoptive va faire dans ces lointaines régions. Qu'a-t-elle pu trouver dans le nord de la Norvège ancienne qui ait pu la convaincre d'aller encore plus loin. Le professeur Alquir, le célèbre mathématicien, pense que ma mère adoptive pourrait se rendre dans l'ancien Canada. Saviez-vous qu'il existait jadis une base spatiale recevant les navettes entre les stations orbitales et la Terre ?

— Nous avons toujours pensé que celle du nord de la Norvège nous concernait seulement. Une base dans l'ancien Canada ?

— Vous souvenez-vous du livre de ma mère Ragus, *Mémoires d'une femme de langue française* ? Page 289 de l'édition originale elle dit que son père avait un accent canadien. Mais dans les rééditions successives, toujours clandestines, cette petite phrase a disparu. Je ne sais si c'est elle qui la fit sauter ou les personnes qui par la suite prirent l'initiative de faire reparaître l'ouvrage. Le professeur Alquir, partant de cette petite phrase, se souvint qu'il avait lu quelque part qu'effectivement une base pour les navettes spatiales avait été construite par les Canadiens français et les Européens. Mais pour retrouver cette référence il devra fouiller peut-être des années dans ses archives.

— Pourquoi Emma Fort qui n'est que votre mère adoptive, même si elle fut l'amie de celle qui vous donna la vie, est-elle comme fascinée, attirée par ces très anciennes bases spatiales ? Il y a autre chose qu'une simple curiosité sur ces humains qui auraient quitté la Terre pour fonder une colonie sur la planète Ophiuchus IV. Emma appartenait-elle à Maintenance de la Langue Française du temps où votre mère vivait ?

— Je ne peux vous le dire. J'étais si jeune. Elles étaient très liées. Elles ont fondé ensemble une communauté de gens voulant apprendre le français ou le pratiquant déjà mais les Miliciens de l'époque, ainsi appelait-on la Sécurité, les harcelèrent, les obligèrent à se disperser. Depuis Emma songe à reconstituer cette sorte de vie en commun. Elle pensait qu'en développant les cultures sous serre et grâce aux rennes qui fournissent du lait, du beurre et de la viande, elle aurait pu faire vivre une centaine de personnes. Mais quelque chose la tracassait. Son origine. Elle ignorait tout de sa naissance, de ses parents.

— Comme votre mère Ragus, si l'on excepte cette petite phrase sur l'accent canadien de son père ?

— J'ai pu la lire dans l'édition originale que possède le professeur Alquir. Il l'acheta au moment de la parution de l'ouvrage, le fit même dédicacer par ma mère.

— Je reviens sur cette complicité entre les deux femmes qui ont été votre mère et votre mère adoptive. Auraient-elles la même origine ? Seraient-elles cousines, ou même sœurs ? N'est-ce pas la preuve d'une parenté très proche qu'Emma Fort recherche ?

— Le peu que je sais concerne sa fascination pour les groupes humains, les collectivités, les communautés, les grandes familles ethniques et même les grandes familles tout court. Les habitations communautaires de certains peuples l'enchantaient. Il y a dans notre bibliothèque de la ferme d'élevage quantité de récits ethnologiques de jadis.

Mathieu Bermann avait fait servir des boissons et il but avant de se pencher vers le jeune professeur.

— Dans votre université il existe des cours de géographie ferroviaire ? On y étudie forcément les autres grandes compagnies, surtout la Panaméricaine ? Même si ces cours sont donnés avec parfois une absence remarquée d'objectivité, pour que la Transeuropéenne apparaisse aux yeux des étudiants comme la plus puissante, n'empêche que ces cours peuvent nous fournir des renseignements sur certaines régions de la Panaméricaine, surtout dans le Grand Nord.

— Les manuels sont très édulcorés et les professeurs qui sont à la tête de ces disciplines sont très imbus de la supériorité de notre compagnie. En des années d'enseignement je n'ai jamais pu me lier d'amitié avec un seul. Tous suivent des stages de recyclage dans des instituts qui dépendent du corps des Aiguilleurs. Je l'ai appris par hasard bien que ce soit tenu secret. Si bien que tout ce qui pourrait être considéré comme atteinte à l'intégrité de la compagnie, ou susceptible de troubler les esprits, d'alimenter des polémiques, d'apporter un côté subversif, tout est aplani, édulcoré, avec juste des attaques sournoises contre les organisations étrangères, mais sans jamais mettre en cause les Aiguilleurs. J'ai eu en main les cours des étudiants. On y apprend que sans les Aiguilleurs, la Compagnie Transeuropéenne et les compagnies étrangères seraient très vite désorganisées. Il y a des oublis volontaires et surtout des affirmations mensongères. Il est écrit par exemple que la Panaméricaine a longtemps refusé d'installer des rails sur la banquise atlantique, et que c'est au moment où les Aiguilleurs transeuropéens établissaient les plans pour couvrir la banquise d'un grand réseau, qu'ils se sont précipités pour en conquérir la plus grosse partie. C'est mentir car les Transeuropéens n'osaient pas s'engager dans cette aventure. Ils ne trouvaient ni ingénieurs, ni ouvriers acceptant de vivre des mois sur la banquise. Ce n'est que lorsque ceux d'en face ont prouvé qu'on pouvait construire des voies sans prendre de trop grands risques que le Conseil d'Administration a donné l'ordre de lancer plusieurs lignes. Les Aiguilleurs furent très difficiles à convaincre et il y eut une série de conflits très graves.

— Voyez-vous, j'espérais que vous auriez un ami géographe qui aurait découvert sans jamais s'en vanter les mines de cette base spatiale du Canada.

CHAPITRE XXIV

Ils avaient attendu huit jours dans cette station de Nugssuaq où ils avaient abouti sur les traces d'Emma Fort. Ils avaient vu sa chenillette soigneusement mise à l'abri, chez un éleveur inuit de chiens chez lequel ils avaient retenu leur attelage, choisi le traîneau d'une légèreté superbe. Ils avaient préparé leurs bagages, renouvelé leurs provisions mais ne pouvaient s'engager sur la banquise de Baffin où une tempête balayait tout. Un express panaméricain avait même déraillé à deux cents kilomètres des inlandsis, et l'on redoutait que les survivants n'aient été attaqués par des traîne-banquise attirés par le butin. Des gardes-côtes panaméricains avaient tenté en vain de leur porter secours mais les vents étaient trop puissants, avec des déplacements d'icebergs énormes arrachés à la frange des côtes anciennes.

Ils se remplaçaient à l'écoute des bulletins météo, fréquentaient les bars, les restaurants, les saunas pour tuer le temps, assistaient à des pièces de théâtre, à des concerts de musiques anciennes accompagnées de danses tribales.

Un soir, alors que le vague à l'âme rendait Aphélie rêveuse, un trappeur transeuropéen reconnaissable à ses vêtements de peau voulut lui offrir un verre, mais elle le rembarra sèchement. Les Inuits respectaient sa solitude et un imbécile de sa compagnie venait jouer les beaux gosses ? Elle ne le supportait pas.

— Il y a erreur, protesta cet homme âgé d'une cinquantaine d'années. Je ne cherche pas à vous draguer. Je voulais simplement vous parler d'Emma Fort que j'ai rencontrée dans cette même station voici quelques semaines. Vous savez pourquoi nous nous sommes parlé ? C'est même elle qui m'a abordé la première quand elle a vu ça. Depuis je la porte sous mes vêtements mais ce soir-là, sans que j'y fasse attention, elle était visible. On appelle ça une incuse.

Toujours sur ses gardes Aphélie y porta un regard maussade, haussa les épaules :

— Une médaille quoi.

— Oui mais sans revers et gravée en creux. Et ce soir-là elle était du bon côté.

D'abord elle ne vit que des capitales SIC sur la première ligne, OPHIV en dessous.

— Moi aussi ça m’a intrigué. C’est une amulette que de l’autre côté de la banquise de Baffin, les Esquimaux reproduisent à des centaines d’exemplaires parce que, disent-ils, elle porte bonheur.

Elle s’approcha de l’homme craignant qu’il n’en profite pour refermer ses bras sur elle. Il empestait la bière et aussi un alcool parfumé avec un arôme artificiel qu’on appelait gin. Elle lut Space Interventional Center pour SIC, mais en dessous il n’y avait que des capitales, OPHIV.

— C’est un U ou un V ?

— Ici un V mais certaines ont un U.

— Pourquoi la portez-vous ?

— Pour faire plaisir à une femme qui avait peur que je sois en péril. Je n’y attache qu’une valeur sentimentale. Emma Fort voulait me l’acheter mais je ne veux pas m’en séparer. Ce qui l’a aussi intéressée, c’est ceci.

Il frotta de son pouce une sorte de pointe aiguë très fine.

— Ça m’agace. C’est très dur et ça me blesse parfois. J’ai en vain tenté de la limer et ici à Nugssuaq je suis allé dans un atelier d’alésage. Ils ont tout essayé. Ils n’ont pu effacer cette pointe et ils ignorent de quel alliage il s’agit. Une chance que, je sois dans cette compagnie parce que chez nous ou en face, chez les Panaméricains, on m’aurait déjà accusé de posséder un objet suspect. Cette incuse est d’origine, je suppose, alors que les autres sont des copies. Il faudrait que je retourne demander à mon amie où elle l’a acquise, mais c’est à trois mille kilomètres d’ici vers l’ouest.

— Emma a voulu vous l’acheter mais a dû aussi vous demander où vous vous l’étiez procurée.

— Je le lui ai dit et vous savez ce qu’elle m’a répondu ?

Il souriait, certain qu’elle ne trouverait pas.

— Que justement elle voulait se rendre dans ce coin-là.

— Elle savait ce que signifiaient ces mots portés en creux ?

— Elle m’en a donné l’impression, mais je ne lui ai rien demandé.

— Je vais aussi me diriger vers l’ouest. J’irai donner de vos nouvelles à votre amie.

— Elle s’appelle Lucia Bruggy, est métisse d’Inuit. Elle tient un bordel dans une station de la ligne du Hudson-Alaska, Graves Station. C’est pas très grand mais attention, c’est bourré de ces sales gueules d’Aiguilleurs. Je n’en ai jamais tant vu que dans le coin sans savoir ce qu’ils y font. On dirait qu’ils surveillent toute la région. Quand je dis

région c'est un ou deux millions de kilomètres carrés. On dirait qu'ils attendent un soulèvement général, ou je ne sais quoi tant ils sont nerveux. J'ai prévenu votre copine Emma qu'elle risquait gros à s'y rendre sans passeport. Moi j'ai failli être coincé et sans Lucia je ne serais pas ici. Un train-pénitencier rempli à craquer de condamnés ne cesse d'aller et venir du nord au sud et de l'est à l'ouest. Des gens qui souvent ne savent pas pourquoi ils ont été condamnés. Ni des bandits ni des criminels. Là-bas les Inuits ou les Esquimaux, comme vous voulez, sont terrorisés. Ils fuient les stations, s'éloignent des rails autant que possible.

À cet instant Vadso la rejoignit. La météo annonçait une accalmie durable.

— Demain ça sera bon.

— Je vous présente...

— Jimmy, ça suffira. Partez avant le jour car plus tard ce sera la ruée.

— Jimmy a déjà rencontré Emma Fort et il sait où elle désirait se rendre. Trois mille kilomètres à l'ouest. Regardez sa médaille Vadso.

— Ça peut représenter jusqu'à soixante jours de traîneau à chiens, dit Jimmy. Ça sera très dur.

— Pour prendre le train c'est irréalisable ?

— Il y a des combines. Les rapides et les express sont très surveillés et les hôtesses sont toutes au service des Aiguilleurs. Dans les omnibus il n'y a pas d'hôtesses mais il peut y avoir des Aiguilleurs. L'ennui c'est qu'on attire vite l'attention avec un billet pour une trop grande distance. Ce qu'il faut faire c'est trouver une grande station et courir les agences de voyages qui sont privées. Vous demandez un billet de A à B puis vous allez ailleurs demander un billet de B à C. Avec votre ami vous pouvez vous arranger pour revenir à la même agence mais pas le même jour. Il n'y en a pas plus de quatre ou cinq. Ou alors il faudrait descendre très au sud, dans une immense station, et prendre le Faisceau 100 qui relie la Patagonie au pôle. Enfin c'est ce qu'ils disent, car il ne va pas au-delà de Parry Station, un terminus pouilleux. Quand le convoi peut l'atteindre. Les glaces se disloquent sans cesse par là-haut. Le mieux c'est l'omnibus mais sans vouloir faire vite. Ne pas se faire remarquer par le même contrôleur qui sera surpris que vous ayez un billet de A à B et ensuite un billet de C à D par exemple. Ils sont physionomistes. Ne pas accomplir ces trajets avec le même convoi d'autant plus que les omnibus sont fréquents. Il y a même des navettes ininterrompues entre certains centres industriels, miniers ou exploitations de bois sub-glaciaires. On dégèle les troncs

sur place, on les purge de leur eau, on en fait de la sciure et on recompose du bois.

Ils burent quelques verres ensemble puis Jimmy déclara qu'il allait se coucher. Lui aussi le lendemain devait partir mais vers le sud. Aphélie, après son départ s'étonna que Vadso aille discuter avec l'un des barmen, Lapon lui aussi. Il revint s'asseoir, l'air serein.

— Il a rencontré Emma Fort, dit-il. Mais le malheur c'est que personne ne le connaît dans ce bar et dans toute la station. Il a l'air d'un trappeur mais on ne sait où il vend ses peaux.

— Son incuse, son adresse de Graves Station et cette Lucia Bruggy qui tient un bordel, tout serait faux ?

— Certainement pas, mais il est peut-être payé pour s'intéresser à des gens comme Emma ou comme nous, et les diriger vers un certain endroit. Je voudrais rencontrer d'autres Inuits qui portent la même amulette. Mais je me méfierai encore.

— Soixante jours tout de même, soupira Aphélie. Au mieux, Peut-être quatre-vingts.

— Faiblissez-vous ? Petit coup de mélancolie ?

— Si je savais seulement ce qui donne à Emma Fort cette énergie phénoménale.

CHAPITRE XXV

Parfois Aphélie se demandait si Vadso connaissait certains secrets dont elle n'avait aucune idée. Ce fut lui qui retrouva cette famille de Lapons instructeurs en élevage de rennes, non loin d'une station ferroviaire de la Panaméricaine. Il eut beau lui expliquer que ces gens-là étaient les cousins d'une autre famille vivant en Transeuropéenne elle restait perplexe.

Pourtant ce fut dans le wagon confortable de ces Kolfest qu'elle oublia la fatigue de quinze jours de traîneau à chiens à travers la baie et la terre de Baffin, et mille kilomètres d'inlandsis. Les chiens étaient à bout, deux étaient morts et désormais on n'en trouverait que chez les Esquimaux mais, comme l'expliquait le couple d'instructeurs lapons, les tribus vivaient à bonne distance des centres ferroviaires et même des simples voies uniques.

— Les Aiguilleurs qui dirigent cet immense territoire de plusieurs millions de kilomètres carrés, entre la banquise de Baffin et la banquise Pacifique, ont entrepris une campagne de vaccination. Il y a eu quelques accidents mortels et les Inuits pensent qu'on veut les éliminer en leur inoculant des maladies à effet retard.

— Le croyez-vous vraiment ?

— Nous-mêmes avons été vaccinés, dit Horr Kolfest, au début de cette campagne de prévention. Les Aiguilleurs offrent pourtant des primes sous forme de nourriture et de vêtements. Nous nous demandons cependant s'ils n'inoculent pas des isotopes radioactifs aux Inuits, pour pouvoir savoir à tout moment où se trouvent les tribus. Cette campagne est un échec avec seulement sept à huit pour cent de la population vaccinée. Mais il n'y a pas que les Esquimaux et les Lapons concernés. Toutes les populations le sont. Autour de la baie d'Hudson vous rencontrerez de grands groupes d'anciens Américains du Nord et d'Européens.

Les Kolfest n'avaient jamais entendu parler d'une femme transeuropéenne se déplaçant avec un attelage à chiens.

— Elle ne doit faire étape que dans des tribus inuits, mais dans ce cas elle dispose d'une sorte de laissez-passer.

— Peut-être une médaille. Une incuse de ce modèle ? demanda Aphélie, dessinant sur la table avec un reste de thé la médaille de

Jimmy de Nugssuaq.

— Vous savez les Inuits comme nous-mêmes portent de nombreuses amulettes. Mais je n'ai jamais eu l'occasion de voir celle-ci. Vous savez ce que ça signifie ?

— Ces inscriptions concernent une très vieille installation de jadis. Une base où des appareils venus de l'espace se posaient. OPHIV signifie Ophiuchus IV. Selon la légende les hommes auraient découvert, quelque part dans l'infini, une terre habitable. Et depuis la Grande Panique certains recherchent éperdument le moyen de partir là-bas.

— Chez nous on appelle la Grande Panique, la Nuit Brutale.

— Vadso ne me l'a jamais dit, fit Aphélie ironique.

— Je croyais, répondit tranquillement le Lapon.

— Nous avons entendu cette histoire et par ici les Esquimaux ont des tissages qui paraît-il rappellent cette légende. Je n'en ai vu qu'une fois, dit l'épouse de Horr, car depuis quelques années il est interdit d'en posséder et encore moins d'en porter. Mais les Inuits continuent d'en tisser et de s'en vêtir les jours de fête.

— C'est toute la banquise de la baie d'Hudson qui est la plus marquée par ces légendes, continua son mari. Les Aiguilleurs voudraient bien la quadriller de voies ferrées mais les travaux seraient gigantesques. Plus d'un million de kilomètres carrés de banquise. Les Inuits cultivent les mémoires anciennes. La Nuit Brutale ou la Grande Panique a été pour eux une renaissance, un sursaut alors qu'ils allaient disparaître, se fondre dans un métissage en perdant toutes leurs coutumes. La nuit perpétuelle, les glaces les ont réveillés et longtemps ils sont restés les uniques survivants de ces immensités. La conquête des rails n'a que cent et quelques années. Peut-être pas. Les Inuits se sont multipliés mais malgré leur nombre élevé n'ont pas essayé de s'opposer à la progression des voies ferrées. Du coup leur nombre diminue à nouveau et ils vivent en dehors de tout contact avec les autres communautés, à quelques exceptions près.

— Les Ayukalu par exemple, murmura Sank sa femme. Ils vivent un peu partout, mais surtout dans la région de Salt Station et d'Harriport Station.

— Il n'y a que dans cette tribu que votre amie aurait pu trouver de l'aide, acheter des chiens.

— Ce sont eux qui tissent ces étoffes aux dessins bizarres qui inquiètent si fort les Aiguilleurs. Ils ont accepté de se laisser vacciner. Ceux qui vivent en bordure de la banquise d'Hudson sont sédentarisés.

Même si on leur a inoculé un isotope ça ne sert à rien.

— Ils vivent à leur façon ou bien dépendent du rail ?

— Ils gardent leurs coutumes, leurs igloos, leurs traîneaux à chiens mais se trouvent à peu de distance d'un terminal ferroviaire, un comptoir en fait, où ils peuvent échanger leurs fourrures, leurs poissons et leur viande contre des outils, de la nourriture.

— Emma Fort aurait pu séjourner chez eux sans crainte ?

— Ils sont très fiers et ne trahiraient jamais quelqu'un en visite chez eux. Non, le seul mystère c'est comment aurait-elle pu être admise dans la tribu. Nous-mêmes n'aurions aucune chance. Pour les Ayukalu nous fréquentons trop les Hommes du Chaud.

— Y a-t-il des Roux dans cette région ?

— Quelques tribus isolées mais qui n'ont jamais approché les stations ferroviaires. Elles ont des contacts avec les Inuits, chassent les phoques ou le poisson.

Les Lapons étaient autorisés par les Aiguilleurs à utiliser des traîneaux tirés par des rennes, mais les chiens étaient interdits. Les rennes attelés ne permettaient pas de très lointaines courses contrairement aux chiens, mais ils pouvaient tirer des charges très lourdes.

— Tant que les Aiguilleurs ne parviendront pas à obtenir des crédits pour étendre les réseaux secondaires nous serons tranquilles, mais si par hasard ils multiplient les voies nous aurons du mal à rester dans le coin.

Pour atteindre cette tribu des Ayukalu il leur faudrait traverser la banquise Hudson, parcourir plus de mille kilomètres, une dizaine de jours avec les chiens et sans espérer se laisser porter par le traîneau. Les bêtes étaient fatiguées et deux manquaient terriblement.

— Je ne vous conseille pas de prendre le train, dit Horr Kolfest. Sans marqueurs isotopiques, vous seriez vite repérés.

— Êtes-vous vraiment certain qu'ils vous en ont inoculé ?

— Nous n'en sommes pas certains à cent pour cent, mais des amis ont été si facilement repérés que nous nous posons des questions.

— Nous allons peiner dix à douze jours pour trouver une tribu d'Inuits qui refusera tout contact ? demanda Aphélie.

Ce fut le lendemain que la jeune femme lapone prit le risque de leur montrer une de ces fameuses étoffes aux symboles troublants. Aphélie les trouva proches par leurs motifs de ceux qu'elle possédait.

Détaillant une superbe couverture elle fut attirée par un minuscule

dessin brodé en noir et rouge, perdu dans la richesse des motifs. Ces derniers très naïfs représentaient une navette spatiale sous l'aspect d'un oiseau au corps allongé en forme de fusée ou de missile.

— Auriez-vous une loupe puissante ? demanda-t-elle.

— J'ai un compte-fils, dit la jeune femme. Je m'en sers pour étudier chez les bœufs rennes la densité de la fourrure pour nos sélections.

Aphélie examina ce point de deux millimètres de côté, appela Vadso :

— N'est-ce pas curieux ?

Son compagnon de voyage hocha la tête, seul signe apparent de sa surprise.

— Ce Jimmy n'était donc pas un imposteur avec son incuse ?

— C'est exactement la médaille qu'il portait autour de son cou.

— En fait ce n'était pas une médaille à l'origine, mais une sorte d'estampille indiquant l'origine d'un véhicule de l'espace très certainement. Peut-être a-t-il été arraché à une épave sidérale et reproduit à des milliers d'images, sur les tissus... Mais si la médaille de Jimmy était authentique, faite d'un alliage inconnu sur Terre, impossible à usiner dans les conditions de la métallurgie actuelle ?

— Vous pensez que cette reproduction pourrait nous servir de passeport chez les Ayukalu ?

CHAPITRE XXVI

Le comptoir de l'endroit, Bound Station, quatre wagons abrités sous une verrière, était bordé d'une muraille de glace protectrice contre les congères qui roulaient sur la banquise Hudson. Une vapeur s'élevait droit dans le ciel grisâtre, due à l'évaporation de la glace sur les vitres. Les igloos des Inuits Ayukalu se tenaient à bonne distance, regroupés en un cercle parfait. Depuis cette hauteur à la bordure de l'inlandsis, Vadso observait l'ensemble dans le double objectif de ses jumelles. Il riait silencieusement et la jeune femme lui demanda pourquoi, en ajustant le filtre de sa cagoule rigide pour que sa voix soit audible.

— Les Esquimaux sont malins. Leur village est construit de telle façon qu'on peut l'aborder par une sorte de rue protégée de murs qui peuvent être pris pour des congères, mais qui ont été construits pour mettre les habitants hors de vue des Hommes du Chaud. Ceux-ci ont élevé une sorte de mirador sur la droite de la station, mais les murs ont du coup pris un mètre de plus. Et les Aiguilleurs ne peuvent hausser leur mirador sans risques. Nous attendrons la nuit pour nous risquer là-bas. Mais je suis certain que les Ayukalu ont déjà soupçonné la présence de notre attelage. Je vois des chiens couchés qui pointent tous leurs museaux dans cette direction et dressent leurs oreilles.

À six heures du soir la nuit était profonde et seule la verrière de Bound Station formait une flaque de lumière. Vadso pensait que les Aiguilleurs possédaient des optiques à infrarouge, mais pourquoi se seraient-ils méfiés de cette tribu qui acceptait de vivre dans leur voisinage, se laissait vacciner et commerçait avec eux.

Dans ce couloir bordé de hauts murs, ils étaient attendus par un groupe de six à sept Esquimaux. Le Lapon avait reproduit sur une palette de bois de renne une médaille incuse avec les mêmes mots. Les Inuits s'éclairaient de lampes à huile de phoque. Ils étaient silencieux tandis que l'incuse passait de main en main.

— Nous cherchons une Femme du Chaud qui voyage avec des chiens. Elle s'appelle Emma Fort.

Un Inuit leva la lampe pour examiner le visage d'Aphélie à travers sa cagoule. Durant quelques secondes la jeune fille l'ôta pour éviter les reflets sur la visière transparente.

Derrière eux les chiens s'étaient couchés mais restaient vigilants, prêts à se battre avec ceux qu'ils flairaient dans le village.

— Nous ne savons pas, dit l'Inuit, qui leur rendit l'incuse. Nous ne connaissons pas la femme dont vous nous parlez.

Aphélie fut soudain prise d'un désespoir immense et se mit à pleurer. Depuis des semaines elle bridait ses émotions mais parvenue à la limite de sa résistance physique et morale, elle ne pouvait plus se contenir. Elle recula, s'assit à côté du chien de tête et le caressa. Ce grand seigneur animal restait digne, toujours sur ses gardes, mais la caresse de cette main gantée le faisait frémir de plaisir.

Vadso connaissait suffisamment les sentiments secrets des Lapons et de leurs cousins inuits pour se risquer à jouer sur la corde sensible. Il murmura qu'ils étaient confus de les avoir dérangés et qu'ils allaient s'en aller. Ils construiraient un igloo à l'écart et au jour disparaîtraient. C'est alors que le seul Ayukalu qui avait parlé jusqu'à présent dit qu'il y avait à côté un igloo pour les visiteurs, vide pour l'instant, et qu'ils pouvaient y dormir pour cette, nuit. Lorsque Aphélie l'apprit de la bouche de son compagnon elle resta toujours abattue.

— Nous ne la trouverons plus, dit-elle. Nous repartirons demain pour la Transeuropéenne. Il y a plus de deux mois que nous voyageons, il faut en finir.

Il l'aida à se relever, fit signe aux chiens de ne pas bouger. Soutenant Aphélie, il gagna l'igloo qu'on leur attribuait et déjà des femmes venaient d'y apporter des lampes à huile et de la viande de phoque. Le même Inuit dit que les chiens étrangers pouvaient dormir devant l'igloo, à condition d'être attachés. Il allait leur faire porter du poisson.

Les quatre lampes réchauffaient l'intérieur de l'abri et Aphélie put ôter sa cagoule et ouvrir sa combinaison.

— Emma Fort n'est jamais venue par ici.

Vadso ouvrait les sacs, en retirait les ustensiles de cuisine, du thé et du malt. Il prépara une boisson chaude, y ajouta un peu de vodka, la fit boire à Aphélie.

Il prit un paquet de thé, un de malt, une gourde d'alcool, une boîte de farine de blé, une autre de pois secs, de la farine de soja.

— Je reviens.

Son absence dura plus d'une heure et elle avait préparé son sac de couchage dans un des alvéoles que d'autres dormeurs avaient creusé précédemment et qui permettait au corps de se lover confortablement dans la glace. Son sac de couchage pouvait résister à un moins cent

réel, au cas où elle aurait dû coucher hors d'un abri et en pleine tempête. C'est alors, en approchant une lampe de sa couche, elle voulait étudier une carte de la région ainsi qu'un recueil d'*Instructions Ferroviaires*, qu'elle releva, gravé en lettres aussi grandes que sa main : « Emma Fort. 17-11-2235 ».

Vadso la trouva à genoux caressant le mur arrondi de l'igloo en sanglotant.

— Ne soyez pas malheureuse. Je sais qu'Emma Fort est passée ici. Le plus vieux des Ayukalu, Indeer me l'a confirmé. Ils ont acquis la certitude que nous sommes sincères.

— Regardez, dit-elle.

Il n'avait pas vu les deux noms gravés dans l'arrondi de l'igloo et eut un petit rire confus.

— Le vieux Indeer nous parlera demain. Il veut que toute la tribu soit d'accord avant et il m'a dit que la nuit portait conseil.

— Ça ne fait même pas quinze jours qu'elle est passée ici.

— Elle avait besoin de chiens. Elle a échangé les siens contre d'autres plus en forme. Elle a aussi largement payé la différence. Mais le vieillard ne m'en a pas dit plus.

Elle n'avait pas mangé, n'avait songé qu'à se coucher. Il lui prépara de la purée de pois secs avec du lard. Lui mangea le phoque pour ne pas offenser leurs hôtes.

— Je suis navrée pour ma crise de larmes de tout à l'heure, dit Aphélie, mais j'étais à bout de nerfs.

— Je pensais aussi que si les Ayukalu ne pouvaient rien pour nous, il faudrait qu'on retourne au pays. Je pensais que cette femme brisait sa piste, l'enterrait pour qu'on la laisse tranquille.

— Est-elle en forme ?

— Il paraît qu'elle est très fatiguée, n'a passé que trois jours ici avant de se lancer à travers la banquise Hudson. Je crois que cette tribu en sait plus long que tous les gens rencontrés jusqu'ici, sur les sources des nombreuses légendes qui courent. Indeer qui doit avoir entre soixante-dix et quatre-vingts ans m'a laissé comprendre qu'il vivait dans le coin bien avant l'arrivée des Aiguilleurs et des trains. Il était un adolescent et il a vu certaines choses magiques. Mais il ne parlera que si la tribu le veut.

CHAPITRE XXVII

Toute la tribu Ayukalu, enfants, femmes et hommes occupaient le grand igloo communautaire, celui des fêtes et des deuils. Indeer racontait :

— Jadis nous autres, les enfants de la glace, nous comptons les années grâce à la Lune, mais je n'ai jamais connu ce temps-là. Cependant j'ai connu les temps de la magie et des miracles. Lorsque les hommes du rail crurent nous éblouir avec leurs machines et leurs trains, nous avons trouvé que ce n'était pas vraiment de la magie. La magie venait du ciel. Deux traits obliques si lumineux qu'ils éblouissaient, permettaient à ceux que nous prenions pour des dieux de rejoindre notre terre glacée. Nous ne comptons plus le temps avec des lunes, mais au jour d'aujourd'hui je crois que je pourrais compter plus de mille lunes.

Aphélie avait appris de son père que jadis il y avait treize lunes dans une année. Indeer avait donc quatre-vingts ans au moins.

— Lorsque tout s'est arrêté, je devais avoir près de deux cents lunes. Mon père et mon grand-père me racontaient que les premiers qui arrivèrent du ciel dans des machines de feu apportaient la paix et l'amitié. Ils venaient aider les peuples qui ne pouvaient s'habituer au froid et à la demi-nuit. Ils ne restaient que quelque temps dans la tribu des envoyés d'ailleurs, se répandaient sur la Terre. Ils demandaient qu'on leur apprenne à atteler les chiens, à les conduire et ils nous remerciaient généreusement. Le grand-père de mon grand-père aurait dit que jamais des hommes blancs n'avaient été aussi bons. C'étaient des amis. Ils apportaient avec eux des appareils et des objets magiques. Ils savaient que par ailleurs ceux qui avaient tant souffert de la peur, du froid et de la nuit commençaient de créer des rails et des trains et ils venaient les aider. Ils se désolaient de ne pas avoir pu le faire avant, mais pendant des centaines de lunes ils avaient échoué. Donc la plupart s'en allaient rejoindre leurs frères pour les aider, mais beaucoup restaient dans les villages pour maintenir la magie. Ils arrivaient entre Salt Station et Port-Harri Station. Enfant j'allais encore voir les rails de feu lorsqu'ils s'allumaient. Donc j'avais deux cents lunes lorsque les Autres arrivèrent et très vite ce fut la guerre. Ils étaient identiques, mais les nouveaux venus détestaient les premiers. Mon grand-père mourut à cause de l'un d'eux qui le frappa,

prétendant qu'il était un animal et non un Inuit. Mon père tua le meurtrier de son père et la tribu dut s'éloigner, se cacher sur la banquise Hudson. Nos amis, les premiers arrivés essayèrent de combattre les nouveaux venus mais ils durent aussi s'exiler et les Mauvais continuèrent d'arriver chaque lune.

Il dit encore que les Ayukalu restèrent quatre cents lunes sans essayer d'approcher ces Maudits. Jusqu'au jour où ils découvrirent qu'ils construisaient des rails en travers du pays, de la banquise et un peu dans tous les sens, si bien qu'ils se retrouveraient coincés entre ces voies ferrées qui s'entrecroisaient. Un petit nombre est allé s'installer un temps auprès d'une station. Ils ont construit des igloos, élevé des rennes, chassé les ovibos. Les Hommes du Chaud, on ne disait pas encore les Aiguilleurs, leur achetèrent de la viande et du poisson, et c'est ainsi que nous avons fini par revenir vers ces gens-là.

De jeunes garçons apportèrent des outres en peau de veau marin remplies de bière, et commencèrent d'en verser dans les écuelles que chacun avait sur lui.

— Sans cesse ces hommes-là nous demandaient si nous savions ce qu'étaient devenus les vaincus, ceux qui avaient cédé la place. Ils n'étaient pas très inquiets mais auraient aimé les retrouver certainement pour les exterminer tous. Maintenant ce que je vais raconter beaucoup d'autres pourraient le faire, car il n'y a qu'un peu plus de trois cents lunes que c'est arrivé. L'endroit où naissaient les rails de feu qui montaient vers la croûte du ciel explosa un jour. Juste comme un de ces traîneaux arrivait, rempli de gens. Tout fut détruit et il n'en resta plus rien qu'un feu qui continua de brûler pendant encore deux cents lunes. Nous montions sur les hauteurs de l'inlandsis pour le regarder. Les Hommes du Chaud furent si furieux qu'ils firent venir des centaines de wagons remplis de soldats du Sud. Je n'en ai jamais tant vu et ces soldats-là s'en allaient dans toutes les directions. Ils vinrent aussi fouiller nos igloos mais depuis toujours nous nous méfions, et savions que tôt ou tard ils ne pourraient plus dissimuler leur véritable nature sous des sourires et des paroles aimables. Ils n'ont rien trouvé. Ils pensaient que nous avions gardé de l'amitié pour les autres, les Vaincus et que nous leur rendions visite. Ils surveillaient nos expéditions de chasse, essayaient de savoir quelle direction nous prenions. Nous avons découvert qu'ils utilisaient des traîneaux à moteur pour nous pister. C'était la première fois qu'ils s'en servaient en dépit de leur loi qui l'interdit et même, pour agir avec encore plus de ruse, ils apprirent à conduire des attelages de chiens. Nous nous sommes bien amusés et ici nous sommes encore une bonne dizaine à nous souvenir.

Ils riaient, se claquaient sur les cuisses, racontaient tous à la fois

comment ils égarèrent les Aiguilleurs dans les pires endroits, là où la glace des banquises manquait de solidité sur certains lacs. Des sources chaudes la rendaient excessivement fragile. Alors un seul Inuit s'aventurait dessus avec précaution tirant derrière lui un système qui laissait les mêmes traces que plusieurs traîneaux et aussi les empreintes de griffes de chien. Plusieurs traîneaux et chenillettes disparurent ainsi dans les eaux profondes de ces lacs. Pendant quelque temps les Aiguilleurs préférèrent abandonner leurs recherches.

— Nous Ayukalu sommes la plus belle tribu Inuit, mais il y en avait d'autres tout aussi prospères et fières. Nos coutumes sont douces mais ce n'est pas toujours le cas. Des tribus excluent de leur sein ceux qui mettent la communauté en péril. Certains se rassemblent et deviennent des traîne-banquise et des brigands. Une de ces bandes vendit aux Aiguilleurs le secret de l'emplacement d'un village des vaincus. Ils vivaient paisiblement en bordure d'un lac, Baker Lake qui lui aussi ne gelait qu'en partie. Ils s'étaient bien organisés, avaient construit de belles maisons grâce aux pierres trouvées dans le fond de l'eau. Ils produisaient de quoi s'éclairer et se chauffer par la magie d'une chute d'eau. Autour de ce lac la température était plus douce que partout ailleurs. Les Aiguilleurs les ont surpris avec leurs traîneaux à moteur, les ont tous tués, ont fait disparaître leur village.

Indeer désigna les autres vieux de la tribu :

— N'étaient-ce pas nos amis ?

— Depuis toujours, depuis quatre générations.

— Les Aiguilleurs pensaient avoir fait disparaître tous leurs ennemis mais dix lunes plus tard, alors qu'ils essayaient de reconstruire la source des rails lumineux de Port-Harri Station, une nouvelle explosion détruisit le chantier. Mais le feu s'arrêta au bout de quelques lunes, ne brûla pas autant que la première fois. Nous nous réjouîmes de savoir que quelques-uns de nos amis survivaient et avaient pu en moins de dix lunes porter un coup terrible aux Aiguilleurs. Ceux-ci enragèrent en vain et ne les trouvèrent pas. Et encore aujourd'hui ils ne les ont pas trouvés. Tous les Inuits ont fait la chasse à ces bandes d'exclus et les ont détruites, mais désormais on y regarde à deux fois avant de chasser quelqu'un d'une tribu. Il faut un motif très grave, car si on le décide pour peu de chose, on fabrique des révoltés et des vindicatifs.

Indeer se tourna vers Aphélie et Vadso qui avaient écouté son récit avec émotion.

— Cette femme qui vous précède a dû rejoindre quelque part nos amis secrets. C'était ce qu'elle désirait le plus au monde. Elle disposait d'un talisman qui prouvait qu'elle faisait bien partie de leur tribu.

Nous n'avons aucune raison de nous méfier de vous car nous savons qui vous êtes, mais avez-vous un tel talisman.

La jeune fille regarda son compagnon de route. Ensemble ils secouèrent la tête.

— Alors nous ne pouvons rien pour vous, dit Indeer. Même si nous savions où sont ces gens-là nous ne pourrions vous y conduire. Mais nous ne savons rien.

— Ce que je peux vous dire, fit alors Aphélie, c'est que je suis ici au nom d'une personne qui m'est chère. Il y a des mois que je voyage avec Vadso mon merveilleux ami. Celui qui m'attend loin d'ici s'appelle Lienty Ragus et...

Elle s'interrompit, effrayée par le silence pesant et les regards fixes de tous les assistants.

CHAPITRE XXVIII

Leur attente n'avait duré que trois jours, passée à l'intérieur de l'igloo, en ne sortant que la nuit. Le comptoir de Bound Station donnait des inquiétudes aux Inuits qui avaient relevé des signes d'une grande agitation. Lorsque les femmes étaient allées acheter du thé, du malt et du lard, le gérant leur avait paru trop aimable, trop empressé, mais elles avaient remarqué que des visages inconnus apparaissaient derrière les carreaux des wagons d'habitation. Ce fut Aphélie qui dans la nuit fut intriguée par une faible lueur rouge, tout en haut du mirador de surveillance. Elle se souvenait d'avoir aperçu les mêmes lueurs dans certaines stations de la Transeuropéenne.

— Je pense, confia-t-elle à Vadso, qu'ils effectuent un comptage de la population esquimau à l'infrarouge.

— Mais les isotopes ?

— C'est un système efficace pour suivre les déplacements d'un individu ou d'un groupe, mais qui ne peut faire le décompte des habitants d'un village.

— Ce compteur à l'infrarouge n'était certainement pas en place avant notre arrivée. Aurions-nous été trahis ? Je me porte garant de tous les Lapons rencontrés, aussi bien en bordure de la banquise que chez les Kolfest.

— Je pense à Jimmy de Nugssuaq.

— Il ne savait pas que nous viendrions ici à Bound Station. Il pensait au contraire que nous irions à des milliers de kilomètres dans l'Ouest, du côté de Graves Station, mais il a prévenu les Aiguilleurs, et ces derniers surveillent désormais tous ceux qui auraient pu être un jour en contact avec ces premiers venus d'Ophiuchus IV. Devons-nous les appeler des Ophiuchiens pour les différencier des Aiguilleurs ? Ces derniers ne proviennent-ils pas aussi de cette Terre que vous situez au-delà de la croûte du ciel ?

— Jimmy le trappeur m'a montré son incuse et je l'ai tenue entre mes mains. Nous étions dans un bar et je ne portais pas de gants. La chaleur de mes doigts s'est communiquée à cette médaille qui n'était peut-être qu'un enregistreur de mon rayonnement calorique. Je ne suis pas très ferrée en physique, mais je sais que chacun de nous émet sa chaleur sur une fréquence donnée. Longtemps on a cru qu'une même

fréquence concernait chaque être vivant, mais il est possible que la science actuelle réussisse à distinguer des fréquences différentes pour chacun d'entre nous. Il faudrait disposer d'un appareil très sophistiqué dont je n'ai jamais entendu parler.

— Je n'y comprends rien, avoua Vadso, mais je suppose que c'est comme pour les sons et les odeurs. Lakely et moi savons reconnaître à leur odeur chacune des nombreuses bêtes du troupeau d'Emma Fort. Et Lakely est encore plus douée que moi. Ce serait la même chose pour notre chaleur ?

— Oui, mais lorsque je quitte cet igloo je porte ma cagoule, ma combinaison, et mon rayonnement est refoulé par la matière isothermique de ce vêtement. Je ne pense pas qu'ils nous aient encore repérés mais il faut tout de même avertir Indeer.

— Moi je n'ai pas touché la médaille en question. Ce Jimmy n'a pas daigné me la montrer, pensant qu'un Lapon ne pouvait être qu'un analphabète, ce qui sous-entend un mépris certain pour des gens comme moi. Je peux donc aller et venir sans risque ?

— Espérons-le. Faisons ainsi puisqu'il est possible que mon rayonnement calorique soit enregistré.

Indeer, que Vadso alla trouver, ne comprenait pas plus que lui cette histoire d'infrarouge, mais comme il se méfiait de la science des Aiguilleurs il estima que le couple pouvait être effectivement repéré.

— Ce sont des démons qui mettent toutes leurs connaissances au service du mal et de leur ambition de pouvoir. Nous allons vous évacuer cette nuit vers un igloo en pleine banquise où nous allons souvent pêcher. Il est construit à l'emplacement d'un puits à poissons. Vous y attendrez que nos amis secrets donnent leur accord.

Vadso, pour la première fois, rompit ces traditions de discrétion qui voulaient qu'on ne pose aucune question trop précise, alors que son interlocuteur cherchait à mesurer ses réponses.

— Dès que mon amie a prononcé ce nom de Lienty Ragus vous avez changé d'attitude. Vous êtes restés comme assommés avant de vous réjouir modestement mais visiblement.

Indeer sourit finement :

— Tout en haut de la pyramide de l'impatience sont les Blancs, puis en dessous les Lapons et en bas les Inuits qui peuvent attendre, sans se fâcher, une explication durant des années. Nous allons vous guider vers cet igloo de pêche où vous serez tranquilles. Même avec leurs traîneaux à moteur les Aiguilleurs ne s'y risqueraient pas car il faut connaître les passages solides. Au centre de la banquise Hudson la

glace devient très fragile à cause de courants chauds.

Leurs chiens s'étaient reposés depuis leur arrivée et Indeer leur en avait vendu deux pour remplacer ceux qui étaient morts. C'étaient des chiens différents de ceux élevés sur l'inlandsis groenlandais et ils s'intégrèrent difficilement dans la meute. Il y eut quelques morsures, quelques hurlements mais Vadso s'approcha du chef de tête et lui parla longuement. L'animal assis, droit et impérial, l'écoutait en clignant parfois des yeux. Aphélie vit naître une flamme de compréhension dans son regard bleu.

Ils glissèrent presque toute la nuit sur la banquise effectuant des détours fréquents. Un traîneau monté par deux jeunes gens les guidait. À plusieurs reprises la jeune fille crut entendre craquer la banquise sur les côtes, et à travers son filtre de cagoule lui parvinrent d'étranges odeurs.

Elle retrouva ces odeurs lorsqu'elle se pencha sur le puits de pêche à l'intérieur de l'igloo isolé. Deux mètres plus bas clapotait une eau sombre d'où montaient ces relents de poisson, et de substances inconnues, fermentant dans les profondeurs. Faute de lumière les plantes aquatiques se rapprochaient de la surface de la banquise, pour capter le jour crépusculaire qui désormais était le lot des Terriens.

— Ici bonnes pêches, dit l'un des Inuits. Tout le matériel est là. Nous devons rentrer à Bound Station. Les isotopes nous trahissent.

Du poisson congelé attendait dans un coin et ils en chargèrent le traîneau. Le lendemain les femmes iraient le proposer au comptoir des Aiguilleurs, en certifiant qu'il avait été pêché durant la nuit.

— Ils prévoient tout, fit Aphélie admirative. Et de longue date. Toujours en prévision de circonstances inattendues. Nous sommes une de ces circonstances et les Aiguilleurs, avec leur science ne peuvent rien contre ces gens-là.

Du puits montait sans cesse un bruit de clapot et lui rappelait qu'en dessous d'elle l'ancienne baie d'Hudson existait toujours, avec une profondeur d'eau qu'elle préférerait ignorer, mais qui peut-être dépassait les cent ou deux cents mètres.

L'odeur du malt la réveilla. Elle aurait souhaité boire un véritable café comme on en trouvait à Grand Star Station à un prix prohibitif. Mais parfois elle cédait à la tentation et son père en achetait pour les fêtes. Il était cultivé sous serres dans des conditions de chaleur, d'humidité onéreuses, et avec un rendement si faible qu'une seule tasse représentait le salaire journalier d'un ouvrier.

Par chance ils avaient toujours du lait de renne congelé sous forme de petits cubes.

— Je ne pensais pas dormir, avoua-t-elle. Je suis restée des heures à écouter l'eau en dessous.

— Il aurait fallu boucher le puits, dit Vadso, mais les Inuits préfèrent le laisser ouvert. Les poissons sont attirés par la différence de température, l'igloo enfermant un air plus chaud.

— Allons-nous retrouver Emma Fort, irons-nous chez ces Ophiuchusiens qu'Indeer appelle ses amis ?

— Vous avez hâte de revenir auprès de votre ami ?

— Je crains qu'on ne s'étonne de ma longue absence, que la Sécurité ne se montre trop désagréable avec Lienty et aussi avec mon père. Le censeur de ma section d'Archaïsmes est un homme dangereux, proche des Aiguilleurs. Ils finiront pas apprendre que je ne suis pas dans le train-hôpital que dirige mon père, et voudront savoir où je me trouve. Je redoute aussi que les Aiguilleurs de la Panaméricaine, et surtout de cette région, n'aient des contacts secrets avec ceux de notre compagnie. Ils forment une caste, une organisation qui cherche à dominer le monde.

CHAPITRE XXIX

Au cours de la deuxième nuit, alors qu'elle dormait profondément, Vadso la secoua doucement en chuchotant son nom, la priant de se réveiller sans manifester de surprise.

— Pourquoi ne pas allumer, dit-elle, lorsqu'elle réussit à sortir de son sommeil profond, que se passe-t-il ?

— Les chiens grommellent à l'extérieur. Je pensais qu'ils se disputaient à cause des deux nouveaux, mais tous pointaient leurs museaux et leurs oreilles vers l'ouest. Nous allons avoir de la visite. Je suis sorti et dans le silence épais de la banquise j'ai surpris des bruits lointains. Nous disposons d'une heure environ pour quitter cet endroit. Seulement les Inuits de Bound Station ne nous ont pas indiqué comment éviter la glace fragile.

Elle avait ôté sa combinaison isotherme, son sac diffusant une bonne chaleur. Elle s'habilla dans le noir, ayant à l'avance disposé chaque vêtement pour pouvoir le faire en quelques instants.

— Nos amis Inuits viendraient de l'est. Ceux-là nous arrivent de l'ouest.

— Les Aiguilleurs, malgré le danger encouru ?

— Les Inuits de Bound Station ne sont pas les seuls à connaître le secret des passages sûrs. Tous les habitants en bordure de la banquise les connaissent. Des Inuits, des Lapons et aussi des hommes blancs vivant comme les autres, mais moins méfiants à l'égard des Aiguilleurs.

Elle l'entendit qui armait sa carabine et quittait l'igloo à quatre pattes. Une fois prête elle le rejoignit. Elle eut beau tendre l'oreille aucun bruit ne la surprit.

— Ils approchent. C'est un simple attelage de chiens. Le vent nous apporte l'odeur des bêtes qui ont dû faire un long voyage car cette odeur est forte. Ce sont des animaux nourris à la viande et non aux poissons, donc ils viennent de plus loin que la bordure de la banquise Hudson. Possible que les Aiguilleurs les achètent dans des territoires éloignés pour qu'on n'en sache rien.

— Que pouvons-nous faire, sinon risquer d'être engloutis dans l'eau en dessous. Je préfère me laisser capturer par les Aiguilleurs.

— Je peux tuer leurs chiens et c'est la pire des choses pour celui ou ceux qui courent derrière le traîneau.

Il resta silencieux pendant plusieurs minutes, puis dit que les bruits des patins et des griffes sur la glace avaient cessé mais que l'odeur des chiens lui parvenait toujours :

— Les nôtres s'étaient dressés sur leurs pattes et les voilà de nouveau assis. Pas couchés certes mais assis. Vigilants sans pour autant craindre une attaque immédiate. Les inconnus ont marqué une pause à moins de vingt minutes d'ici.

Aphélie régla son filtre pour que l'air glacé lui parvienne et elle aussi sentit l'odeur forte des chiens. Mais il lui sembla aussi en percevoir une autre moins brutale.

— On dirait un parfum, dit-elle.

— Oui, un parfum. Ça me rappelle quelque chose, murmura Vadso.

— J'ai visité une usine d'arômes artificiels quand j'étais adolescente et j'avais acheté un coffret avec des capsules d'arômes. Je m'étais amusée pendant les vacances à les différencier. C'est une odeur de musc qui nous arrive. On l'utilise en parfumerie, mais on ne le trouve que sous la forme d'un produit synthétique. Je crois qu'il s'agit d'un animal, comme le renne, qui vivrait dans les montagnes de l'Asie, qui produit le véritable.

— Quelqu'un arrive sans le traîneau avec une lampe accrochée à sa ceinture.

L'odeur de musc devint encore plus forte, presque violente. Comment l'arrivant aurait-il pu éviter de se faire repérer dans ce cas ?

— Il s'est arrêté. Il décroche sa lampe, électrique sûrement et l'agite.

— Devons-nous répondre ?

Les chiens se dressèrent et leur chef commença de hurler à la mort. Sèchement Vadso le fit taire. Là-bas la lumière n'était plus agitée.

— Prenez la carabine, dit le Lapon, je vais à la rencontre de l'inconnu...

— Vous devriez allumer une lampe.

— Je préfère aller ainsi.

Aphélie connut dix minutes d'anxiété. Les chiens dressés grondaient et elle ne parvenait pas à les faire taire. Le halo de la lampe inconnue se rapprochait et la voix de Vadso s'éleva pour faire taire les chiens, les calmer de plusieurs mots prononcés avec gentillesse. Ils s'assirent. Lorsqu'ils se coucheraient à nouveau tout

irait pour le mieux.

— Soyez rassurée Aphélie, je suis avec un ami. Le chef de meute s'allongea, la tête entre ses pattes avant et les autres en firent autant.

— Mon nom est Vernik, dit une voix inconnue. Je suis désolé pour cette odeur violente de musc, mais c'est à la suite d'un accident stupide. Je n'ai pu me changer et je la traîne depuis qu'Indeer m'a fait prévenir que vous désiriez nous rencontrer.

Naïvement Aphélie s'imaginait que des Ophiuchusiens, ces humains descendant d'êtres venus de l'espace, s'exprimeraient différemment, et auraient une autre apparence physique. Lorsque celui-là pénétra dans l'igloo et que sa lampe l'éclaira, elle dut cacher sa déception. Il était de taille moyenne, trapu, portait une combinaison protectrice et une cagoule, comme n'importe quel habitant d'une compagnie ferroviaire évoluée. Il ôta cette cagoule et montra un visage en partie dévoré par une barbe noire taillée court, à cause de la cagoule justement.

— Emma Fort est chez nous, ne vous inquiétez pas. Nous la soignons énergiquement. D'ici deux mois nous pensons qu'elle sera remise sur pieds. Mais n'espérez pas la voir revenir dans son élevage de sitôt, car il était temps qu'elle vienne se faire soigner.

Aphélie restait silencieuse, ne comprenant pas les explications de ce Vernik.

— Pour le musc, j'en transportais un bidon qui nous avait été commandé par des fabricants de parfum installés non loin d'ici. Mais le bidon s'est crevé. Nous élevons des cervidés qui nous fournissent cette substance qui se vend très cher. Pendant des heures j'ai redouté de nous faire repérer, mais heureusement tout s'est bien passé. Si vous le permettez je vais faire des signaux à mon compagnon qui attend en pleine banquise, avec le traîneau et les chiens.

— Il vaudra mieux laisser les vôtres à distance, dit Vadso, car les nôtres sont belliqueux. Depuis que vous approchez ils sont sur le qui-vive.

— Ne vous inquiétez pas.

Avant qu'il ne sorte le Lapon alluma plusieurs lampes à huile. Aphélie lui toucha le bras et il secoua la tête en signe d'ignorance. Il n'en savait pas plus qu'elle et ils devaient encore patienter. Pourquoi Emma Fort ne s'était-elle pas fait soigner en Transeuropéenne ?

— Je vous présente Luizan. Lui n'empeste pas le musc. Il faudrait que je fasse tremper ma combinaison des journées entières pour la débarrasser de cette puanteur.

Luizan était un garçon de moins de vingt ans qui ôta sa cagoule tout de suite. Il était plus grand que Vernik, avec des cheveux blonds assez longs. Aphélie trouva qu'il correspondait mieux au prototype du voyageur de l'espace, mais ces deux-là n'étaient que les descendants d'extra-terrestres venus d'Ophiuchus IV, plusieurs générations, peut-être plusieurs siècles auparavant.

Sans façon Vernik quittait sa combinaison, la roulait pour l'enfermer dans un sac étanche.

— J'ai des fourrures dans le traîneau, je m'en contenterai mais je ne supporte plus cette odeur.

— Pourquoi Emma Fort ne s'est-elle pas fait soigner en Transeuropéenne ? demanda Aphélie. Il y a d'excellents médecins, des hôpitaux très bien équipés. Mon père dirige même un train-hôpital.

Luizan parut surpris alors que Vernik souriait avec un brin de paternalisme :

— Elle ne pouvait pas faire différemment. Là-bas en Transeuropéenne c'était trop dangereux et elle avait besoin que l'on renouvelle entièrement son sang.

— Cette opération s'effectue aussi dans notre compagnie.

— Oui mais si nous sommes des humains, nous appartenons à un groupe sanguin spécial, qui a subi des modifications profondes autrefois sur cette planète d'Ophiuchus IV. Si elle avait accepté des transfusions en Transeuropéenne elle aurait perdu ses caractéristiques et aurait pu en mourir. Ne saviez-vous pas qu'Emma Fort est une Ragus ?

CHAPITRE XXX

Les nuits qui suivirent furent exténuantes. Vernik et Luizan ne voyageaient qu'une fois l'obscurité établie, vers cinq heures du soir jusqu'au lendemain dix heures. Un peu avant l'aube ils s'arrêtaient dans des relais organisés depuis des générations, pour permettre aux premiers Ophiuchusiens de se déplacer à l'insu de ceux qui les menaçaient directement, les Aiguilleurs.

— Ragus n'est pas un nom propre désignant un individu, ou une famille. Nous sommes des milliers de Ragus répartis dans le monde mais principalement dans la Panaméricaine Nord. Nous avons créé des communautés que nous appelons villages pour les différencier des stations.

Mais après quinze à dix-sept heures de traîneau, Aphélie était trop épuisée pour soutenir longtemps une conversation. Elle mangeait le plus souvent hébétée, se couchait et dormait jusqu'à ce que Vadso la réveille. Seul le Lapon résistait à cette épreuve, et pour la laisser se reposer dans le traîneau courait à côté des chiens.

Ils s'enfonçaient dans le nord-ouest de l'ancien Canada et la dernière nuit, alors qu'elle titubait de fatigue, elle crut avoir des hallucinations en découvrant ce qu'elle n'avait jamais vu que dans de vieux livres d'autrefois, une forêt. Et au sein de cette forêt une réunion de dizaines de maisons en bois, des gens qui en sortaient pour les accueillir. Vadso la soutint pour la conduire dans une pièce où elle s'effondra sur une couche moelleuse.

Ce fut une odeur de cuisine qui la réveilla et elle se crut revenue à la ferme d'élevage d'Emma Fort. Ce qui se préparait ne ressemblait en rien aux mets habituels de la Transeuropéenne. Elle se leva, approcha de la fenêtre. Elle n'avait pas rêvé. Des arbres entouraient les maisons, et paraissaient s'étendre sur une distance considérable. Elle appuya son front contre la vitre. Il y avait de la glace comme partout, mais les arbres en surgissaient et paraissaient vivaces. Ils ne ressemblaient pas à des simulacres.

— Oh, je suis heureuse de vous voir enfin réveillée. J'espère que vous voilà dans un meilleur état qu'hier.

Une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris, massive, le visage rond venait d'entrer. En Transeuropéenne aucune

femme n'aurait osé arborer des cheveux gris, un corps fatigué par les années.

— Comment ça hier ?

— Vous dormez depuis exactement vingt-trois heures. N'avez-vous pas envie de manger ? J'ai de la soupe aux choux justement. Vous savez ici nous ne pouvons avoir une nourriture sophistiquée, mais nous ne manquons de rien.

— Voyageuse.

— Ah ! non pas d'appellation semblable ici. Appelez-moi Gency.

— Ce sont bien des arbres que je vois ?

— Oui, des mélèzes en grande partie.

— Mais on n'en trouve plus sur Terre que dans les forêts fossiles sous-glaciaires.

— Ici dans cette vallée le sous-sol est tiède. La couche de glace n'est pas très épaisse. Mais l'essentiel manque, c'est-à-dire la lumière du soleil, une lumière qui donne force et chaleur. Nous devons nourrir ces arbres, dont les embryons ont reçu une amélioration génétique, avec des produits de remplacement pour obtenir le même cycle chlorophyllien. C'est ainsi que la forêt s'est répandue au cours des deux derniers siècles.

— Mais vos ennemis finiront par l'apprendre ?

— Nous sommes seuls dans cette région. Les Inuits sont nos amis mais vivent surtout sur les bords des banquises lacustres ou océanes. Les voies ferrées passent au nord et au sud le long des méridiens, mais bien peu remontent vers le pôle. Nous pensons disposer d'un sursis d'un siècle environ avant que les Aiguilleurs ne s'approchent de nous, et d'ici là nous aurons réussi à débarrasser la Terre de leur mainmise.

Gency lui montra la salle de bains à côté de sa chambre.

— Ma chambre, répéta Aphélie ravie. Et non mon compartiment.

— Vous pouvez vous doucher et revêtir votre robe de chambre. J'ai fait nettoyer votre combinaison par un artisan spécialiste qui m'a dit qu'elle était de bonne qualité. Il l'apportera tout à l'heure.

Dans la grande cuisine aux murs de bois verni elle dévora. Gency était la compagne de Vernik, l'homme au musc. Sa femme éclata de rire au souvenir de cette mésaventure.

— Vous élevez des cervidés fournissant ce genre de produit ?

— Ils sont venus des montagnes d'Asie en traversant la banquise du Pacifique, voici bien longtemps, et se sont installés dans les

hauteurs des Mackensie.

— Mais si je me souviens bien ces montagnes sont encore très loin d'ici ?

— Ce sont des cousins qui produisent ces muscs et nous allons chercher les bidons de substance plusieurs fois par an pour les revendre à des amateurs.

— Pour faire des parfums ?

— On peut en faire des parfums mais je préfère que Vernik vous explique lui-même ce qu'il en est.

Vadso entra les bras chargés de bois et le déposa à côté d'un énorme poêle. Aphélie comprit comment la maison était chauffée.

— Tout va bien ? demanda le Lapon. Alors vous allez découvrir quelle vie fantastique on peut mener ici. Je suis allé sur la coupe de bois en charger un plein traîneau que j'ai empilé derrière la maison.

— Quand pourrai-je voir Emma Fort ?

— Elle n'est pas ici mais dans un village à quatre heures de traîneau, dit Gency.

— Vous n'utilisez que des moyens aussi rustiques pour vous chauffer, voyager, manger ?

— Oui, on peut dire ainsi. Mais tous les Ragus n'observent pas cette règle de vie. En quelque sorte nous sommes un vivier où les forces neuves sont toujours disponibles. Nous menons une vie de privilégiés mais ce n'est pas ainsi que nous lutterons contre les Aiguilleurs et finirons par faire luire le Soleil.

Aphélie fut ennuyée. Des Rénovateurs ni scientifiques, ni mystiques ?

— Ne vous méprenez pas. Il ne s'agit pas d'une secte.

— Mon père appartient aux Rénovateurs scientifiques, répondit Aphélie, mais nous devons parfois côtoyer les autres, farfelus, sectaires, fanatiques. Voilà la raison de ma réaction.

— Vous avez un ami qui n'est pas Rénovateur, Lienty Ragus ?

— Justement, comment peut-il conserver ce nom en dépit des Aiguilleurs. Chez nous ils ne sont pas aussi omniprésents que dans cette partie de la Panaméricaine, mais ils n'en sont pas moins dangereux. Peu à peu je découvre des mystères.

— Tout finira par s'éclaircir vous verrez, dit Gency.

Vernik rentra plus tard et lui expliqua l'importance du musc.

— Il nous sert surtout à baliser des itinéraires secrets qui sillonnent le continent, au nez et à la barbe des Aiguilleurs. Nos chiens en ce qui nous concerne, les rennes attelés pour d'autres, sont conditionnés tout jeunes par ce parfum. En toute petite quantité, une goutte, il échappe au nez humain mais pas à l'odorat animal. Je peux même vous dire que nos amis les plus savants possèdent des traîneaux à moteur dotés de capteurs électroniques. Ce procédé fut imaginé par nos aïeux qui les premiers débarquèrent dans la région.

— Quand verrai-je Emma Fort ?

— Nous attendons l'accord du médecin-chef qui la soigne. Peut-être demain.

Ce jour-là elle apprit que les Ragus réchauffaient le sous-sol de la forêt par la géothermie, puisant à plus de mille mètres de profondeur une vapeur qui ensuite circulait dans des drains enterrés. Cette vapeur produisait également du courant grâce aux turbines d'une centrale électrique. Dans le village elle découvrit de nombreuses boutiques, des artisans.

— Il faudrait que je songe à rentrer, dit ce même soir Vadso. Je ne puis laisser Lakely seule plus longtemps. Je pense que les gens d'ici comptent sur vous pour aider Emma Fort à rentrer en Transeuropéenne.

Aphélie fut démoralisée par cette décision tranquille du Lapon. Elle se demanda si quelqu'un lui avait suggéré de repartir.

— Non, c'est une décision personnelle. Désormais vous êtes en sécurité et ils vous aideront à retourner chez vous.

Elle mit son bras sur ses épaules et le serra contre elle sans pouvoir répondre, tant elle était émue.

— Dès que j'aurai rencontré Emma Fort, qui est mon employeur et mon amie, je m'en irai.

CHAPITRE XXXI

On se méfiait d'eux et elle le comprit très vite lorsqu'on les conduisit auprès d'Emma Fort. Le voyage se compliqua de multiples détours. On quitta la forêt de mélèzes pour une région désertique impressionnante avec des lignes menaçantes de séracs, des chaos où les traîneaux passaient de justesse. Des chocs de masses glaciaires provoquaient des explosions violentes et parfois une chute de grêlons s'abattait sur les voyageurs. Lorsqu'elle communiqua son sentiment plein d'amertume à Vadso, il se contenta d'un petit sourire ironique. Pouvait-on vraiment empêcher un Lapon de s'orienter en dépit des précautions prises ?

Ils voyagèrent une partie de la nuit, peut-être pour les égarer un peu plus, et il était une heure du matin lorsqu'ils atteignirent un village construit au sommet d'une colline, un village de pierres cimentées comme elle n'en avait jamais vu. On les accueillit dans une auberge. Visiblement on les attendait et Aphélie ignorait quel système de transmissions utilisaient ces Ophiuchusiens de la première heure. Elle ne pouvait se résoudre à les appeler plus simplement Ragus. Pour elle Ragus c'était Lienty et non le nom d'un peuple venu de l'espace.

— Il est possible qu'Emma Fort ne soit pas en état de vous recevoir demain, mais vous disposerez ici d'un bon confort. Vous pourrez visiter nos fabriques de combinaisons isothermes et nos laboratoires médicaux. L'hôpital est à l'autre extrémité de l'agglomération.

La salle à manger de la grande auberge était remplie de clients. Vadso, seul à une table, lui fit signe et elle surprit les regards étonnés des gens lorsqu'elle s'assit en face de lui. Une serveuse revêche vint prendre leur commande et Aphélie remarqua qu'elle ignorait son compagnon lapon. Elle insista avec force pour que sa commande soit respectée et la serveuse finit par se montrer plus aimable.

— Ne vous formalisez pas, dit Vadso, c'est la même chose en Transeuropéenne quand nous dépassons les limites du cercle polaire. Il y aurait un malentendu au sujet de la base spatiale détruite de Laponie, celle que nous appelons le volcan. Luizan, le garçon blond qui est venu nous chercher dans l'igloo de pêche de la banquise Hudson, croyait que les Lapons avaient pillé cette base et provoqué l'explosion. C'était la version qui s'était propagée jusque chez eux.

En définitive on leur annonça qu'ils pourraient rencontrer Emma

Fort en début d'après-midi. Un certain Harold vint se présenter, disant qu'il était chargé de les guider. Ils visitèrent la fabrique de combinaisons isothermes, et comme Aphélie s'émerveillait de leur efficacité et voulait en acheter une, on lui expliqua non sans embarras qu'on ne pouvait en vendre à une personne étrangère aux Ragus, ni même à un Ragus qui aurait voyagé en dehors des communautés.

— Notre procédé de fabrication est exclusif et utilise des matériaux et des composants qu'on ne trouve pas encore dans les compagnies. Nous ne voulons pas que notre méthode soit utilisée pour un profit quelconque.

— Je croyais que vous étiez revenus sur Terre pour porter secours aux humains rescapés de la Grande Panique.

Visiblement les dirigeants de la fabrique et les ingénieurs paraissaient gênés. Le directeur expliqua que c'était à cause des Aiguilleurs qu'ils devaient observer cet embargo. Ils étaient à l'affût de toute innovation technique.

— Occupés par la prise de pouvoir au sein des compagnies, ils ont négligé les techniques acquises en dehors de la Terre, n'ont pas su créer des labos, des entreprises où elles seraient appliquées. Et chez eux la recherche fondamentale n'existe pas. Ils se contentent de surveiller les humains d'origine, pillent leurs inventions pour les développer, retrouvent dans les sites archéologiques des procédés oubliés.

— Les Aiguilleurs ne seraient donc que des parasites pour la société ferroviaire.

— Lorsque nous avons commencé de revenir sur cette planète, nous avons découvert avec surprise que les survivants s'étaient adaptés au froid et à ce jour crépusculaire en créant un système inattendu. Grâce à des locomotives à vapeur que dès le début de la Grande Panique certains groupes isolés récupérèrent, pour d'abord se chauffer et produire du courant électrique pour s'éclairer. Les diesels faute de pétrole furent négligés. On pouvait réanimer une locomotive à vapeur avec n'importe quel combustible. Le charbon restant le plus adapté, mais faute d'en trouver tout fut bon. Je ne veux pas insister, dit l'ingénieur qui avait pris la parole, mais nous avons découvert des embryons de compagnies ferroviaires en arrivant sur Terre voici quelques générations. Ces communautés ferroviaires étaient d'une méfiance telle que nous ne pûmes nous y intégrer, à quelques exceptions près. Lorsque les Aiguilleurs arrivèrent ce fut différent. À la suite d'un conflit violent, ces gens-là nous éliminèrent au départ des navettes. Et eux surent proposer aux Terriens des améliorations avec les aiguillages et tout le système de signalisation. Ce fut leur seul

apport technique à l'époque, mais qui leur permit d'être les maîtres de toute la circulation des trains. En résumé vous devez choisir entre ces maîtres, qui veulent tout diriger mais se garderont bien de modifier les conditions climatiques qui leur servent dans leur ambition, et les Ragus qui peuvent un jour disperser ce ciel croûteux composé de poussières lunaires et ramener le soleil, la lumière et la chaleur.

— Mais les Rénovateurs du Soleil ?

— Certains, pas forcément les scientifiques mais quelques mystiques, sont des Ragus. Ce n'est pas une organisation unique mais une confédération de sociétés secrètes. Impossible à unir en une force susceptible de combattre les Aiguilleurs.

Aphélie essayait de réfléchir tout en écoutant le débit rapide de cet homme et soudain elle sursauta :

— Voulez-vous dire que les Aiguilleurs sont les maîtres du froid et de la lumière ?

Les Ragus échangèrent des regards et des sourires condescendants. C'était ce que leur ami essayait de faire comprendre à ces deux-là venus de la Transeuropéenne. Que le Lapon ne comprenne pas vite leur paraissait normal. Mais que cette fille, étudiante dans une université, n'ait pas tout de suite compris les confortait dans leur suffisance.

— Si vous voulez, laissa tomber l'ingénieur agacé. Ils détiennent effectivement ce pouvoir et avec nos moyens actuels nous ne pouvons rien entreprendre. Mais nous y parviendrons. Nos laboratoires font des recherches d'un très haut niveau. Dans tous les domaines.

Aphélie et Vadso visitèrent un laboratoire pharmaceutique. Harold leur annonça qu'on essayait de trouver le moyen de neutraliser le fameux isotope radioactif que les Aiguilleurs inoculaient à la population.

— Pas seulement aux Inuits, mais à ceux qui selon leurs critères appartiennent à un type racial. Plusieurs Ragus se sont vus ainsi dotés de cette balise minuscule. Nous avons dû malheureusement les isoler pour que nos communautés ne soient pas repérées.

Harold les invita dans un restaurant proche de l'hôpital où Emma Fort se trouvait.

Une certaine effervescence gagna le personnel et quelques clients lorsque Vadso apparut dans ses fourrures brodées.

— Ce n'est pas du racisme, dit Harold, mais de l'inquiétude. Les Lapons, les Inuits sont des nomades qui même s'ils se sédentarisent peuvent un jour partir pour des années à des milliers de kilomètres, et

révéler sans le vouloir l'emplacement de notre territoire.

— Vous avez cependant pris toutes les précautions pour nous désorienter, remarqua ironiquement Aphélie.

— Les gens confondent les Inuits et les Lapons, pensent que notre ami pourrait être porteur d'un isotope radioactif.

— Avez-vous effectué un contrôle sans que nous nous en doutions ?

— Mais c'est tout naturel, dit Harold. Nous savons que ni l'un ni l'autre n'êtes ainsi marqués et que vous n'avez aucune balise radio sur vous. L'an dernier nous avons eu un visiteur qui en avait une de grande portée, un modèle inconnu qui pouvait amener une catastrophe. Nous avons intercepté cet individu dans une station du Sud.

Harold finit par se lever pour rejoindre un groupe qui s'agitait beaucoup au fond de la salle.

— Il est allé les rassurer, dit Vadso, qui mangeait tranquillement avec appétit. Fallait-il à tout pris conserver l'intégrité d'une communauté venue d'ailleurs ou la fondre dans la population primitive ? Je ne suis pas sûr de la pureté de leurs intentions.

CHAPITRE XXXII

À côté de ces installations hospitalières le train-hôpital que dirigeait son père ressemblait à un hospice du Moyen-Âge solaire. Tout contribuait au seul but de soigner efficacement les malades dans le calme, une propreté et une prophylaxie rigoureuses. Aphélie et Vadso durent endosser une combinaison spéciale avant d'être admis auprès d'Emma Fort. Celle-ci occupait une chambre stérile, et avant d'approcher de son lit ils durent placer des masques sur leur visage. Le regard de la malade alla tout de suite vers le Lapon. Elle avait les larmes aux yeux de le découvrir à des milliers de kilomètres de son élevage.

— Jamais je n'aurais pensé, murmura-t-elle, que tu viendrais jusqu'ici...

— Je suis venu parce qu'Aphélie voulait te retrouver, dit Vadso, et pour la première fois la jeune fille le sentit profondément ému.

— Je sais. Lienty ne devait pas attirer l'attention sur lui. Il faut qu'il ne soit jamais suspecté. Même avec le nom qu'il porte il peut donner le change. Son rôle est fait d'abnégation, il doit se borner à attendre. Je suis heureuse de vous rencontrer Aphélie. En sacrifiant plusieurs mois de votre vie à me rechercher, vous donnez la preuve de l'amour que vous portez à Lienty. Désormais cette preuve restera entre vous pour la vie entière, quoi qu'il arrive.

Les deux visiteurs s'assirent à son chevet. Elle entra tout de suite dans les explications qu'ils attendaient depuis si longtemps. Elle avait du mal à parler, paraissait faible même si son visage n'était pas trop marqué.

— Pendant des années je me suis obstinée à faire des recherches dans le Grand Nord européen, essayant d'approcher de cette zone dangereuse, sachant qu'elle avait été une base spatiale importante. Un accident l'avait détruite. Certainement l'explosion d'une navette qui endommagea le réacteur nucléaire. Je cherchais des survivants. Je remontais des pistes et à chaque voyage je pénétrais un peu plus dans le cercle des radiations mortelles. Peu à peu il se réduisait mais n'en restait pas moins dangereux.

Un jour elle comprit qu'elle était contaminée et que les expositions successives aux radiations finiraient par lui être fatales.

— J'acquis la certitude qu'une autre base existait à l'ouest, peut-être dans le Groenland, peut-être le Canada ou l'Alaska, du moins dans une région désertique que les rails n'avaient pas encore atteinte. Mais j'avais besoin de mesurer les différentes longueurs d'ondes de ce rayonnement au nord de la Norvège.

Il lui avait fallu beaucoup d'argent et d'efforts pour se procurer une combinaison spéciale, du type de celles utilisées par les techniciens des centrales nucléaires de la Transeuropéenne.

— J'ai dépensé une fortune simplement pour avoir le nom et l'adresse de la fabrique de ces vêtements protecteurs. Ensuite il m'a fallu corrompre plusieurs personnes qui ont accepté de voler, élément par élément, les constituants de cette combinaison, de la cagoule, du masque et du filtre.

Six mois furent nécessaires pour que tous les éléments soient réunis et ensuite un des assembleurs de la fabrique, en échange d'une somme considérable, accepta de réaliser la combinaison finale.

— Je n'avais aucune garantie sur son efficacité et je pense qu'elle ne fut pas d'une étanchéité absolue. Chaque fois que je me rendais vers ce que les Lapons appellent le « volcan », je voyageais avec un traîneau à chiens. Ces animaux flairaient à l'avance la limite du danger et m'en prévenaient. La dernière fois j'empruntai les chiens de Vadso. Mais en cours de route je décidai d'aller trouver Hourane, le mécanicien qui fabrique plus ou moins clandestinement des traîneaux à moteur, des chenillettes.

— Vous l'avez contacté par télépathie nous a-t-il dit.

— C'est exact, murmura Emma Fort.

— La mère de Lienty, qu'on appelait simplement Ragus, était aussi télépathe. Comment se fait-il que vous ayez été amies ?

— Plus tard. Laissez-moi terminer le récit de cette odyssée. J'ai donc mesuré les longueurs d'ondes des radiations, et comme je le pensais j'ai découvert une particularité. Une émission qui pouvait expédier à de grandes distances des renseignements scientifiques sur l'intensité de la radioactivité et sa régression. Ce système était même radiocommandé à distance. Une énorme distance grâce à un relais... Vous n'êtes pas une scientifique en dépit de votre nom de Bermann. Lienty ne l'est pas non plus et c'est en suivant ses cours que vous l'avez connu. Pour mieux vous faire comprendre ce système, admettez qu'il existe au-dessus de nos têtes une sorte de réflecteur qui renverrait les ondes radio vers la Terre. Celles-ci partent du « volcan », vont se répercuter sur le relais dans le ciel et reviennent dans un secteur donné de la planète. En calculant l'angle ainsi formé je

pouvais enfin retrouver ceux que je cherchais depuis toujours.

— Vous ignorez vos origines, comme la mère de Lienty ? Pourtant d'après ce que je sais, vous affirmiez avoir une famille, un père, une mère.

— Je les ai inventés.

— Ragus, la mère de Lienty, avait-elle effectué ces recherches ?

— Bien entendu, fit Emma Fort sèchement. Mais à cette époque elle était plus attirée par les arts que par la science. Il y a trente ans de cela et peut-être comme je l'ai fait se serait-elle formée.

— Vous avez mesuré cet angle ?

— Avec une très grande marge d'erreur, mais je savais que je devais venir dans l'Ouest, et que plus je me rapprocherais du centre de ces émissions et de ces réceptions, j'affinerais mon itinéraire. Une fois au Groenland j'acquis des certitudes qui délimitaient une région du Canada. Le reste, les fausses pistes, la méfiance à vaincre, les attentes ne sont pas dignes d'intérêt. Mais je suis arrivée ici complètement épuisée, et malgré les soins intensifs que j'ai reçus l'issue sera fatale d'ici quelques semaines, au mieux quelques mois.

Vadso se leva et s'approcha de la vitre scellée qui donnait sur l'extérieur. Il voulait cacher son émotion. Aphélie songea à Lienty qui attendait là-bas à Grand Star Station.

— Je ne cherche pas à vous attendrir, mais il faut que vous reveniez auprès de Lienty. Sans le savoir il est porteur d'une grande espérance. Il ne s'agit ni d'une prédestination ni d'une quelconque hallucination métaphysique. Je sais, ne me demandez pas comment j'ai pu faire, je sais que les Ragus de ces communautés canadiennes sont menacés à terme. Elles ne survivront pas au-delà de deux à trois générations. Disons qu'en l'an 2300 environ elles auront été découvertes et détruites. Le rail grignote ces lieux de grande liberté. La Panaméricaine va acquérir une puissance extraordinaire parce que nos ennemis, les Ophiuchusiens de la deuxième génération, sont avides de pouvoir et d'orgueil. Nous, les premiers arrivés sur cette terre désolée, plongée dans un Moyen-Âge effrayant, nous n'avons pas su aider les survivants à progresser. Nous n'avons pas su leur enseigner les techniques qui leur auraient permis d'attaquer ce ciel épais de poussières lunaires pour que le Soleil réapparaisse.

— Mais est-ce possible ? murmura la jeune fille.

— Depuis que nous vivons sur Terre nous pouvions y parvenir. Peut-être n'aurions-nous pas entièrement dispersé ces poussières, mais nous aurions pu les faire flocler en de nombreuses masses, qui

auraient constitué autant de lunes miniatures autour de la Terre, des satellites. Nous n'aurions peut-être jamais récupéré les hautes températures d'autrefois ni autant de luminosité, mais les glaces auraient libéré une grande ceinture de chaque côté de l'Équateur, disons que jusqu'au cinquantième parallèle elles auraient complètement disparu, ne persistant qu'au-delà. Et le grignotage obstiné aurait au cours de décennies réussi à libérer les terres nordiques et australes. Nous avons été formés pour accomplir ces tâches lorsque nos ennemis ont à leur tour débarqué sur Terre nous forçant à battre en retraite. On avait fait de nous des gens cultivés, des pacifiques aux connaissances scientifiques poussées, mais incapables de réagir face à la violence de ces ambitieux. Nous avons dû céder la place, et traqués de toutes parts essayer de trouver des endroits susceptibles de nous abriter. Quelques-uns s'intégrèrent aux différentes compagnies ferroviaires, surtout en Transeuropéenne, dans la Fédération sibérienne, en Africa et dans les zones australes. Mais en Panaméricaine les Aiguilleurs éliminèrent vite les Ragus isolés.

— Vous êtes une Ragus ?

— Je le suis avec un nom d'emprunt. Je vivais en Transeuropéenne où les Aiguilleurs n'ont jamais pu détenir tous les pouvoirs. Oh, ne vous leurrez pas, ils sont très puissants mais ils ne sont apparus dans le système ferroviaire qu'assez tard, contrairement à ce qui s'est passé en Panaméricaine, et des gens de talent ont construit des réseaux perfectionnés, ont su se débrouiller avec les aiguillages, la signalisation, la régulation du trafic. Les Aiguilleurs ont dû patienter avant de s'introduire dans l'organigramme, et jamais ils n'ont pu atteindre autant de puissance que leurs frères de par ici.

Vadso revint s'asseoir au chevet d'Emma Fort qui eut pour lui un sourire plein de tendresse :

— Je sais que Lakely va bien. Tu vas bientôt la rejoindre. Dis-lui que j'ai pour elle une grande affection.

Elle se tourna vers Aphélie.

— Revenez demain. Je dois me reposer et subir quelques soins.

— Pourquoi avez-vous dit que Lienty portait une grande espérance ?

— Demain. Je vous en prie, demain.

— Emma je vais rentrer en Transeuropéenne, dit Vadso. Il est temps que j'aille rejoindre ma femme et le troupeau.

— Patiente deux jours et vous pourrez repartir ensemble, Aphélie et toi. Elle a besoin de ton aide pour retourner là-bas.

CHAPITRE XXXIII

Mais le lendemain toute visite fut suspendue, l'état de santé d'Emma Fort s'étant brusquement dégradé. Aphélie craignait que l'émotion d'avoir expliqué son odyssée, d'avoir rencontré Vadso le Lapon l'aient bouleversée. Pas un instant elle ne soupçonna que c'était surtout sa présence à elle qui rendait la malade fébrile. Non d'inquiétude mais d'une grande joie.

Emma Fort insista avec une telle obstination que la jeune fille fut admise dans sa chambre tard le soir. Vadso se refusa. Il ne voulait plus écouter son amie, sa patronne. Il repartirait sans l'avoir revue.

— Je ne le savais pas aussi sensible, murmura Emma Fort, mais ce que j'ai à vous dire ne concerne que vous. Vous avez affronté les pires conditions de voyage, des dangers effroyables, plus effroyables que vous ne pensez. Par exemple ce Jimmy de Nugssuaq qui voulait vous faire tomber dans un piège, le même qu'il me tendit. Vous avez accompli ces mois d'efforts uniquement par amour et je suis pleinement rassurée. Vous vous unirez à Lienty, officiellement ou non et vous aurez des enfants. Ceux-ci à leur tour procréeront et dans trois, quatre ou cinq générations, un de vos descendants se réveillera et essaiera d'accomplir la tâche pour laquelle les Ragus ont été programmés.

— Programmés ?

— La génétique a fait de grands progrès là-bas sur la planète Ophiuchus IV. Tout était organisé pour que les premiers arrivés se portent au secours des Terriens. Mais les conditions qu'ils trouvèrent sur Terre les obligèrent à songer d'abord à leur propre survie. Ce temps d'adaptation fut prolongé au-delà de ce qui avait été prévu et l'accident de la base de Norvège se produisit.

— Mon ancêtre était-il encore en vie ?

— Non. La catastrophe se produisit plus tard, mais l'un des descendants, un arrière-petit-fils je crois, disparut en effet dans l'explosion.

— Connaissez-vous son prénom ? S'appelait-il Bermann ?

— Je n'ai pas retrouvé d'indications suffisantes mais je crois savoir qu'il y avait un Bermann.

— Comment pouvez-vous dire qu'un de nos descendants, à Lienty et à moi, sera appelé à accomplir ce que vous et vos prédécesseurs n'avez pu réaliser ?

— Notre colonie sur Ophiuchus IV s'était fortement développée depuis son implantation, et je sais que ces gens-là avaient décidé que, puisque les difficultés d'implantation en territoire étranger se trouvaient en partie maîtrisées, il convenait de créer un système de gouvernement démocratique avec des élections, des représentants et un gouvernement. Tout ce qui fut décidé pour porter secours à la Terre, planète d'origine de tous ces gens, le fut dans un sentiment profond d'amour pour ce qu'ils savaient de la beauté de la Terre, de ses richesses, de la vie qu'on aurait pu y connaître en dépit des folies humaines. Je vous l'ai dit un sentiment de non-violence animait ces bonnes intentions et le résultat vous le connaissez.

— Fallait-il que les Ragus reçoivent une dose d'agressivité ?

— Agressivité est un mot trop fort, mais peut-être qu'ils sachent faire face à une hostilité déclarée, faire front au lieu de s'effacer au nom de principes respectables.

— Lienty, à la suite des générations qui l'ont précédé sur Terre, détiendrait-il sans le savoir cette possibilité ?

— Un gène d'éveil fut effectivement inoculé à un pourcentage d'envoyés sur Terre. Oh, très faible, un ou deux pour cent...

— Mais comment le savez-vous ?

— Je me doutais d'une chose pareille, mais j'en ai confirmation ici dans ces communautés Ragus. Une liste des porteurs ou porteuses de ce gène existe. Désormais Lienty y figure.

— J'ai du mal à vous croire. Alors nous allons vivre ensemble, faire des enfants, qui à leur tour feront des enfants qui peut-être un jour se révolteront contre l'ordre des choses, contre le froid, le jour crépusculaire, la société ferroviaire ?

— Se révolter je ne sais pas, mais l'un d'eux ouvrira grand ses yeux et effectivement essaiera de comprendre comment on en est arrivé à cette vie étriquée. Car dans cinquante, cent ans les réseaux se seront multipliés par dix, vingt et nul ne sera en dehors de cette mainmise des Aiguilleurs. Le rail aurait été une excellente chance de survie sans eux.

— Et les Hommes du Froid, les Roux, comment sont-ils apparus ?

— C'est la troisième génération, la dernière tentative désespérée des dirigeants d'Ophiuchus. Voyant que ni les uns ni les autres n'amélioreraient la vie des Terriens survivants, nous pensons qu'ils ont

créé une race d'hommes capables de supporter les plus basses températures.

— Que s'est-il passé ?

— Nous l'ignorons et aucun Roux ne peut l'expliquer. Tout ce que l'on constate, c'est que ces êtres capables d'affronter le climat actuel de la Terre ont régressé jusqu'à n'être que des primitifs démunis. Des primitifs projetés brutalement dans un monde hostile, sans avoir connu la lente évolution des primitifs qui peuplèrent la Terre au début de l'ère quaternaire. Nos ancêtres portaient en eux des expériences vécues par différentes espèces qui s'étaient succédées sur des millions d'années. Ils trouvèrent au moins un climat favorable, de quoi manger. Les pauvres Roux ont débarqué on ne sait trop où et furent paralysés par l'inconnu. Un seul a dû survivre sur cent.

— Pourtant ils sont de plus en plus nombreux.

— Ils se sont finalement adaptés plus rapidement qu'aucune autre espèce et on ne peut parler de régression mentale, seulement de désarroi. Les savants qui dans ces communautés canadiennes ont étudié leur cas, estiment que le système mis en place, je suis désolé d'employer ce verbe, pour les fabriquer, continue de le faire, sans que quiconque songe à l'arrêter. Et ils en arrivent à se demander si nos compatriotes d'Ophiuchus n'ont pas dû affronter des difficultés telles qu'ils ont depuis longtemps oublié la Terre et leur serment de lui venir en aide.

— Vont-ils jusqu'à penser que les Ophiuchiens d'origine terrienne n'existeraient plus ?

— Oui, fit Emma Fort, ils en sont éventuellement persuadés.

— Il n'y a plus de base spatiale susceptible de recevoir encore des navettes ?

— Il doit en subsister une, celle qui déverse ses cargaisons de Roux sur la Terre, mais elle n'est ni dans le Nord de la Transeuropéenne ni dans le Nord de la Panaméricaine. Dans ce continent existait la Canada Salt qui fut détruite par les Ragus. Ils espéraient tarir le flot des Aiguilleurs.

— Les Roux viendraient directement d'Ophiuchus IV ? Sans qu'une volonté consciente les envoie ?

— Les astrophysiciens d'ici pensent qu'un énorme relais doit exister dans l'espace. Un système indépendant qui fonctionne en dehors de toute intervention humaine, puisant des clones en réserve. Des millions de clones auraient été préparés pour cette opération qui dure maintenant depuis au moins un siècle. Les Roux ne se sont

révélés en Transeuropéenne que plus tard. Cela doit faire entre cinquante et soixante ans, mais on les trouvait ailleurs. Maintenant, Aphélie, j'ai d'autres confidences à vous faire. Vous devrez les répéter à Lienty. Exactement comme je vais vous les révéler.

CHAPITRE XXXIV

Jamais elle n'aurait cru se retrouver un jour dans le vieux wagon des chemins de fer sibériens, parmi les fanfreluches, les bibelots, les napperons, dans ce calme qui la gênait presque. Plus tard elle raconterait ce retour épuisant à travers le Canada, la banquise Hudson, le Groenland puis à nouveau la banquise, la traque des Aiguilleurs qui se doutaient qu'une ou plusieurs personnes arrivaient d'un endroit situé au centre de leur concession, réputé désertique, les pannes des chenillettes, ils ramenaient celle d'Emma, le manque de nourriture, les Lapons rencontrés par le plus heureux des hasards.

— Quelques semaines ? demanda Lienty.

— Le médecin chef pensait même quelques jours. Elle a retrouvé les siens pour mourir. Notre visite la rendit heureuse. Elle a su que nous allions vivre ensemble et que nous aurions des enfants. Un jour nos descendants accompliraient la tâche que les Ragus n'ont pu mener à bien en plusieurs générations.

— Un gène d'éveil ? Pourquoi pas moi ou notre futur enfant ?

— On ne peut le dire.

— Pourquoi le Canada ? Le professeur Alquir avait relevé une phrase dans le livre de ma mère, une phrase qui ne fut plus imprimée par la suite. Ma mère se souvenait de l'accent canadien de son père. Mais elle a toujours prétendu n'avoir pas connu son père.

— Un enregistrement de la voix de son père qui avant de mourir lui passait le témoin. Lorsqu'elle fut traquée par les Miliciens en 2205 l'enregistrement fut perdu.

— Nous venons d'au-delà de ce ciel pourri, murmura-t-il, en regardant par la vitre. Nous sommes un jour revenus après plusieurs siècles d'absence.

— Elle pensait que nous vivons sous une date qui est fausse, fabriquée pour couvrir pas mal de choses. Les Ophiuchusiens ont toujours désiré secourir les rescapés terriens. Sans les Aiguilleurs ils auraient réussi. Un bouleversement inconnu, politique, économique ou sidéral a entraîné des conséquences telles que ceux qu'on appelle les Ragus se sont trouvés coupés de cette planète et aussi abandonnés que les humains de la Grande Panique.

— Je me croyais Ragus et je ne suis qu'un ragus, fit-il ironique mais sans amertume. J'appartiens donc à un groupe d'hommes et de femmes honorables, pacifiques, civilisés dans cette société ferroviaire si violente.

— Sur son lit de malade elle a prophétisé que les Ragus seraient un jour dispersés, décimés, car les rails arriveront jusqu'à eux et leurs ennemis s'acharneront, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul. Nous avons le devoir d'assurer notre descendance.

— C'est effrayant non ? demanda-t-il, sans oser la regarder. Je n'aurais pas souhaité imposer à la femme que j'aime un rôle prédestiné. Je ne suis pas assez mystique pour l'assumer vraiment. Je ne suis pas, le seul qui peut transmettre ce fameux gène d'éveil, je suppose.

— Emma Fort souhaitait qu'il y ait plusieurs chances de le voir passer d'une génération à l'autre. Mais tu étais le seul qu'elle connût.

— Télépathe elle aussi, avec parfois des visions de l'avenir ?

— Certains habitants d'Ophiuchus ont reçu ce don sans trop savoir d'où il venait, ni pourquoi ils en étaient les bénéficiaires. Les plus religieux pensaient qu'autrefois la planète était habitée par des êtres possédant ces dons, et qu'ils les ont légués à ceux qui s'intéressaient à leur destinée, à leur civilisation morte. Beaucoup de chercheurs, d'archéologues, d'ethnographes auraient ainsi été gratifiés par les premiers occupants d'Ophiuchus, mais ce n'est peut-être qu'une belle légende.

— Comment ma mère adoptive pouvait-elle être une Ragus, et de plus, être l'amie de ma mère. Je ne me souviens pas de ma mère. Emma a toujours été présente auprès de moi et la mort de ma mère ne m'a apporté aucune souffrance, n'a provoqué aucun traumatisme puisque Emma continuait de s'occuper de moi.

Vadso était déjà parti avec son traîneau et ses chiens à la recherche de sa femme Lakely. Il n'avait pas attendu plus de deux heures avant de s'éloigner, les laissant seuls.

— Peut-être qu'il a retenu d'autres détails sur les Ragus, dit encore Aphélie. Il était quelque peu peiné car beaucoup avaient des réflexes racistes, mais on nous a expliqué que ces gens-là redoutaient que les étrangers venus dans leur communauté ne les dénoncent par la suite. Mais il fut très heureux de revoir Emma Fort. Elle espérait beaucoup que ses enfants finiraient par arriver, mais qui les aurait prévenus de la gravité de son état ?

— J'ignore moi-même où ils se trouvent. Nous ne les avons pas revus depuis des années.

— Lienty maintenant il faut que tu saches. Ta mère, celle qu'on appelait Ragus, n'est pas morte voici trente-quatre ans. Sur le point d'être arrêtée et même tuée elle a joué cette comédie. C'est un autre corps qui fut incinéré, celui de la véritable Emma décédée depuis des mois, conservée dans la glace, là-bas dans la montagne, juste en face d'ici. Ragus décida alors de prendre son identité, modifia ses traits pour lui ressembler, oh rien de compliqué, une couleur de cheveux, une coiffure, une silhouette alourdie par des postiches. Le temps que les gens la prennent vraiment pour Emma Fort.

— Pendant trente-quatre ans elle m'a laissé dans l'ignorance ?

— Par souci de te protéger. On te surveillait, on se demandait ce que tu allais devenir, mais de voir qu'une certaine Emma Fort non suspecte s'occupait de toi, a fini par rassurer les autorités. Ses enfants étaient en fait ceux de la véritable Emma Fort.

Lienty ne disait plus rien, trop ému pour parler.

— Ta mère souhaite que tu fasses revivre la communauté Maintenance de la Langue Française. Si cette exigence te pèse, je peux rester ici pour m'en occuper pendant que tu retourneras donner tes cours de français archaïque. C'était un souhait et non une exigence.

Les deux jours de congé que Lienty avait pris pour revenir à la ferme d'élevage s'écoulèrent et il prépara son retour. Elle s'étonna qu'il n'emporte qu'un petit sac.

— Je vais à GSS remettre ma démission et je reviendrai très vite ici, dit-il tranquillement.

FIN

*Cet ouvrage a été composé par EURONUMÉRIQUE
à 92120 Montrouge, France
et achevé d'imprimer en février 1999
sur les presses de Cox & Wyman Ltd
à Reading (Berkshire)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13.
Tél : 01.44.16.05.00

Dépôt légal : mai 1999
Imprimé en Angleterre